

SUPPLÉMENT AUX RECHERCHES

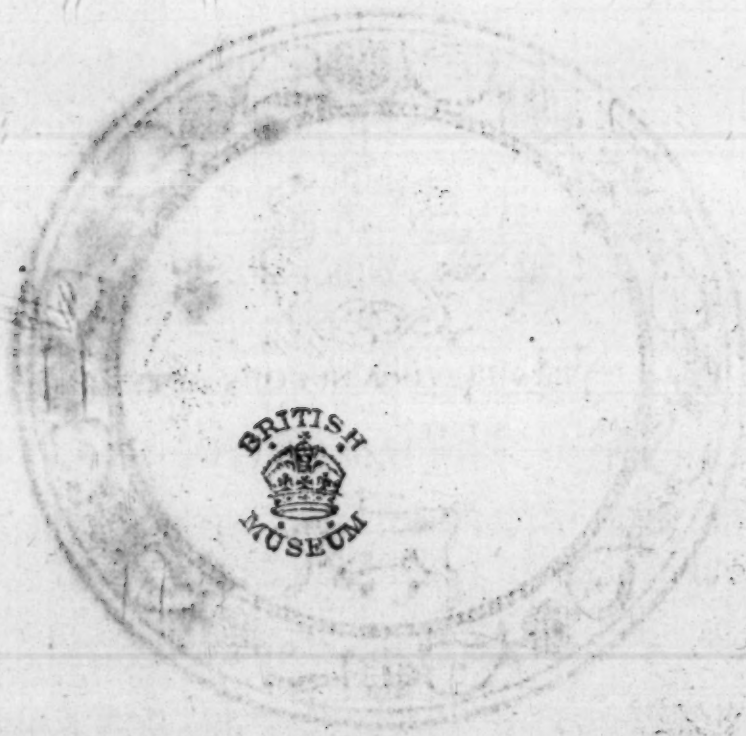
SUR L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS
DES ARTS DE LA GRÈCE;
SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA RELIGION
DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;
*SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU
RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTE.*

Contenant des Observations nouvelles, sur l'Origine des Idées employées dans
les anciens Emblèmes religieux ; sur les Raisons qui les firent choisir ; sur les
suites du Déluge universel ; sur les Origines des Scythes, des Chinois & des
Indiens ; sur la Religion primitive de ces peuples ; sur celle des anciens Perses,
&c. &c.



A L O N D R E S,
Chez B. APPLEYARD, LIBRAIRE, *Queen Ann Street West*
& *Wimpole Street*, CAVENDISH SQUARE.

M.DCC.LXXXV.



A V A N T - P R O P O S.

EN commençant ces Recherches sur l'Origine & l'Esprit des Arts, j'eus particulièrement en vue ceux des Grecs : c'est dans les beaux ouvrages qui nous restent d'eux, qu'on peut observer les moyens dont ils se servirent pour les avancer : qu'on peut voir leur progrès successifs, & reconnoître la main du génie qui les perfectiona. Il falloit, dans ces recherches, s'arrêter d'abord aux plus anciens monumens. Ceux-ci furent moins destinés à représenter les objets, qu'à rappeler le souvenir des choses dont on vouloit conserver la mémoire. La connoissance de ces monumens doit servir à développer les idées sur lesquelles on en dirigea les formes, l'ordre, ou les proportions.

Ces idées tenant à celles de la Théologie des tems où furent faits les plus anciennes monumens religieux, leurs formes, par leur liaison avec l'objet qui les fit choisir, s'expliquent au moyen de ces mêmes idées. La connoissance de ces liaisons, peut donc seule nous donner celle des choses exprimées dans les antiquités de cette espece, & nous apprendre, avec l'intention de ceux qui les érigerent, la langue dans laquelle ils

ils parlerent aux yeux des hommes avec lesquels ils vé-
curent.

Des masses informes de rochers, exprimèrent d'abord l'un des attributs de la Divinité. Des formes plus recherchées servirent ensuite à marquer quelques-autres de ses attributs : on employa dans la suite des figures prises dans la nature des êtres, dont les espèces sont déterminées par des formes invariables ; mais soit qu'on se servit du bois, de la pierre, ou de toute autre matière, pour exprimer par des formes arbitraires, les idées que la Théologie vouloit donner des actes de la puissance divine, ou de ses attributs ; soit qu'on lui cherchât des emblèmes dans les êtres capables d'un mouvement propre à leur nature, ou dans celle des êtres à la fois capables d'action & de sentiment ; soit enfin, que par la réunion de ces deux manières d'exprimer, on remplaçât les anciens emblèmes faits de pierres figurées, suivant quelque méthode de convention, par d'autres pierres, auxquelles on donna la figure & l'action des êtres capables de mouvement & de sentiment ; le même Esprit qui fit rechercher les premières formes, qui dirigea l'ordre & les proportions de ces premiers emblèmes, domina dans le choix des formes & l'arrangement de tous les autres. Les Arts commencèrent, quand la matière incapable d'action, arrachée pour ainsi dire à son état d'inertie, employée à représenter des êtres capables de mouvement & de sensibilité, prit la figure ou l'apparence de ces derniers. L'Esprit de ces Arts existoit avant eux : il se manifestoit

festoit déjà, dans les formes arbitraires par lesquelles ils représenterent d'abord les idées Théologiques. La langue, dont il se servoit, manquoit de précision, mais elle étoit intelligible : plus cultivée dans la suite, devenue plus abondante, rendue plus harmonieuse, elle ne cessa cependant pas d'être la même, & fut toujours celle des Arts.

L'Origine des Arts peut être connue, leur Esprit peut se développer, sans qu'il soit nécessaire de connoître les Origines des idées qui les firent inventer, ni les sources d'où vinrent ces idées. Il suffit de savoir que celles-ci existèrent : car leur existence a dû précéder celle de tous les emblèmes possibles, comme la cause précède toujours l'effet qu'elle produit. Il n'étoit pas de mon sujet de remonter jusqu'aux principes des idées de la Théologie, ni d'en rechercher les premières traces. Je devois les examiner dans les monumens les plus anciens, sans aller au-delà de leurs commencemens. C'étoit assez de montrer les motifs pour lesquels on les fit, de rendre raison de leurs formes, & de remonter par leur moyen, aux peuples qui furent les premiers à les employer. En reconnoissant les plus anciens emblèmes, en faisant voir leurs connexions avec les idées qu'ils devoient représenter, leur propagation en différens pays, & les voyes par lesquels ils y furent transportés, nous avons dit ce qu'ils signifient : mais nous ne nous sommes pas étendus sur les raisons qui les firent choisir, ni sur les sources dont ils sortirent. Nous pensions, en remplissant notre objet, avoir dit suffisamment
pour

pour conduire nos lecteurs à ces découvertes. Elles dépendent de ce que nous avons exposé en différens endroits de notre ouvrage, sur la maniere dont se formerent les anciens emblèmes : plusieurs personnes nous ayant demandé ces raisons, nous allons réunir, dans ce supplément, les idées sur lesquelles nous les croyons fondées.

Les Anciens établirent quelques-uns de leurs emblèmes sur des analogies de formes : telles furent ceux de la Pyramide, de l'Obélisque, &c. d'autres furent pris de quelque rapport de convenance entre les choses, dans lesquelles on considéroit des propriétés connues, & les objets dont les formes ne pouvoient se rendre par des figures qui leur ressemblassent ; tel fut entr'autres l'emblème de la Foudre. Il s'agissoit, dans ces deux cas, de représenter des êtres physiques : mais pour exprimer beaucoup de sujets, purement intellectuels, dont l'existence assurée ne donnoit cependant aucune forme analogue par laquelle on put la représenter, on se servit des analogies de mots & de formes combinées l'une avec l'autre. Ces dernières, en cette occasion, furent employées, non parce qu'elles représentoient des sujets métaphysiques impossibles à représenter, mais parce que les noms par lesquels on désignoit les êtres connus sous ces formes, désignoient aussi ceux dont on cherchoit à rappeler l'idée. On verra, dans ce supplément, que les emblèmes employés à représenter Dieu, l'Etre Générateur du monde, l'Esprit qui vivifia la matiere, l'Ame & la Vie, furent composés, ou plutôt choisis sur de tels principes.

Cette

Cette maniere de s'exprimer exista, comme on le fera voir, dans la langue primitive des hommes. Elle fut celle de l'écriture la plus ancienne, & les Hiéroglyphes de tous les nations en furent une suite naturelle.

En faisant connoître les peuples, qui seuls purent transporter ces anciens emblèmes par toute la terre, nous n'avons parlé d'eux que sous le nom de Scythes. Arrêtés par la tradition conservée sur le commencement de leur histoire, & sur la figure emblématique donnée à la mere de tous les peuples de ce nom, nous n'avons pas dû porter nos recherches plus loin : car c'est là que commencent les monumens & les traditions historiques, conservées par les Grecs & les Romains. Ainsi nous n'avons pu déterminer, ni la véritable origine de cette grande famille des Scythes, à laquelle tiennent presque toutes les autres, ni la doctrine dont elle emprunta les idées, sur lesquelles furent fondés les emblèmes en usage chez elle, avant de l'être par-tout ailleurs. On trouvera, dans ce supplément, des recherches sur ces objets intéressans à connoître, en ce qu'ils nous montrent l'origine des institutions religieuses de beaucoup de peuples de l'Asie & de l'Europe.

De tous les événemens historiques, le plus mémorable, le plus connu, le plus généralement attesté, c'est le Déluge universel. Le souvenir s'en étoit conservé chez tous les anciens peuples de l'Orient. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Assyriens, les Perses, en gardoient la tradition.

Elle

Elle exista de tous tems chez les Indiens, chez les Chinois & chez les Scythes : elle semble s'être étendue comme le Déluge même. La conservation de cette ancienne tradition, est un titre capable de montrer l'antiquité des peuples chez lesquels elle se trouve : tous les autres sont nouveaux par rapport à eux. Elle ne s'est pas répandue dans l'Europe, parce que l'Europe ne fut peuplée que long-tems après l'Asie. Ce que disoient les livres de toutes les anciennes nations, au sujet de ce grand événement, est confirmé par ceux de Moyse. De toutes les histoires, la sienne est celle où l'on trouve les détails les plus circonstanciés, les plus simples, & sans doute les plus vrais, sur ce qui précéda & suivit le tems de cette effrayante calamité.

Quelque soit le terme éloigné, auquel les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens & les autres peuples de l'Asie, ont porté la date de leur Origine, ils n'ont cependant jamais prétendu la faire remonter avant le Déluge universel. Leurs histoires supposent toutes que cette époque fut antérieure à elles. Là commence en effet le renouvellement de la terre, le renouvellement des peuples, celui de toutes leurs institutions, de tous leurs arts, de toutes leurs sciences. Deux connoissances seroient très-importantes à l'histoire ; l'une seroit celle de la date précise de cette grande révolution ; l'autre, celle de l'endroit d'abord habité par la seule famille échappée à la destruction de toutes les autres. L'Ecriture Sainte ne nous apprend pas cette date précise. Elle ne détermine

détermine pas le pays où s'arrêta l'arche : mais en nous marquant le nom des monts sur lesquels elle se fixa, elle nous laisse les moyens de connoître les lieux, où ces premiers hommes commencèrent à s'établir.

Le Génie du Chevalier Walter Raleigh lui fit découvrir l'erreur dans laquelle on est tombé, en plaçant dans l'Arménie les monts Ararat de l'Ecriture, & la foiblesse de autorités sur lesquelles est fondée cette opinion. La diversité des sentimens, à ce sujet, montre assez leur incertitude. Cependant elle devient encore plus manifeste, par leur opposition au texte qu'ils contredisent : d'accord avec lui sur des noms, qui peut-être n'existoient pas en Arménie au tems de Moïse, ces sentimens détruisent ce qu'il assure ailleurs. Car l'Ararat de l'Arménie, situé au Septentrion des plaines de Senaar, n'est assurément pas l'endroit d'où purent venir par l'Orient les peuples qui s'y rassemblèrent, comme le dit expressément l'Historien sacré. Frappé de ces raisons, le Chevalier Raleigh a reconnu ces monts dans ceux, qui, placés à l'Orient de la Babylonie, font la partie du Caucase, qui s'étend jusqu'à l'Imaus des anciens. En suivant les traces de ce grand homme, en nous servant des découvertes inconnues à son tems, en nous attachant à la lettre du texte qui doit nous guider, nous avons tenté de déterminer, par des moyens nouveaux, ce point important de l'histoire ancienne.

Si nos conjectures, à cet égard, sont suffisamment fondées, on verra, avec les lieux où se fixa l'Arche & ceux où s'arrêta

la famille quelle contenoit, fortir d'elle les fondateurs des plus anciens peuples. De telles recherches conduisent à l'origine des Chinois & des Indiens ; & par les conséquences naturelles qui en font la suite, à celle des anciens emblèmes. On y fera connoître l'étonnant accord de ces principes, avec ceux des livres les plus respectables ; enfin, on indiquera les moyens par lesquels se répandit, dans tout l'Orient, l'opinion de l'existence d'un Pere invifible, dont le Fils créa le monde, & dont l'Esprit vivifia les germes des choses.

Les réflexions que je venois de faire, en lifant le livre très-intéreffant écrit par Mr. Dutens, fur l'Origine des Découvertes attribuées aux modernes, m'avoient donné beaucoup d'idées, dont quelques unes fe font répandues dans ce fupplément, quand l'occafion s'eft présentée de l'écrire. Infatiables de louange, ambitieux de toute efpece de gloire, peu j'ailoux fur les moyens de s'en procurer, les Grecs prétendirent avoir anciennement dominé par-tout ; les conquêtes de leurs héros n'eurent pas de bornes ; les Dieux naquirent chez eux ; les arts les plus néceffaires, les institutions les plus fages, les loix mêmes étoient comme eux indigenes à leur pays : cependant ils me femblent avoir été par rapport aux anciens peuples de l'Asie, ce que nous fommes par rapport à eux : & comme les modernes croyent à préfent avoir fait des découvertes, dont l'origine fe trouve dans les livres des Grecs, ceux-ci s'attribuerent autrefois des connoiffances, dont ils étoient redevables aux anciens livres & aux traditions

tions de l'Asie. Ces connoissances arrivées jusqu'à nous, par le moyen de la Grèce, appartiennent à des tems antérieurs à celui où ce pays fut éclairé des lumieres de la Philosophie. Quelques Philosophes reconnurent ces Origines étrangères à leur pays, mais aucun d'eux ne vit le principe duquel il paroît qu'elles sont émanées. Les *recherches* faites ici nous rapprocheront de ce principe.

La maniere dont on a fait l'extrait des premiers volumes de cet ouvrage, dans le journal intitulé *le New Review*, nous ayant mis dans la nécessité de montrer combien il est différent de celui dont on prétend avoir rendu compte, a véritablement donné lieu à ce supplément. En écrivant des observations que nous n'avions pas employées, nous avons reconnu l'utilité dont elles pouvoient être. On les trouvera répandues dans cet Appel au Lecteur, particulièrement depuis la *page* 27. Ceux qui ne se soucieront pas des réflexions faites sur le journal en question, pourront lire ces recherches à part : les unes tiennent à l'histoire du livre, les autres, bien plus importantes, tenant aux recherches mêmes qu'il contient, deviennent pour elles une augmentation considérable.

Dans le tems que nous nous occupions de cet écrit, Mr. Boughton Rouse, à qui ces recherches ont déjà tant d'obligations, a bien voulu nous confier encore un dessin très-curieux qu'il a rapporté de l'Inde. Ce dessin, probablement copié d'après une peinture religieuse des Indous, est une es-
pèce de *Table* sacrée, faite à peu près dans les mêmes vues
que

que les *Tables* Isiaques des Egyptiens. Celle-ci représente, la Cataracte sacrée du Gange, suivant les traditions de la secte de Vichenou. Et comme elle peut répandre beaucoup de lumière, sur ce qui a été dit dans les premiers volumes de ce livre, au sujet de la Théologie des peuples de l'Inde, nous la publions, avec des réflexions propres à la lier à ce qui la précède. On trouve ici des morceaux très-intéressants des livres sacrés Indous : nous en sommes encore redevables à la personne dont nous tenons la table que ces écrits servent à expliquer. Enfin, nous donnons aussi quelques observations sur la Théologie des Perses, sur leur Mythras, & les monumens qui le représentent. Toutes ces matières différentes, enchainées l'une à l'autre par des principes qui leur sont communs, font de ces morceaux épars en apparence, un tout, dans lequel il entre peut-être autant de choses, que dans beaucoup de volumes beaucoup plus considérables.

Nous avons été contrains de répéter ici quelques-uns des planches déjà publiées dans les autres volumes. Il nous a semblé que cela pouvant être commode pour ceux mêmes qui ont le commencement de cet ouvrage, devenoit nécessaire à ceux qui ne l'ayant pas voudroient lire celui-ci. Sur quoi il est bon d'observer, qu'à cause des renvois des volumes précédens, nous nous sommes cru dans l'obligation de conserver l'ordre suivi dans les planches qu'ils contiennent, mais nous les avons fait précéder par celles qui leur manquent.

A P P E L

A P P E L A U X L E C T E U R S .

MONSIEUR Henry Maty, dont toute l'Europe connoit les feuilles périodiques, les beaux talens & le génie singulier, venant de publier un extrait de cet ouvrage, pour répondre à l'honneur qu'il a bien voulu lui faire, son auteur croit devoir joindre cet extrait au livre qui en est l'objet. Le public mis à portée de comparer l'original à la copie, pourra juger plus aisément de la ressemblance de l'un à l'autre.

En liant cette critique aux deux volumes qui l'ont faite écrire, l'auteur pense qu'elle les fera examiner de plus près ; elle aidera peut-être à les faire lire : car bien que Mr. Maty *n'y voye absolument rien qui satisfasse son esprit*, (1) il ne laisse cependant pas de *les recomander, comme bien dignes d'être lus, par ceux qui s'amuse à ces sortes d'études*. (2) On croiroit d'abord voir une sorte de contradiction, entre le conseil donné ici & le sentiment produit par la lecture de cet ouvrage sur l'auteur de ce conseil ; mais je prie ceux qui penseroient ainsi, de vouloir bien suspendre leur jugement : tout intéressé que je serois à l'approuver, ne pouvant avec justice être de leur avis, je dois leur montrer que l'esprit de Mr. Maty a du n'être pas satisfait de la lecture qu'il a faite de mon ouvrage, & que néanmoins, il a pu & du en recommander la lecture à d'autres. Ses feuilles nous font voir qu'il ne voit pas comme le reste des hommes, & ce qui est au dessous de lui, peut fort bien convenir à ceux qui ne l'égalent pas à beaucoup près. Il ne peut agir sans raison, & je crois pouvoir démontrer, qu'il m'importe tout au moins autant qu'à lui, de prouver qu'il a, je ne dis pas ses raisons, mais toutes les raisons possibles de me critiquer, de me blâmer, peut-être même de me plaisanter avec cette légèreté, qui cependant n'a pas été du goût de tout le monde. Voici son extrait.

(1) NEW REVIEW. January 1785. p. 68.— *At least I see nothing in Mr. D's book, that at all satisfies my mind.* L'auteur n'ose se flatter que cet appel, tout satisfaisant qu'il est, puisse en rien satisfaire l'esprit de Mr. Maty.

(2) Idem. *I recommend it as well worthy to be read by persons delighting in these studies.* L'Avis me semble bon ; je l'ai suivi & ne m'en suis pas mal trouvé. Mais j'en ai trouvé moins bon l'extrait de Mr. H. Maty.

Extrait du *New Review for Januari 1785.*

Art. III. p. 17. &c. &c.

Recherches sur l'Origine & les Progrès des Arts de la Grèce ; sur leur Connexion avec les Arts & la Religion des plus anciens peuples connus ; sur les Monumens Antiques de l'Inde, de la Perse, du nord de l'Asie, de l'Europe & de l'Egypte. 2 Vol. 4to. avec 74 planches. 3 guinées. Appleyard.

On trouvera le texte de cet extrait, après la traduction qu'on en donne ici.

Comme je desirerois toujours de mettre le juré qui doit décider de la réputation des savans, en état de juger de tout le procès, autant que des jurés peuvent le faire, je vais exposer à mes lecteurs l'hypothèse de Mr. d'Hancarville & quelques unes de ses preuves, en aussi peu de mots que je pourrai.

Mr. Maty semble n'avoir pas satisfait à son gré le desir très-louable qu'il annonce à ses lecteurs ; car il les avertit, (3) qu'ils ne peuvent juger du livre dont il s'agit, sur le compte qu'il leur en rend, dans lequel il y a, dit-il, quelques inexactitudes, qu'il ne regarde cependant pas comme essentielles. Il nous donnera la permission de faire observer ici quelques-unes de ces inexactitudes, pour mettre les jurés en état de décider si on les a informés, comme on leur promet de le faire.

Mr. d'Hancarville commence par une apologie, de ce que ses recherches se portent d'abord sur les médailles, au lieu de considérer l'art du dessin, qui dut nécessairement exister avant le tems où l'on mit des types sur les monnoies. La raison assignée par notre auteur pour avoir quitté l'ordre naturel, c'est que nous trouvons sur les médailles les figures des pierres, que les anciens adorerent originairement comme les emblèmes des Dieux. On y trouve pareillement des anciens temples de différentes formes. Quoique ces temples n'existent plus en Grèce, quoiqu'en effet les historiens de la Grèce n'en aient jamais parlé comme y en ayant vus, ils sont cependant semblables à ceux qu'on trouve encore à présent en Asie, en Suede, en Danemark en Allemagne, en Pologne, & l'on sait qu'autrefois il en existoit en Espagne, en Italie, dans le Gaules, & même dans les parties intérieures de l'Afrique.

(3) Idem. *All this, however, obliges me to add, that as the book cannot be judged of, from my account, in which, moreover there are some inaccuracies, though I think no essential ones.*

L'auteur

L'auteur allégué d'autres raisons du parti qu'il a pris ; on peut les voir dans sa préface page 5. Ce n'est pas parce qu'on a trouvé les figures des plus anciens simulacres sur les médailles, qu'il a commencé par elles ses recherches sur les Arts. Les Pierres représentées sur ces médailles, étant les plus anciens emblèmes connus, on s'en est servi pour remonter à l'origine des premières représentations des Dieux. On voit encore de ces anciennes pierres dans presque toutes les parties de notre continent, mais on ne voit des plus anciens temples où elles étoient placées, qu'en quelques endroits de l'Europe. *Stonehenge* est l'un des plus fameux. On m'a assuré qu'en France il y a quelque restes d'édifices semblables. Chardin vit dans la Médie, des grands ronds ou cercles formés de pierres de taille, qu'on dit avoir été apportées par les Géans : " Ce qui cause, dit il, plus d'admiration en " considérant ces pierres, c'est qu'il y en a de si grosses que huit hommes " auroient peine à les remuer, & qu'on n'apperçoit point qu'elles ayent " pu être tirées que des montagnes voisines, qui sont à six lieues." *Voyag. de Paris à Hispahan. T. I. p. 267.* Mr. Maty me faisant dire qu'il subsiste encore à présent de ces temples en Asie, en Suede, en Danemark, en Allemagne & en Pologne, supprime les isles de l'Angleterre. C'est cependant le seul pays où j'en ai pu voir : jamais je n'ai du assurer qu'il en existât en Suede, en Allemagne, ou en Pologne. Les habitans de ces pays, sur la foi de cet extrait, pourroient m'imputer d'avoir avancé un fait dont aucun auteur n'a parlé, & dont personne n'a connoissance. Mais je prie le lecteur d'observer, que Mr. Maty a confondu ce que j'ai assuré des Pierres Sacrées, qui se trouvent dans tous ces pays, avec ce que j'ai avancé des temples, que j'ai dit se trouver seulement en quelques endroits de l'Europe. *Voyez la Préface, page vii.*

Mr. d'H. continue à rendre compte de son système, ou plutôt de ce qu'il appelle modestement ses conjectures ; si je les entens bien, elles répondent aux vues suivantes.

Les anciens ayant originairement employé des pierres pour représenter leurs Dieux, leur chercherent dans les tems suivans des symboles plus expressifs : tels furent le Feu représenté par la forme pyramidale sous laquelle s'éleve sa flamme, les rayons de la lumiere ou le symbole du soleil, représentés par des figures obéliscales—& une plante aquatique du genre du tamara, laquelle représenta l'être suprême, comme l'esprit qui dans le commencement des choses incuba sur les eaux. Dans la suite des tems on se servit des animaux : dans cette classe, le Bœuf & le Serpent, qui représenterent le Créateur du monde matériel & l'Auteur de la vie de tous les êtres sensibles, furent les plus anciens ; ces deux furent les plus durables & ceux qui se répandirent en plus d'endroits. Je crois que le lecteur ne trouvera pas cette phrase intelligible, s'il

n'y fait entrer le mot d'*emblèmes* que Mr. Maty a supprimé, je ne fais pour-
quoi. On les découvre dans tous les pays où se trouvent les anciennes pierres sacrées.
On en trouve encore dans ces parties de l'Asie où le Mahométisme ne s'est pas établi ;
Nous les voyons représentés sur un grand nombre de médailles ; sur beaucoup de mar-
bres & de monumens de l'Italie, de l'Egypte, de la Syrie de l'Inde, du Japon, de la
Chine, de la Perse, de la Tartarie, de la Scandinavie & dans tous les pays autrefois
habités par les Celtes. Le Serpent d'airain fut, chez les Israélites, le symbole de la
vie, & l'une des têtes des Chérubins paroît avoir eu la forme de celle du Bœuf.

Les choses demeurèrent ainsi, jusqu'à ce que de nouvelles superstitions faisant
adopter des figures nouvelles, la Divinité commença à être réverée sous la forme hu-
maine : mais alors même on procéda suivant les premières idées originales, & l'ancien
emblème fut en quelque façon confondu dans le nouveau. Ainsi dans quelques monumens
nous voyons le Bœuf commençant à prendre la tête humaine, mais conservant encore
les cornes, les oreilles & le corps de cet animal : en d'autres, où il a la tête &
le corps de l'homme, il conserve les cornes, les oreilles, les cuisses velues & les jambes
du Bœuf. En quelques bronzes, nous le voyons avec les oreilles, la queue, les pieds
de l'animal unies au corps, à la tête & aux jambes de l'homme. Quelques statues,
entièrement délivrées de l'animal emblématique, en gardent encore le caractère de tête,
avec les cornes & le fanon, qui du menton lui pend sur le sternum. Ce qui fit la
différence entre les Grecs & les autres nations de la terre, c'est que les Grecs ajou-
terent la beauté à leurs idées de la Divinité ; de là vint que leur sculpture, & leur
sculpture seule, arriva à cette élévation à la quelle nous sommes témoins qu'elles par-
vint.

Tous mes lecteurs sont priés d'être témoins du déplaisir que j'ai de me
voir ainsi travesti : jamais je n'eus l'impertinence d'affurer, que ce qui fit
la différence entre les Grecs & les autres peuples de la terre, c'est que les
Grecs ajouterent la beauté à leurs idées de la Divinité : c'est Mr. Maty,
qui dit cela. Quant à moi, j'ai avancé dans la page xxii. de la préface, que la
Sculpture des Grecs fut restée au point, où elle s'arrêta dans l'Egypte & dans
l'Asie, si le génie des Grecs n'eut imaginé de comprendre la beauté dans le nombre
des Attributs ou des Qualités des Dieux. Il ne s'agit ici que de la différence
entre les Arts des nations, & non de la différence entre les nations mêmes.
Ce furent la liberté, les bonnes loix, les lumières de l'esprit, & la politesse
qui en est la suite, qui distinguèrent les Grecs de tous les autres peuples,
avilis par la servitude, dégradés par la mollesse, ou restés barbares par une
conséquence de leur mauvais gouvernemens.

J'ai montré dans cette préface, que les plus anciennes pierres exprimerent
par leur Grandeur l'Immensité des Dieux. Des monts, comme le Casius &
le Carmel, rendirent cette même idée. Les formes de tous les emblèmes
des

des tems suivans, furent choisies pour exprimer différens attributs de la Divinité, & l'Esprit qui fit rechercher ces formes, continua d'être celui de l'Art, dans tous les tems où il eut à exprimer des figures Divines. De cette suite de choses nait une des divisions de mon ouvrage : par elle nous pouvons reconnoître l'*Origine, l'Esprit & les Progrès des Arts de la Grèce*. Cet *Esprit* s'étant dans tous les tems plié aux vues de la Religion, en exprima les dogmes : la *Connexion des Arts & de la Théologie* fait la seconde division de ce même ouvrage. Les Anciens emblèmes, transportés sur toute l'ancien continent, par-tout admis sous les mêmes acceptions, nous découvrant *une même Religion, une même Origine* commune à tous les peuples, nous font remonter à la source de l'une, & aux commencemens des autres : cela forme la troisieme division de cet ouvrage. Relatives à ces trois choses, toutes les recherches répandues dans le premier volume, se lient plus ou moins avec elles, suivant la nature des sujets. Mr. Maty ne parle en aucun endroit des vues analogues à ce troisieme rapport ; il ne dit rien, ou presque rien, de ce qui regarde la relation entre les religions des différens peuples, des détails où l'on est entré à cet égard, & de la comparaison qu'on a faite de leurs monumens & de leurs traditions ; tout cela dispaeroit sous sa plume : il n'a pas voulu reconnoître la liaison de trois choses intimement enchainées l'une à l'autre ; cette liaison fait cependant tout l'ordre de ce livre. On n'a pas prétendu rendre cet ordre bien sensible, parce qu'on n'a voulu fonder ni un hypothese, ni établir un systême. Cependant, Mr. Maty prétend que l'auteur a voulu faire un systême ; mais celui-ci dit expressément *page xvii. de la préface, nous ne prétendons pas inventer un nouveau systême, mais exposer ce qui fut anciennement ; ce n'est pas nous, mais les monumens mêmes qu'il faut écouter*. Il suit effectivement cette méthode de consulter les monumens : par-tout il a cherché à constater les raisons de leurs formes, & leur rapports avec les notions qu'en donnent les Religions des peuples auxquels ils appartinrent. Par eux on lie les anciennes traditions avec les antiquités des peuples. Si le lecteur lit cette préface, après avoir lû l'extrait de Mr. Maty, il verra qu'on ne lui a parlé dans cet extrait que d'une très-médiocre partie, & sans doute de la partie la moins importante des vues qu'elle contient.

Sur cette supposition qu'on a voulu faire systême, Mr. Maty s'est appliqué à le chercher par-tout : & comme il ne l'a trouvé nulle part, il en a fait un. C'est ce systême curieux qu'il présente à ses lecteurs, & qu'il attribue à l'auteur. Il dit.

LIVRE I. CHAP. I. *Des Formes & de l'Origine des plus anciennes Monoies Grecques.*

LA plus ancienne forme des monoies Grecques fut, suivant Plutarque (in Lysandro) la forme obélifcale. Ces monoies obélifcales représentent une fleche ou Bélemnite, communément appelée pierre de tonnerre, dont on fit des flèches dans les premiers tems. C'est pourquoi ces formes sont l'image manifeste de la force dont le tonnerre est une des plus grandes expressions.

L'auteur de cet ouvrage n'a pas avancé que les monoies obélifcales, eussent jamais représenté une Fleche ou Bélemnite; car c'est autre chose d'avoir eu la forme de fleches, ou d'avoir été faites dans l'intention de représenter des fleches. Ce n'est pas aussi parce que la forme obélifcale des plus anciennes monoies ressembloit à celle des fleches, qu'elle devint le symbole du tonnerre, mais parce que les pierres de cette forme appelés *Bélemnites* passioient pour être produites par la foudre. Enfin l'auteur n'a jamais conclu de ces idées incohérentes, que les *Fleches* ou *Bélemnites* fussent l'image manifeste de la force, dont le tonnerre est une des plus grandes expressions; la dernière partie de cette phrase est inintelligible, l'autre est absolument fausse; & pour se convaincre que tout ce discours est de l'invention de Mr. Maty, il n'y a qu'à lire les cinq premières pages de l'ouvrage; on y trouvera des choses toutes différentes de celles qu'il dit en avoir extraites.

Mr. Maty fait dire à l'auteur, qu'on entoura les formes données à la foudre, de feuilles de *Tamara*, pour montrer que le tonnerre est créé dans la région des nues, qui s'élèvent des eaux, au voisinage desquelles croit le *Tamara*. Cependant l'auteur n'a pas dit que le *Tamara* croit auprès des eaux: en donnant à cette plante le nom d'aquatique, en la classant dans le genre du *Nymphaea*, il marque par-là qu'elle croit dans les eaux mêmes: l'expression de Mr. Maty étant un erreur en botanique, en seroit une relativement à l'explication du symbole pris de cette plante; car c'est uniquement par ce qu'elle croit dans les eaux, qu'on la prit pour les représenter. C'est parce qu'elle est encore la plus belle de toutes les plantes aquatiques, qu'on l'employa pour être le symbole & comme le trône de la Divinité.

L'auteur fait voir par les monumens, que les Japonais & les Tartares, qui descendent des Scythes, représentent encore leurs Dieux sur la fleur du *Tamara*, comme le font aussi les Indiens, & comme le firent anciennement les Egyptiens; mais ce n'est pas, comme le dit Mr. Maty, pour confirmer ce qu'on a dit de la feuille du *Tamara* dont la représentation de la foudre est entourée, que l'on a cité le candélabre de marbre de la collection de Mr. C. Townley; on le cite pour montrer que le Feu placé dans ce monument

numement intéressant sur la feuille du Tamara, y représente le *Feu sacré* ré-véré par les Perses, comme l'emblème de la Divinité. Ce marbre, d'ou-vrage Romain, prouve que les Romains, comme tous les anciens peuples de l'Asie & de la Grèce, représenterent le *Feu sacré*, sur une plante aqua-tique. C'est ici, page 6 & 7 du premier chapitre, que l'auteur commence à faire voir une liaison marquée entre les Arts & la Théologie des anciens peuples de l'Asie, de l'Europe & de l'Egypte. Au lieu de marquer cette connexion constamment développée dans le cours de cet ouvrage, dont elle lie toutes les parties, le Réviseur s'est contenté de dire.

En confirmation de cela, il paroît que le Tamara entoure le Feu sacré sur un can-délabre de la collection de Mr. Townley, & qu'il est certain qu'il fut un des em-blèmes de la Divinité, parmi les Egyptiens, les Perses, les Tartares & les Ja-ponais.

Mr. Maty supprime ici les Grecs, l'auteur ne les a pas oubliés comme on peut le voir page 7. Pourquoi cette suppression, dans un passage où il est absolument nécessaire de nommer les Grecs, puisque c'est de l'Origine de leurs Emblèmes, de l'Esprit de leur Art, de la Liaison de leur Théo-logie avec celle des plus anciens peuples connus, dont il s'agit principale-ment dans cet ouvrage ? C'est ainsi qu'en faisant dire à l'auteur ce qu'il n'a pas dit, en ne lui faisant pas dire ce qu'il a dit, en supprimant les rapports qui constituent l'ordre de son livre & qui en reglent toute la marche, Mr. Maty parvient à faire un ouvrage qui ne sera plus celui de l'auteur, mais celui de Mr. Maty : fidele à sa méthode de tout confondre, de dénatura-liser tout, de représenter tout de travers, ce commencement, comme on va le faire voir, peut faire juger de tout le reste de son extrait.

Les Obélisques qui représentent les rayons du soleil, se trouvent sur une grande quantité de médailles publiées par l'auteur ; quelques traces de l'Obélisque même restent sur les médailles de Sybaris & de Catane.

On peut voir, pages 9, 10 & 11. les raisons pour lesquelles les obélisques représenterent les rayons du soleil, & les motifs qui firent placer sur les médailles, les représentations des oboles. Ces raisons & ces motifs sont tirés de l'Esprit de l'Art, ainsi que toutes les explications des formes dont il est parlé dans tout le cours de cet ouvrage. C'en est la partie la plus usuelle, celle qui sert à expliquer les monumens antiques, à faire con-noître l'intention qui les fit exécuter ; l'auteur a promis, dans son titre & dans sa préface, de développer cette partie si importante, de laquelle il est à remarquer que Mr. Maty n'a pas dit un seul mot dans tout son ex-trait : par cette maniere d'arranger les choses, le livre semble ne pas ré-pondre à l'objet qu'il annonce, l'auteur semble manquer à ce qu'il a promis, & le Réviseur manque aux engagements qu'il a pris, d'informer les jurés de maniere à juger tout le procès.

Quelque

Quelques oboles furent découvertes près de Léontium au commencement de ce siècle, avec les mots *νικη Διος Αθηναιος νικη*. M. D. pense qu'elles ont été faites à l'occasion de la victoire remportée sur les Athéniens : ces Oboles se trouvent encore en Arabie, en Perse, dans le Japon & dans la Chine : c'est pourquoi les Chinois étant descendus des Scythes, suivant Mr. de Buffon, il est probable que l'invention du monoyage vient originairement des Scythes, qui la communiquèrent aux peuples de l'Asie.

Les monnoies Obolaires trouvées en Sicile, ressemblent par leur forme, non seulement à quelques-unes de celles des Arabes, mais encore à quelques-unes de celles des Japonais & des Chinois, regardés par Mr. de Buffon, comme un même peuple avec les Tartares : ce n'est cependant pas sur l'opinion de cet auteur, si justement célèbre, qu'on s'est fondé pour dire que le monoyage vint originairement des Scythes. Cette conclusion tirée de la descendance des Chinois seroit ridicule ; car les Chinois peuvent très-bien être descendus des Scythes, sans que cela donne aucune probabilité que l'invention du monoyage soit originaire de la Scythie, comme on le fait dire à l'auteur ; il s'est contenté de faire observer, page 22. qu'on a découvert de nos jours chez les Chinois, le complément du système musical qu'eurent autrefois les Grecs : & que comme les Chinois & les Japonais employent encore à présent la fleur du Tamara, pour représenter le siege de la Divinité, nous trouvons encore dans les formes des monnoies Japonaises, Chinoises & Arabes, des raisons de croire que, malgré la distance qui sépare de la Grèce, la Chine le Japon & l'Arabie, le monoyage eut cependant des formes pareilles dans tous ces pays. On voit ici une Connexion qui rapproché les monumens des Arts de ces peuples si éloignés les uns des autres : deux traditions anciennes parlent du monoyage des Scythes : ces traditions reçoivent une force qu'elles n'auroient pas d'elles mêmes, par la ressemblance des formes des monnoies conservées en Asie avec celles des anciennes monnoies Grecques. Mais c'est parce que des historiens d'un très-grand poids nous apprennent que les Scythes s'étendirent anciennement jusqu'aux confins de l'Egypte & de l'Arabie, où ils fonderent la ville de Nyse, & que d'une autre part ils occuperent tous les pays intermédiaires entre l'Egypte & l'Océan Oriental, sur les bords duquel la Chine est située, c'est enfin de ce qu'ils tirèrent de l'Asie des tributs, qui ne pouvoient se payer qu'avec des monnoies, & de ce qu'on a trouvé des monnoies semblables dans la Chine le Japon & l'Arabie, que l'on déduit que les formes de ces monnoies vinrent des Scythes : elles existèrent chez eux bien avant de passer dans la Grèce. Ces notices expliquent ce qui est dit dans les livres de Job & de Moïse, des anciennes monnoies employées au tems de Job, & d'Abraham. Car on voit que le Kefitah, dont il est parlé dans les livres sacrés, porte encore en Egypte le même nom, & qu'il répond à l'obole des Grecs. Voyez la page 29, & la note 82, tout cela est bien différent de ce que le Réviseur fait déduire de l'opinion de Mr. Buffon sur l'origine des Chinois.

Les

Les preuves de ce que le monoyage vint des Scythes, peuvent dit le Réviseur s'appuyer des témoignages de l'Histoire. Car Hygin dit qu'Indus découvrit l'Argent en Scythie, & qu'Erichthonius en introduisit l'usage dans l'Attique; mais par un passage de Julius Pollux (Onomastic. lib. ix. cap. 6.) il est évident qu'il entend parler du monoyage: il est donc probable qu'Erichthonius vint en Scythie, durant les dix années pendant lesquelles Amphyction usurpa sur lui le trône d'Athènes—Lucain parle aussi, (Parf. vi. 402.) de l'invention du monoyage, par Ithonus fils d'Amphyction: ce prince paroît ne l'avoir introduite qu'en Thessalie, mais il peut l'avoir apportée de Scythie, car il étoit tuteur de Deucalion qui étoit Scythe.

Le Réviseur fait dire ici à l'auteur que le Scythe Deucalion fut sous la tutelle d'Ithonus; c'est une absurdité historique, d'autant plus remarquable, qu'Amphyction pere d'Ithonus étoit fils de Deucalion, dont le petit fils ne peut par conséquent avoir été le Tuteur. Que doivent juger d'un livre ainsi représenté, ceux qui n'en liront que l'extrait? Mais aussi que doivent juger du Réviseur ceux qui liront dans le livre page 24, qu'Ithonus fut non le Tuteur, Guardian, mais le petit fils de Deucalion.

Le résultat de ceci, c'est qu'Erichthonius, qui régna 1463, avant J. C, reçut des Scythes la forme Obéliscale des monnoies, & qu'il y fit graver des lettres; qu'Ithonus vers le même tems introduisit le monoyage en Thessalie, & que vers l'an 1363 avant J. C, Janus fit imprimer des figures sur les monnoies?

Ce qu'on appelle ici le résultat de ce chapitre, est seulement le rapprochement de quelques époques. Il est donné pour tel page 34. mais le résultat de l'extrait de Mr. Maty, c'est qu'il n'expose que les choses les moins intéressantes de ce chapitre. C'est qu'ayant parlé tout au plus de la cinquième partie des notices qu'il contient, il n'a pas faisi les vues de l'ouvrage qu'il a morcelé plutôt qu'analysé.

CHAP. II. *Antiquité des Arts de l'Asie, leurs Connexions avec les Arts de la Grèce; des Monnoies de Janus. Mr. d'H. suppose que les Arts furent transportés dans toute l'Asie par les Scythes, au tems de la conquête mentionnée par (Diodore de Sicile. lib. ii. & Justin. lib. ii. sect. iii.) alors ils bâtirent la Nyse des Oxidraques, comme le borne de leur empire vers l'est, 1500 ans avant la conquête des Assyriens. A cette occasion l'auteur entre dans une longue discussion sur le Bassareus ou robe des Bacchanales, &c. portée par les Bacchants.*

Mr. d'H. ne suppose nulle part que les Scythes porterent les Arts dans toute l'Asie, que conquit leur armée dans l'espace de quinze années. Cette histoire conservée par Trogue Pompée, est confirmée par la tradition des Indiens rapportée par Diodore: ils mettoient Bacchus à la tête de cette expédition; c'est la plus ancienne dont la mémoire se soit conservée. Et comme elle fut manifestement antérieure au tems du Bacchus de Thèbes, auquel les Grecs ne laisserent pas de l'attribuer, c'est aux Indiens plutôt qu'à eux qu'il faut s'en rapporter. On voit dans l'Inde un Bacchus, qui

B

précéda

précéda de beaucoup de siècles celui de la Grèce. Les Oxidraques se prétendoient descendus de ce conquérant. Il bâtit dans leur pays la ville de Nyse, où son culte étoit célébré, comme dans celle de l'Arabie : on ne fait pas une longue discussion sur ces Nyfes, & tout ce qu'on en dit est renfermé en douze lignes. p. 38, 39 & 40. où il est encore parlé d'autres matieres. On montre en peu de mots, par le moyen de la *Bassara* donnée chez les Grecs, non aux *Bacchants* comme le dit Mr. Maty, mais au Bacchus Indien, que cette longue robe étoit celle des habitans de la Bactriane. Venus de cette province, les Scythes porterent le culte de Bacchus dans toute l'Asie dont il firent la conquête. Ce culte est le *Scythisme*.

Le tems de la conquête des Scythes, montre celui où les monnoies furent en usage parmi eux. L'Astronomie fut dès-lors connue dans l'Asie : des observations faites peu après cette époque, nous y montrent l'état des Sciences ; la grande antiquité de ses Arts est confirmée par les monumens dont il est fait mention dans les histoires sacrées & profanes. Dès le tems de Moïse les Israélites graverent sur les Pierres dures, & firent la statue du Veau d'or. Cet emblème, révééré par les Arabes sous le nom d'Urotal, étoit celui de Bacchus : il existe encore dans l'Inde sous les noms de *Baswa* & de *Darmadévé*. Et comme les Indiens ont des figures composées de plusieurs têtes, de plusieurs corps, de différentes natures, les Grecs en eurent de semblables, & n'en eurent guere d'autres jusqu'au tems de Dédale. De même que les Chinois donnerent à Fohi leur fondateur des jambes de Serpent, ainsi les Grecs donnerent la même figure à leurs Titans, & les Scythes représentoient aussi la mere du Prince dont ils prirent le nom, sous une forme pareille. Ces faits montrent de nouvelles *Connexions* entre les peuples & les Arts de la Grèce, & les peuples & les Arts de l'Asie, où s'est toujours conservé l'*Esprit* de ces anciennes représentations.

On conserve encore en Asie des monnoies de forme quadrilatere comme on y conserve des monnoies de forme Obéliscale. Les premieres ressemblent aux *Tesserae* des Latins, appelées *Symboles* chez les Grecs. Le nom en resta chez eux, quand on cessa d'y faire usage de cette sorte de monnoies, mais la chose qu'il exprimoit est restée chez les Tartares. On trouve sur ces monnoies Tartares, des emblèmes analogues à ceux des médailles Grecques frappées à Délos, où des Scythes Hyperboréens apporterent les Dieux révéérés dans cette Isle. Ces médailles marquent le culte du Soleil Nocturne, du Soliel Diurne ou, de Bacchus & d'Apollon, dont on révéloit expressément les noms dans le secret des mysteres. Nous tenons ce fait d'un passage très-détaillé qui se trouve dans Macrobe. Le Lion étoit le symbole du dernier de ces Dieux, le Bœuf fut le symbole de l'autre. Toutes ces liaisons nécessaires sont supprimées par Mr. Maty : le second
de

de ces anciens emblèmes Scythiques s'étant conservé dans le Japon, c'est là où il faut en chercher l'explication.

Nous avons l'extrait suivant tiré de l'Atlas du Japon. On y admire aussi le temple du Bœuf, cet animal est fait d'or massif. Il a une bosse sur le dos, son col est entouré d'un collier d'or garni de pierres. Il attaque de ses cornes un Œuf, sur lequel il appuie le pied de devant, ceux de derrière sont enfoncés dans un amas de pierres, de terre & d'eau mêlées ensemble, sous lequel & sous l'Œuf il y a beaucoup d'eau conservée dans un bassin, qui a pour base un autel quarré, chargé de caractères Japonais.

Dans cet extrait du Réviseur, la description de cet emblème n'est préparée par rien, elle n'est suivie de rien ; c'est une pièce hors d'œuvre, un monument du caprice des Japonais, il semble n'avoir rien à faire avec l'ouvrage dans lequel on en parle ; mais si vous lisez cet ouvrage, page 60, vous y trouverez ceci. Suivant la Cosmogonie du Japon, "avant la Création, le monde étoit renfermé dans un Œuf d'une immense grandeur. Orphée représentoit ainsi le Cahos ; éternel, sans bornes, non engendré. De son sein toutes choses furent produites : il n'étoit ni les ténèbres, ni la lumière, ni l'humide, ni le sec, ni le chaud, ni le froid, mais tout cela sous la forme d'un Œuf immense. L'écale de cet Œuf étoit de bronze. Les Japonais disent "que le monde nageoit avec lui sur la surface des eaux. " L'action de la lune en ayant entamé la " superficie, la terre & les pierres se formerent de ses éclats réunis, sur " lesquels l'Œuf s'arrêta. Le Bœuf l'ayant rencontré dans cette situation, " le heurta si violemment qu'il en rompit la coque, dont le monde sortit. " Cependant le souffle de l'haleine du Bœuf échauffé d'un si grand travail, " ayant pénétré à travers une courge, appelée Pou en langue Japonaise, il " en naquit le premier homme qu'on nomma Pourang."

" Le Bœuf, dans cette Cosmogonie, est l'agent de la création : il existe " avant elle, il est l'être, ou plutôt le Symbole de l'être premier né, comme le " Protogonos des Grecs. Par un effet de son action, le monde matériel sort de " l'enveloppe du Cahos, de laquelle le souffle de son haleine fait naître les " êtres doués de sentiment & d'intelligence. Tout est tiré de l'Œuf, consacré " par les Grecs dans les Orgies de Bacchus, comme étant, dit Plutarque, le " type ou l'exemple de ce qui engendre & contient tout. Il y avoit donc " une liaison secrète, entre les fêtes où cet Œuf étoit consacré, la chose dont " il étoit le symbole, le tems de la nuit où on les célébroit, & le Dieu en " l'honneur de qui elles étoient instituées. L'Œuf du Cahos, partagé en deux, " est représenté sur une médaille de Syracuse, dont le revers porte l'em- " preinte d'un Bœuf, très-fidèlement représenté dans la même action, & dans " une attitude absolument semblable à celle où il est dans le temple du Bœuf " à Méaco *. Et comme celui-ci est, non seulement posé dans l'eau, mais

* Voyez la Planche VIII. B. No. I. & comparez l'action de la figure du Bœuf de cette médaille, avec celle du Bœuf révéral à Méaco.

“ encore sur un bassin, dont la forme prise de la plante du Tamara est le
 “ symbole de cet élément, ainsi le Bœuf, de la médaille Syracusaine, est
 “ posé entre deux Dauphins, qu'on fait être aussi les symboles des eaux.
 “ Plus de six cents médailles, de différentes villes Grecques, portent l'em-
 “ preinte de ce même emblème, & le Bœuf y garde constamment la même
 “ figure, sous laquelle il se voit au Japon. L'intention de ceux qui compo-
 “ rent cette figure, l'objet qu'ils se proposèrent en la formant, enfin le sens
 “ Cosmogonique qu'elle eut primitivement, sont très bien connus des Ja-
 “ ponais : ces mêmes choses furent, sans doute, également bien connues de
 “ ceux qui les donnerent aux Grecs, mais dans la suite, les changemens
 “ arrivés dans leur Théologie, les leur firent totalement oublier. Athenée
 “ nous dit que Bacchus étoit représenté à Cyzique, sous la forme d'un
 “ Taureau ; & Plutarque assure, que la plupart de Grecs le représentoient
 “ sous la même forme ; cet auteur nous apprend ailleurs, qu'en Elide,
 “ les femmes chantoient un Hymne, dans lequel elles invitoient Bacchus à
 “ venir accompagné des Graces avec son pied de Bœuf, dans son temple saint qui
 “ étoit dans la mer. Cette circonstance, marquée dans le monument du
 “ Japon, par les eaux dans lesquelles on a placé le Bœuf, l'est aussi
 “ dans les médailles Grecques, par les Dauphins dont il est environné.
 “ Les Hymnes attribués à Orphée donnent à Bacchus le titre d'*Agrios*,
 “ qui signifie *sauvage, féroce*, & marque l'espèce du Bœuf désignée par
 “ le mot *Urus*, représentée par le Bœuf du Japon, & caractérisée par l'atti-
 “ tude & l'action de celui des médailles de Syracuse. Quoique cette figure,
 “ quoique l'œuf consacré dans les Orgies de Bacchus, quoique la qualité
 “ de *Pantodynaste*, ou *Régisseur de toutes choses*, que les Grecs lui donnoient,
 “ eussent dû leur rappeler le souvenir de la signification de cet emblème,
 “ qu'ils employoient journellement, le sens en étoit tellement perdu pour
 “ eux, qu'aucun de leurs auteurs n'a pu nous le développer. On en
 “ retrouve l'interprétation à l'autre extrémité de notre globe, chez des
 “ peuples descendus des Scythes, qui avec son explication, ont encore
 “ conservé le type original de cette figure symbolique, faite pour expri-
 “ mer les idées de la plus ancienne nation de la terre, au sujet de la Créa-
 “ tion de notre monde.
 “ Ce fut à ce Bœuf, premier symbole de l'*Acte de la Création*, que l'on sub-
 “ stitua dans la suite le Bacchus. Ce fantôme mythologique prit la place
 “ du *Générateur de tout*, ou de l'emblème fait pour en exprimer le *Pouvoir*.
 “ Voilà pourquoi, dans ce changement d'idées, l'Œuf resta dans les fêtes de
 “ Bacchus, pourquoi les danses déordonnées des Bacchantes furent em-
 “ ployées dans ces fêtes, dont le désordre représentoit celui des choses con-
 “ tenues dans la confusion du Cahos. Les Orgies se célébroient pendant
 “ la nuit, parce que le monde avoit été tiré des ténèbres de la nuit, par
 “ le *Pouvoir Générateur*, à l'emblème duquel on substitua le Dieu à qui
 “ ces

“ ces fêtes étoient consacrées. Le même motif fit donner à Bacchus, le
 “ titre de *Nocturne* ou *Nyctelius* : les deux lettres N.K. tirées de ce mot, & liées
 “ l’une à l’autre sur le revers de la médaille de Syracuse, sont placées sur
 “ le dos du Bœuf, pour caractériser encore l’emblème du Dieu, dont la puis-
 “ sance tira l’univers des ténèbres où il étoit plongé, & qu’on révéra dans
 “ la suite sous le nom de Bacchus.”

On peut voir à présent ce que signifie ce Bœuf révéra dans le Japon, la raison pour laquelle on en a parlé & l’analogie qu’il a avec les monumens de Grecs. Mr. Maty ayant supprimé les moyens qui font connoître cette analogie continue ainsi.

Mr. d’H. nous donne la figure de ce temple du Bœuf, & prétend, avec quelque apparence de vérité, qu’il est exactement représenté dans la même attitude, sur plus de 600 médailles des villes de la Grèce.

L’auteur ne fait ce que c’est que la figure de ce temple du Bœuf, qu’on dit pourtant qu’il a donnée, ni ce que veut dire un temple dans la même attitude qu’il est sur les médailles Grecques. Il est vrai qu’à la Planche VIII. B. Tom. 1^{er} il a fait représenter ce Bœuf des Japonais avec deux médailles Grecques, au revers desquelles il y a un Bœuf, si manifestement dans la même attitude, que chacun peut voir s’il n’est pas assuré que l’une est celle de l’autre, & s’il n’est pas étrange d’entendre le Réviseur dire qu’on prétend avec quelque apparence de vérité faire cette comparaison. Cette réticence, en laissant douter de la vérité du fait, répand sur le discours de l’auteur une incertitude, qui doit avec raison mettre le lecteur en défiance. Il peut à présent se convaincre par lui-même. Mr. Maty ajoute.

Ce Bœuf fut ensuite changé en Bacchus, il sembleroit que c’est l’auteur qui avance cela : mais on observera parce qu’il a été dit ci-dessus que les Grecs eux mêmes nous assurent ce fait : suivant Plutarque la plupart d’entr’eux adoroit de son tems Bacchus sous la forme du Bœuf ; il nous rapporte des hymnes de son culte confirmé par Athenée, & par beaucoup d’épithètes données à ce Dieu dans les auteurs Grecs & Latins.

On nous rappelle ici, dit le Réviseur, le Bœuf révéra par les Cimbres, l’Urotalt des Arabes, le Baswa & le Dermadévé des Indiens.

On ne rappelle pas ici, mais on compare les monumens des différentes nations. Par-tout on trouve la même forme, le même culte : on recherche dans ce chapitre ce qu’il fut chez les Indiens, on y montre la parfaite analogie de leur théologie avec celle des Grecs, la ressemblance de leurs monumens, & de leurs méthodes de représenter les idées religieuses. On fait voir enfin,

Que ce Bœuf emblème de Bacchus qui étoit le Dieu de la Vie, fut aussi celui du Dieu qui présidoit à la Mort ; c’est la raison pour laquelle on le trouve si fréquemment représenté sur les monumens funéraires, par exemple sur les vases d’Hamilton.

Les.

Les lecteurs instruits de cette manière, n'entendront sûrement pas ce que le Réviseur a voulu dire ; mais si on lit l'ouvrage original, on n'y trouvera pas que Bacchus est souvent représenté sur les monumens funéraires des Grecs & des Romains, mais seulement que rien n'est plus commun que d'y voir les attributs de ce Dieu, & que souvent on le voit lui même représenté sur les vases en terre, qui tous ont été déposés dans les tombeaux.

On voit communément sur ces vases le Dieu des jardins uni avec Bacchus : ils étoient conjointement révéérés à Athenes ; on les revere de même dans l'Inde, sous les noms de Ghiven & de Lingham, comme cela est évident par les figures de la fameuse pagode d'Eléphanta, dont une est rapportée ici : les mêmes figures, avec des attributs presque semblables, se voyent dans un tableau des Tartares Zongorés, qui est dans le voyage de l'Abbé Chappe en Sibérie. Nous trouvons dans l'Inde que Brouma est le seul Dieu représenté sur la feuille du Nelumbo ou Tamara, & comme c'étoit le Symbole de la Dèification chez les Scythes, il est évident que ce furent eux qui l'introduisirent dans l'Inde.—On trouve dans la Tartarie anciennement habitée par les Scythes, des idoles qui ressemblent à celles de l'Inde anciennement dominée par les Scythes.

Cet étrange extrait, où tout ce que dit l'auteur est altéré, semble avoir été fait pour rendre ridicule son ouvrage : il prie le lecteur de lire depuis la page 73 jusqu'à la page 136, de juger, si de cent choses absolument neuves, rapportées dans son livre, Mr. Maty en a extrait une seule ; enfin on le prie encore de vouloir bien observer la manière dont il rapporte celles qu'on vient de lire ici. La plume me tombe des mains, & je n'ai pas le courage de reléver tant d'inepties, leur extravagance les assure contre toute critique, il faut les oublier & non y répondre.

CHAP. III. Conséquences des observations précédentes par rapport aux Arts & au Culte des anciens peuples de l'Europe ; *la première partie de ce chapitre, dit le Réviseur, est plutôt faite pour renforcer ce qui précède, que pour en suivre les conséquences.* Cependant, dès la page 144 de ce chapitre, l'auteur tire des observations qu'il vient de faire, les conséquences desquelles résultent la découverte & la marche de la Sculpture & de la Théologie des anciens peuples. Il cherche le pays où furent trouvés les premiers emblèmes ; il en fait l'histoire, & montre comment, par le moyen de ses colonies, ces emblèmes furent transportés par toute la terre. Cette première partie est employée à rechercher les origines des nations : son intime liaison avec la précédente à fait croire au Réviseur que son objet étoit de fortifier ce qui la précède. Au reste voici ce qu'il en dit, bien plus aisé à rapporter qu'il ne l'est de marquer ce qu'il n'en dit pas. C'est pourquoi le nombre de ses omissions surpassant encore celui des choses nécessaires dont il n'a rendu aucun compte, dans les chapitres précédens, je n'entreprendrai pas de les rappeler ici, & me contenterai de le traduire.

M. D'H. après avoir établi que le culte du Bœuf fut connu en Perse sous le nom de Mithras ;

Mithras ; en Egypte sous ceux de Mnévis & d'Apis, à la Chine sous un nom qui exprime le Bœuf cornu, nous dit que ce même symbole, tel qu'il est dans le temple du Bœuf, se voit sur des très-curieuses médailles des Marles & des Amarles, dont le pays située entre la Médie & la mer Caspienne fut conquis par les Scythes dans leur passage—Les Marles & les Amarles étoient les voisins des Géléens, dont le nom se trouve chez les Géléens de la Sicile, avec le même symbole ; c'est-à-dire avec le Bœuf à tête humaine & l'œuf sur leurs médailles. Ce n'est pas tout, les Vandales & les Vendes, qui vivent, dit ici l'exacte Mr. Maty, près de la Baltique, eurent aussi des Idoles humaines à pieds de bœuf—après nous avoir fait ressouvenir que les Scythes portoient des figures de Serpents pour enseignes, notre auteur nous apprend que le culte en est commun en Asie.

Vous avez Mr. Maty changé tout le sens d'un auteur que vous appelés le vôtre, & que vous vous appropriés au point de lui faire dire du tems présent, ce qu'il ne dit que du tems passé. Ne diroit on pas, à vous entendre que les Vandales & les Vendes habitent maintenant près de la Baltique, & par la maniere incorrecte dont vous vous exprimez, ne laissez vous pas toujours douter si de telles fautes sont de l'auteur ou du Réviseur : vous ajoutez,

Que le serpent se trouve à Abury, par-tout le Nord & dans les Isles de la mer Orientale. M. D'H. nous donne beaucoup de savantes illustrations, mais outre quelles sont trop détaillées, trop peu liées & intelligibles sans les planches, le texte est si embarrassé par des notes scientifiques, qu'il est impossible de le suivre. Tout ce qu'on peut faire c'est de souhaiter qu'il eut pu donner moins d'étendue à sa matiere, & y répandre un peu plus ordre.

A l'égard de cette critique, Mr. Maty nous apprend ailleurs que sur une seconde lecture il seroit tenté de se rétracter, au moins à l'égard de ce chapitre sur ce qu'il dit de la Tautologie & de l'Ordre. S'il y a de l'ordre, comme Mr. Maty est tenté de l'avouer, les illustrations n'y sont pas trop peu liées, & ne peuvent être par conséquent inintelligibles, même sans les planches. Il est vrai que les notes sont très-longues, mais il s'agit de voir si elles sont utiles, si elles sont intéressantes, si elles ne sont pas nécessaires au plan de l'auteur, & si le titre de son livre n'exige pas qu'il se livre à ces recherches. Mr. Maty voudroit que l'auteur

N'eut pas eu recours pour quelques unes de ses preuves à des autorités fort douteuses ; aux expressions mises au hazard dans les hymnes d'Orphée ; à l'inscription vraiment suspecte de Saïs, & aux traditions de l'Inde sur l'antiquité du monde.

A cette critique raisonnable, & raisonablement écrite, l'auteur répond, que les Hymnes d'Orphée citées dans Aristote, dans Platon & quantité d'auteurs anciens, sont assurément très-anciennes, puis qu'on les attribue à Onomacrite contemporain de Pisistrate : Joseph Scaliger, qui les a traduites, & le très-savant Mr. Thomas Gesner qui les a publiées de nouveau,

veau, avec un très-docte commentaire, en cherchant à expliquer les titres données à Bacchus dans ces Hymnes, n'ont eu garde d'en regarder les expressions comme employées au hazard ; mais ce qui prouve bien mieux que tous les discours, qu'effectivement ces expressions ne sont pas hasardées, c'est que l'on montre dans cet ouvrage par des monumens évidens, qui même existent en Angleterre, que les titres de *mâle & femelle* donnés par exemple à Bacchus, qu'on appeloit chez les Romains *Liber & Libera*, sont représentés par des figures de la collection de Mr. C. Townley, où Bacchus paroît sous les formes des deux sexes, & même par une statue singulière, dans laquelle le titre de *Myfès* donné à ce Dieu, est exprimé par les formes de l'homme réunies avec celle de la femme, dont sa tête a les traits. Quant à l'inscription de Saïs, c'est Plutarque qui la rapporte, dans un ouvrage où il traite expressément d'Isis dont il est parlé dans cette inscription : pour ce qui est de la tradition des Indiens sur l'antiquité du monde, l'auteur qui n'a pu découvrir ce passage dans son livre, pense n'avoir pas usé de cette tradition comme d'un opinion à suivre, ou à recevoir sur l'autorité des Indiens. Pour ce qui est des complimens que Mr. Maty veut bien faire à M. D. H, en finissant l'extrait de ce chapitre, celui-ci l'en remercie, & croit ne devoir pas les traduire : il observera seulement que Mr. Maty remarque que cet auteur ne lui semble pas fort exact dans ses connoissances du Grec : cela peut être, car effectivement il souhaiteroit en savoir d'avantage, non seulement sur cet article, mais encore sur tout autre : aussi ne se donne-t-il pas pour un savant, mais pour un homme qui fait des recherches pour s'instruire.

L'extrait du quatrième chapitre, par lequel finit le premier volume de cet ouvrage, étant fait comme l'extrait de ceux qui le précédent, pour toute observation on se contente de renvoyer le lecteur au texte de Mr. Maty & au livre même. Mais on ne peut s'empêcher de faire quelques remarques, sur la manière dont le Réviseur termine cet article. Il dit

Mr. D'H. conclut ce chapitre, en faisant une seconde fois le tour du monde, pour y trouver les Pierres emblématiques, que conséquemment il nous montre dans chaque coin de la terre.

Ainsi finit le premier volume.

Comme le lecteur pourroit bien ne pas entendre toute la finesse de la plaisanterie renfermée ici, il convient de la lui faire sentir. Par-tout, dans l'ancien continent, on trouve des traces du culte rendu aux emblèmes du Bœuf, du Serpent, & à ces grandes Pierres emblématiques dont il est ici parlé : c'est après avoir reconnu ce fait dans le corps de l'ouvrage, qu'on l'a avancé dans la préface, où il n'est qu'une assertion dont il falloit prouver la vérité ; je demande à Mr. Maty, comment il étoit possible d'exposer cette vérité, sans montrer d'abord tous les endroits de notre continent où se trouvent les traces

traces des emblèmes du Bœuf, ensuite tous ceux où l'on rencontre les preuves de l'existence de l'emblème du Serpent & des grandes Pierres emblématiques. C'est à ces preuves nécessaires à l'ouvrage, que Mr. Maty cherche à donner du ridicule, en disant que l'auteur fait une seconde fois le tour du monde pour les trouver, & qu'il les trouve par-tout. Oui Mr. Maty il les trouve par-tout : cela prouve qu'il a été attentif à les chercher, & que vous ne devriez pas plaisanter d'une chose très-sérieuse, car elle constate un fait inconnu jusqu'à présent, un fait également intéressant à l'histoire des Religions, à l'histoire Civile & à l'histoire des Arts. Mais puisqu'il s'agit ici d'un livre de recherches, sans porter cette fois les miennes autour du monde, comme le dit si élégamment Mr. Maty, si je les employois à développer comment il fait ses extraits, sûrement il ne seroit pas content de mes découvertes. Au lieu de cela il me permettra de lui donner quelques avis. Le public aimant à s'amuser, paye volontiers la dépense d'un journal, dans lequel l'auteur trouve le moyen de jeter du ridicule sur les livres dont il fait l'extrait : si le ridicule donné à l'ouvrage peut s'étendre jusques sur l'auteur, le plaisir en devient plus grand & le journal ne s'en vend que mieux. Le talent de donner ces ridicules suppose du goût ; un jugement peu profond, mais assez droit ; un esprit léger, un style agréable, & cette sorte de méchanceté, qui par son analogie avec celle des autres est presque assurée de plaire à ceux qui en sont pourvus. Vous ne l'avez pas Monsieur cette méchanceté ; mon cœur se refuse à la chercher dans le vôtre, & je vous félicite sincèrement de n'avoir pas cette affligeante qualité. D'un autre côté, avec beaucoup d'esprit, vous manquez de cette légèreté que vous recherchez ; de là vient que les ridicules que vous imaginez, répandre sur les autres, n'atteignent pas toujours à leur but, & que quelquefois ils se répandent sur vous même. Cela ne marque pas trop ce jugement peu profond, mais droit, nécessaire à la bonne plaisanterie, & ce goût sans lequel elle ne peut jamais rien valoir. Quittez donc ce ton, il n'est pas fait pour vous, ou vous n'êtes pas fait pour lui : il vaut mieux avoir un bon esprit que d'être un bel esprit ; vous pourriez acquérir l'un, si vous n'aspiriez pas à être l'autre ; & puisque vous aimez à citer des vers de comédie, souvenez vous de celui-ci.

L'esprit qu'on veut avoir, gâte l'esprit qu'on a.

Mes avis sont salutaires, mes remontrances sont honêtes, mais si vous continuez à me plaisanter, souvenez vous Monsieur que vous me forcerez à me servir des mêmes armes que vous employez contre moi, *ed io anche son pittore*. Ma mémoire peut me fournir autant de vers de comédie qu'il en sera nécessaire pour me défendre.

LIVRE II. CHAP. I. *De la maniere, dont se sont conservées les anciennes médailles.* Mr. le Réviseur, sans dire que son auteur montre par toute la

terre des tombeaux de la même forme ; qu'il en existe à la Chine, dans la Tartarie, de tous semblables à ceux qui existent en Angleterre ; que les effets déposés dans ces tombeaux sont par-tout les mêmes ; qu'ils montrent la conformité des notions des peuples du Nord sur l'enfer, avec les notions qu'en eurent les Grecs. Sans montrer, que la conformité de ces notions & de ces rits funebres, se joint à celle des emblèmes répandus par-tout pour faire voir que par-tout il exista, dans des siècles très-éloignés de nous, une religion commune à tous les peuples, se contente de dire que Mr. d'H. pense que la parfaite conservation de la plus grande partie des médailles, vient de ce qu'elles ont été déposées dans les tombeaux ; & de ce fait, qui ne découvre qu'une vérité triviale, dont l'auteur ne parle qu'en passant, Mr. Maty dit qu'il prend occasion de nous transporter dans un autre voyage autour du monde, pour nous montrer la conformité des anciennes nations du Nord avec les Grecs, sur la doctrine de l'enfer. Et Mr. Maty, en répétant la plaisanterie qui lui plait tant, s'est dit à lui-même comme le Sosie de Molière.

Où mon esprit prend-il toutes ces gentilleses ?

Je ne fais comme il arrive que son esprit prend querelle avec bien des gens de lettres, qui ont fait des voyages utiles au tour du monde. Celles qu'il a eu avec l'un des plus célèbres de ces voyageurs, l'indispose contre moi qui en fais aussi : mais qu'il me le pardonne, cela ne le dérangera pas de sa place ; nos voyages se font dans les livres ; tandis que ceux de Mr. le Chevalier Banks en ont produit de très-utiles.—Mr. Maty dit ici,

L'auteur prend cette occasion d'expliquer les dessins, qu'il nous donne du Vase du Chevalier Guillaume Hamilton. Après avoir évidemment montré que l'histoire représentée sur ce vase n'est pas celle de Philippe ; comme on le supposoit, il soutient que ce doit être l'histoire d'Alceste, & celle de Castor & Pollux.

Jamais, jamais, jamais l'auteur n'a rien écrit de semblable, à ce qu'on lui fait dire ici. En lisant l'explication de ce vase, à commencer au bas de la page 146 du second volume, on verra qu'il croit reconnoître, dans la figure qui en fait le fond, celle d'Orphée qui institua les mystères des Dieux infernaux. Que dans le sujet représenté sur le corps de ce même vase, consacré dans un tombeau, il croit reconnoître le bois de Proserpine, dont il est parlé dans Homère. Qu'il y observe la figure de Pluton, dans l'action de juger Orphée, au moment où ayant violé la loi qui lui étoit imposée, il vient de perdre Eurydice son épouse, retenue dans les enfers par la puissance des Dieux. Le Serpent qui causa sa mort est près d'elle, & l'amour qui guidait les pas d'Orphée semble l'abandonner. Il paroît à l'auteur, que l'une des figures représentée ensuite est celle de l'un des Dioscures ; que la suivante est celle d'Alceste, & la dernière celle de Tyro, qu'Homère appelle la plus célèbre des femmes. Tout cela est accompagné des preuves sur lesquels on s'appuie, ce qui rend nécessairement

ment le discours plus long qu'il ne l'est ici, mais n'empêche pas que dans un sujet si simple à exposer, Mr. Maty n'ait fait dire à l'auteur ce qu'il ne dit pas, n'ait supprimé de son explication les seules choses qu'il dit, & n'ait représenté dans ce peu qu'il rapporte de cette explication, un sens tout contraire à celui de l'ouvrage qu'il mutile ainsi.

Dans un tableau qu'on admire au Vatican, dans un bas-relief qui est à St. Pierre, Raphael & l'Algardi ont représenté l'entrevue du Pape avec Atila : tous deux ont placé dans leur composition les Apôtres St. Pierre & St. Paul : dans une peinture qui représente la Bataille des Romains contre les Latins, près du Lac Régille, Pierre Pérugin a représenté Castor & Pollux, qu'on disoit y avoir assistés. Et c'est parce qu'on disoit aussi qu'ils assistèrent à l'expédition des Argonautes, qu'il est parlé d'eux dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes. Un voyageur qui eut promis au public de lui rendre compte du tableau de Raphael, du bas-relief de l'Algardi, ou de la peinture de Pierre Pérugin, acquitteroit il sa parole s'il disoit que les deux premiers représentent l'histoire de St. Pierre & St. Paul, & que le dernier est fait pour représenter l'histoire de Castor & de Pollux ? Et si un Réviseur, après s'être engagé à rendre compte des Argonautiques d'Apollonius, venoit assurer que l'auteur prétendit y faire l'histoire de Castor & de Pollux, le public ne feroit il pas en droit de croire, que le Voyageur & le Réviseur se sont moqués de lui ; qu'ils se sont joués de la vérité en prêtant à Raphael à l'Algardi, à Pierre Pérugin, & au livre d'Apollonius des ridicules idées qui dégradent leur compositions ? Ce même public trouvera que c'est le cas où je me trouve avec le Réviseur, & lira, s'il le peut le reste de son extrait, composé dans le même goût que tout ce qui précède. Je vais à la conclusion.

Mr. Maty dit. *Telles sont quelques idées de Mr. d'H, au moins autant que j'ai été capable de les extraire de ses livres, avec beaucoup de peine.* En effet il en a fallu beaucoup, pour défigurer ainsi les idées de l'auteur ; pour en représenter la marche de la manière dont on l'a représentée, pour en ôter tout ce qu'il y a de bon, & n'y représenter que le squelette des choses les moins importantes. Les idées distillées à cet Alambic ayant changé de nature, ne ressemblant pas plus à celles de l'auteur, que l'extrait d'une plante, noyé dans un fluide étranger, ne ressemble à la plante même. Ainsi Mr. Maty a tort de dire que ce sont les idées de Mr. d'H, & Mr. d'H. a raison de dire que ce sont les idées de Mr. Maty.

Comme Médailleur, Mr. Maty se confesse lui même entièrement incapable de juger du mérite de ces idées ; elles sont dit-il certainement ingénieuses & plausibles, appuyées de beaucoup de science : d'autres d'étermineront combien cette science est solide. J'ai déjà dit, que je n'ai aucune prétention au titre de savant. Mon objet dans cet ouvrage, n'a été que de voir ce qu'il y a dans les monumens, de com-

parer ce que je voyois avec ce qu'en ont dit les auteurs anciens ; de rechercher dans les uns l'explication des autres ; de tirer de ces recherches des conséquences qui concilient les histoires des différens peuples, de rendre compte de l'Analogie qui se trouve entre leurs idées Théologiques, & des différences remarquables par lesquelles elles se distinguent ; de faire sentir l'influence de ces idées sur les Arts, d'en suivre les changemens, d'en expliquer les méthodes ; je ne fais pas ici le personnage de Docteur, mais seulement celui de Rechercheur. J'écris, non ce qu'ont vû les autres, mais ce que j'ai vû moi même ; & je n'ai pas vu ce que voit Mr. Maty, ni, sur-tout, mon ouvrage dans son extrait.

Comme Réviseur Mr. Maty eut souhaité dans cet ouvrage moins de *Tautologie*, c'est-à-dire de répétitions ; voilà ce qui s'appelle une critique honête, & faite honêtement, à laquelle il convient de répondre.

Quand à une chose connue, on en compare deux autres, pour savoir si elles sont égales ou semblables entr'elles, il faut nécessairement répéter deux fois le nom de l'objet auquel on les compare ; & si l'on en comparoit un plus grand nombre, cet objet entrant nécessairement dans chacune de ces comparaisons, il devroit nécessairement y être rappelé. Ainsi l'auteur de cet ouvrage, ayant souvent à comparer les idées & les monumens de la plus ancienne Théologie, avec les idées & les monumens de la Théologie des Grecs, des Indiens, des Japonais & d'autres peuples, il lui a fallu répéter le terme de la comparaison avec lequel les idées & les monumens de ces derniers sont relatifs. Ce sont ces répétitions dont parle Mr. Maty, mais dans le supplément qu'il a donné à cette partie de son extrait, il avoue qu'ayant relu l'ouvrage, il *seroit tenté de révoquer ce qu'il a dit de la Tautologie & de l'Ordre, au moins par rapport au 3^e chapitre**. Cependant sa lecture n'a rien changé dans les choses ; il a seulement vû que ce qu'il avoit pris pour des répétitions & pour du désordre, n'étoit que dans sa manière de voir ; & quand il n'a plus eu la jaunisse, les objets ne lui ont plus semblé si jaunes, parce qu'ils lui ont semblé ce qu'ils sont. Il a mis du désordre dans sa façon de lire, & il a trouvé du désordre dans l'ouvrage qu'il lisoit. Il en a ôté les connexions, & par conséquent la clarté. Il prétend y voir un mélange de choses vieilles & connues avec les choses nouvelles ; c'est sa jaunisse qui est la cause de cela ; elle lui fait souhaiter un moindre torrent d'érudition, c'est encore la jaunisse qui l'empêche de voir l'objet sous sa couleur propre ; car l'érudition ou les citations sont nécessaires dans un ouvrage de la nature de celui-ci, & la qualité de Réviseur ne change rien à la nature de l'ouvrage qu'il revoit. Voici ce qu'il dit.

* Yet I own I am inclined to recall *much* of what I said of tautology, and want of order, *as far as relates to the third chapter.*

Comme

Comme Réviseur je dois confesser que j'eusse désiré dans cet ouvrage moins de mélange de vieilles choses connues avec des choses nouvelles, & un moindre torrent d'érudition. Mais peut-être, ajoute-t-il, cela étoit inséparable du sujet, & je dois, si cela est, être reconnoissant de ce que le livre, qui je pense eut pu être comprimé dans un demi volume, n'a pas été alongé jusqu'à quatre. Quatre étoient trop ; deux suffisoient ; les matieres se fussent étouffées, si elles eussent été comprimées, comme Mr. Maty pense, & dit élégamment qu'elles pouvoient l'être. Le demi volume résultant de cette compression, eut été bon à jeter au feu ; mais il eut été de beaucoup trop-long, malgré la compression, s'il eut ressemblé à celui que Mr. Maty prétend avoir extrait, & qu'il peut se vanter d'avoir fait. En cet état, il ne me plait pas plus qu'à lui, & mon esprit comme le sien n'en est en rien satisfait. Il est donc évident que Mr. Maty a eu raison de ne rien trouver de satisfaisant dans cet ouvrage ; mais aussi, il faut convenir que ce n'est pas celui de l'auteur, & qu'il appartient tout entier à Mr. Maty. C'est ce que j'avois à démontrer.

Ce Réviseur va fournir quelques Corollaires assez amusans à cette démonstration très-sérieuse. Après avoir exposé son sentiment sur la compression de l'ouvrage, & fait ses remerciemens sur ce qu'il n'est pas étendu dans quatre volumes, Mr. Maty ordinairement très-sérieux, me fait ici la grace de s'égayer à mes dépens. Je ne savois pas être si plaisant, mais cependant je me félicite d'avoir fait rire Mr. Maty. Il ajoute très-joliment à la phrase précédente, si cela est, je rends grace à Mr. d'H.* d'avoir sitôt passé au Déluge, & pour aider l'esprit du lecteur, pour lui faire comprendre le bon mot de Mr. Maty, Mr. Maty l'avertit que c'en est un par une note très-ingénieuse où il lui dit, Voyez l'admirable comédie des Plaideurs de Racine. Cet avertissement, spirituel au possible, ressemble assez pourtant au coup de poing que le Brighella du Théâtre Italien donne à Harlequin en lui disant, *Eh gros butor observe donc que je viens de dire un bon mot ! Ris.* Le spectateur rit en effet, mais c'est de l'esprit de Brighella. Pour moi je suis ce butor d'Harlequin, je n'y vois pas de quoi rire.

Les jurés de Mr. Maty auront peine à comprendre, comment pour les instruire de maniere à juger tout le procès, autant que des jurés peuvent juger, on les renvoie à la comédie des Plaideurs, dans laquelle je puis les affurer, qu'il n'existe rien de ce que je dis dans mon livre ; mais comme on ne leur dit pas une syllable de la note qui à occasionné cette excellente plaisanterie, je me trouve dans la nécessité de leur en parler.

Le lecteur, qu'on doit toujours respecter, trouvera qu'à la page 346 du second volume du livre dont Mr. Maty lui donne l'extrait, il est parlé

* La vivacité d'esprit de Mr. Maty, l'a sans doute empêché de s'appercevoir que le verbe avoir est employé dans cette phrase au lieu du verbe être. Il ne se pique d'être correct qu'en Grec.

d'un Déluge particulier à quelques endroits de la terre, & partant très-différent du Déluge universel. Des traces bien remarquables de cette inondation, existent dans l'Europe, & l'on trouve en Asie des vestiges de la cause qui le produisit. Gibraltar, si glorieusement défendu de nos jours par les Anglais, est assis comme on fait sur une roche très-spacieuse & très-élevée. On trouve à des hauteurs très-grandes de la mer, des amas prodigieux d'ossements, dans la substance même de ce Rocher, dont la matière doit avoir été apportée après que les os qu'elle recouvre y furent déposés.

Mr. de Schoenborn actuellement chargé des affaires de Danemarck à la Cour de Londres, autrefois Consul à Alger, m'a dit que la côte de Barbarie opposée à Gibraltar, est formée d'*Ostracites*, dont les bancs s'étendent jusques dans le désert, à l'extrémité duquel s'élèvent des monts, qui furent autrefois les rivages de la mer. C'est dans ces monts qu'une personne très-instruite, assure qu'on trouve des amas d'ossements pareils à ceux de la montagne de Gibraltar. Des dépôts semblables existent dans la mer Adriatique, & dans la Méditerranée; à près de 500 lieues du détroit.

On peut voir dans le *Museum Britannique*, des blocs de pierre composés de ces ossements apportés de Gibraltar. Milord Bute a placé dans le même endroit des masses encore plus grandes d'ossements du même genre, tirés des îles de la mer Adriatique. Ce seigneur très-curieux, très-instruit, très-éclairé, étant en Italie, y a noblement fait de grandes dépenses, pour constater la réalité de l'existence de cette découverte extraordinaire. On ne la connoissoit alors que par le récit de Mr. Vitellian Donati; une observation si intéressante à l'histoire naturelle alloit se perdre dans l'oubli, faute d'être suffisamment décrite; nous en devons la description aux encouragemens donnés à Mr. l'Abbé Fortis.

J'ai vu dans plusieurs collections de l'Italie un assez grand nombre de ces pierres singulières. On y reconnoit des Os humains de toutes espèces, de toutes formes, de toutes grandeurs: ils appartinrent à des hommes de tout âge, de toute proportions, de tous sexes; inégalement entassés, jetés comme au hasard les uns sur les autres, confusément mêlés avec des ossements d'animaux terrestres, sauvages ou domestique. La matière qui les réunit ne renferme jamais des dépouilles d'animaux aquatiques. Cela m'a fait penser que ces derniers se conservèrent dans les eaux qui firent périr les autres. Le désordre dans lequel furent rassemblés les restes des premiers, la désunion des parties de leurs squelettes, qu'on ne trouve pas réunies ensemble, la pâte maintenant réduite en pierre autrefois molle & humide, dans laquelle ils sont épars, le mélange dans lequel se confondent les ossements d'animaux de différens genres, de nature & d'âges différens, nous font voir que les vagues, en les séparant des corps auxquels ils tenoient, en les amoncelant sans distinction, en les posant en cent façons diverses, les charierent long-tems

long-tems avec les matieres pierceuses dont ils sont entourés. Des os portés dans l'Adriatique, appartenoient peut-être à des corps, dont quelques parties sont restées dans l'isle de Chypre, tandis que d'autres peuvent avoir été emportées, vers le détroit de Gibraltar.

Au tems où vécut à Rome Flaminius Vacca, on découvrit sur le mont Quirinal une voute antique de 100 palme de longueur, sur 30 d'élévation & 66 de largeur. Des milliers de corps humains, dont on trouva les squelettes entiers, arrangés les uns sur les autres jusqu'au fomet de cette voute funebre, remplissoient en entier tout l'espace qu'elle recouvroit. Mr. le Baron de Tott a vu dans la Crimée des cavernes encore remplies d'ossements humains : on reconnoit dans ces tristes dépôts la main homicide de la Tyrannie, les précautions prises pour cacher des crimes atroces, & la barbare prudence du despotisme. Il n'en est pas ainsi des amas d'ossements répandus en tant de lieux ; une force bien supérieure à celle de tous les hommes réunis, les rassembla dans les endroits où ils sont, les dispersa comme ils le sont, détruisit dans une même occasion les hommes & les animaux dont ils sont les restes. Des chaines de rochers, des rivages très-étendus, des montagnes fort élevées, des isles près-qu'entieres en sont remplies, & pour ainsi dire formées. Accumulés par une puissance dont l'action embrassa toute la longueur de la Méditerranée, conservés malgré le pouvoir destructif des siecles, changés en pierres par le travail de la nature, ces ossements devenus des rochers, s'étendent à des distance étonnantes ; se montrent en quantité de pays, forment des contrées entieres : la grandeur des isles de la Grande Bretagne n'égalerait pas à beaucoup près celle de ces contrées, si elles étoient réunies : & le nombre des hommes & des animaux qui l'habitent aujourd'hui, ne ferait peut-être pas la quatrième partie de celui des hommes & des animaux, dont les débris, épars en mille endroits, servent pour ainsi dire de fondemens à de vastes pays.

Des expériences répétées en Danemarck & en Suede, montrent que la Mer du Nord se retire vers le Midi ; dans l'espace d'un siecle elle s'abaisse d'environ 4 pieds 6 pouces. L'Adriatique s'est depuis long-tems éloignée du port de Ravenne ; chaque jour elle se retire de ceux de Rimini, de Péfaro, &c. mais elle semble se jeter sur la côte opposée. Cependant, comme elle n'acquiert pas d'un côté ce qu'elle perd de l'autre, elle semble essuyer une diminution insensible. La même chose s'observe dans la Méditerranée ; cette Mer n'a pas autant gagné sur le terrain de l'Afrique qu'elle paroît en avoir abandonné sur les côtes de l'Europe ; l'ancienne Pæstum est aujourd'hui assez distante de son port, Ostie est maintenant dans les terres, Fréjus est déjà loin du rivage actuel, Aigues-Mortes en est plus distant encore ; elle se retire par une marche sourde, dont il faut du tems pour s'appercevoir. Cette lente opération de la nature, cette tardive progression
des

des eaux, ne peut produire des accidens bien désastreux : ce ne sont pas des révolutions, mais des changemens qu'elle occasionne. Il n'en fut pas ainsi de la cause qui bouleversa les lieux où se trouvent les grands Amas d'ossements dont nous avons parlé, & ceux d'où elle les enleva. Semblable, mais supérieure encore à celle qui porta les eaux de la Mer, sur la contrée maintenant couverte par le Mordek, où à celle qui de nos jours renversa Callao, détruisit tous ses édifices, noya tous ses habitans à l'exception de sept personnes, changea le cours des eaux & la face des terres voisines, cette cause proportionnelle à ses effets, dut être instantanée, dut être immense, & laisser après elle l'empreinte ineffaçable de son activité.

Nous voyons cependant qu'elle ne porta la destruction que dans la Méditerranée & les pays adjacens ; en vain on chercheroit ailleurs ces immenses amas d'ossements de toute sorte, il n'en existe que dans le voisinage du lit de cette Mer ou dans son bassin. C'est là seulement qu'on peut en rencontrer ; c'est donc dans l'espace où elle s'étend que naquirent, que vécurent, que s'agitèrent les hommes & les animaux, dont ces ossements faisoient partie. Et comme la Sibérie & le Nord du Canada renferment encore sous leurs terres glacées, les débris de ces races d'Eléphans, autrefois nourris dans ces climats, si différens de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ainsi les races de ces hommes, de ces animaux dont les restes subsistent encore entre l'Europe & l'Afrique, se nourrirent, se propagerent, cherchèrent les plaisirs, la gloire, la chimère qu'on appelle bonheur, dans ces terrains maintenant recouverts par les ondes de la Méditerranée.

Quelle étonnante, quelle affreuse révolution dans le cours ordinaire des choses, quelle force étrange put produire ces événemens singuliers ? Ensevelir dans un commun tombeau des peuples entiers, répandre l'inévitable mort sur des millions de créatures, détruire d'immenses provinces, & donner en un moment une forme nouvelle, un existence différente à des territoires, dont l'espace n'est pas inférieure à celle d'un tiers de l'Europe ? Qu'arriva-t-il à l'époque de ces changemens, dans ces contrées dont les mers communiquent à présent à ces terres submergées ? Quel ordre nouveau de choses s'introduisit dans leur voisinage ? Quels vestiges sont restés du souvenir d'un fait si mémorable dans les traditions des peuples ? Quel fut enfin l'état des Arts & des Lettres au tems où vécurent ces hommes, dont l'état, les infortunes & l'histoire seroient si curieuses à connoître ?

Ces questions, également importantes & nouvelles, auxquelles j'eusse souhaité de trouver des réponses écrites par une plume plus capable que la mienne, sont l'objet de mes recherches dans la note 215 du chapitre 2. du second volume de cet ouvrage. Ces recherches, m'ont coûté beaucoup de peines, ont demandé beaucoup de méditation, & ce n'est pas sans y mettre un grand travail que je les ai écrites ; j'espérois qu'elles intéresseroient les dans sés, & pour dire le vrai, j'ai été récompensé de mes soins par l'approbation

l'approbation de plusieurs personnes, dont je respecte infiniment l'opinion : mon cœur a éprouvé le plaisir qui le touche le plus, celui d'en procurer à quelqu'un. Je ne m'attendois pas à me voir rendre ridicule au sujet de ce morceau, à devenir l'objet d'un bon mot de Mr. Maty. Ses lecteurs ignore-roient que ces recherches ont été faites, si Racine n'eut pas mis une très-bonne plaisanterie dans une comédie ; cette plaisanterie est elle aussi bonne dans l'extrait de Mr. Maty ? y est elle à sa place ? Je supplie le Public de lire & de juger ; & je prie ses lecteurs de décider si Mr. Maty qui ne dit pas un mot de cette note, *les informe comme il leur annonce qu'il desire le faire.*

Scaron a travesti l'Eneïde, comme Mr. Maty a travesti mon livre dans ses extraits, cela n'a pas empêché qu'on ne lut Virgile : tous les gens de goût ont regardé, regardent, & regarderont toujours l'ouvrage de Scaron, comme une bouffonnerie que le bon sens défend d'imiter.

Νήπιον οὐδ' ἴσασιν ὅσω πλέον ἡμῖν παντός.

Imprudents. Ils ignorent de combien la moitié vaut mieux que le tout.

Si au lieu de s'amuser à citer des vers de Comédie, Mr. Maty eut fait un peu plus d'attention à ce vers d'Héfiode, il n'eut pas ajouté à son extrait singulier un supplément encore plus extraordinaire ; on le trouve à la page 67 de son *Review*. En voici la très-fidèle traduction.

* * * *Ayant appris que plusieurs personnes, dont l'opinion, en ces matieres, est d'un plus grand poids que la mienne, relisoient pour la troisieme ou quatrieme fois le livre de Mr. d'Hancarville, & en faisoient de grands éloges, cela m'a engagé à le parcourir de nouveau, depuis l'impression de ma révision à son sujet. Quoique je pense encore l'ordre, &c. &c. loin d'être heureux, & je trouve plus en plus de raisons de n'être pas satisfait de sa critique sur le Grec.*

Je ne fais si le lecteur, qui n'entendrait pas le Grec, ne croiroit pas que cette dernière phrase de Mr. Maty est écrite en cette langue, car en vérité elle n'est pas plus intelligible en Anglais qu'en Français. Ce Jargon ne ressemble en rien à la langue d'Adisson & des bons auteurs ; j'y trouve les mêmes mots qu'ils employent, mais c'est un langage bien différent, & Mr. le Réviseur est l'infiniment difficile à traduire. Cependant cela n'ôte rien au mérite de ses jugemens, & je prie le lecteur d'admirer avec moi la dignité avec laquelle il les rend. D'abord, il renferme entre deux *Parentheses* les noms tous seuls des choses qu'il condamne. Ces *Parentheses* tiennent ici lieu de l'enclos, *rails*, dans lequel on place les criminels dont on examine le procès. Alors le juge prend l'opinion des jurés, mais le Réviseur en cette occasion, jugeant de sa pleine autorité, ne se donne pas la peine de leur exposer le fait en entier. Voici la manière dont il décide entre ses *Parentheses*.

D

Quoique

Quoique je pense encore l'ordre &c. loin d'être heureux & je trouve de plus en plus de raisons de n'être pas satisfait de sa critique Grecque. (Oupis & Apia les mêmes mots—Δυνάμεις aux Romains i. 16. pour vertu de Dieu—δύναμις Grec, pour un port—θεός Dieu, de Tho, un Bœuf—la merveilleuse note sur Eve, Vol. I. p. 206.—Les racines du mot Hercule supposées étrangères à la langue Grecque—des fautes grossières d'impression dans beaucoup de citations Grecques—traduction d'εἰς. p. 334. Vol. I.) Ici finit la seconde Parenthèse de Mr. Maty ; ensuite, après sentence rendue, comme on le vient de voir, il avoue cependant, dit il, qu'il est incliné à rappeler beaucoup de ce qu'il a avancé des répétitions, & du manque d'ordre, aussi loin que cela, ou cette grace, peut s'étendre sur le troisième chapitre.

Avant de passer condamnation, je supplie les jurés d'observer que le *Reviewer*, ne leur ayant pas fait voir les pièces essentielles au procès, ils ne peuvent juger, autant que des jurés peuvent juger, sur l'exposition trop laconique de tant de choses renfermées, en si peu de paroles, entre les Parenthèses de Mr. Maty. J'aurai tout maintenant l'honneur de les convaincre, qu'à l'exception des fautes grossières d'impression dans les citations Grecques, que l'on reproche avec toute la justice possible à l'imprimeur de ce mauvais livre, il n'est pas un seul des autres crimes attribués ici à l'auteur, qui ne soit fondé sur une méprise de Mr. Maty. Lui-même, & les jurés vont voir, que malgré toutes ses lumières, il n'est pas tout-à-fait infallible.

Dans, cet *Auto de fé*, l'Inquisiteur condamne comme une *Hérésie*, le sentiment de l'auteur, sur le mot d'Oupis, qu'il dit scandaleusement être le même mot qu'Apia. Ces deux paroles également étrangères à la langue Grecque, ne tombent pas sous la classe des critiques Grecques dont Mr. l'Inquisiteur n'est pas satisfait ; & comme il n'entend pas assez bien les langues Phrygiennes & Scythiques, auxquelles appartiennent ces mots, avant de décider s'ils sont ou ne sont pas les mêmes, il paroîtroit avoir du suspendre son jugement, autant qu'un Inquisiteur peut le suspendre. L'auteur qui dans ces deux langues confesse humblement n'en savoir guère plus que son juge, le prie de considérer que le nom *Zeus pater* des Grecs, produisit chez les Latins le mot *Jupiter*, prononcé maintenant *Giove* par les habitans du Latium. Il y a bien autant d'éloignement de *Giove* à *Zeus pater*, que d'Oupis à Apia. Cependant le premier de ces quatre noms vient assurément du second : la même chose peut se prouver d'Oupis & d'Apia ; je mettrai ces preuves, trop longues à rapporter ici, sous les yeux des jurés dans le troisième volume. En attendant la sentence est de nature à obtenir un répit, *to be respited*.

Si Mr. Maty est de plus en plus mécontent, s'il condamne l'auteur de mon livre pour avoir traduit Δυνάμεις *Virtus Dei*, il doit condamner en même tems les Etienne, ces imprimeurs si exactes, ces critiques si savans, à qui nous

nous devons le Trésor de la langue Grecque & la version de la Bible ; car ils ont traduit *Δυνάμις Virtus Dei*. Ils disent, *Virtus enim Dei est in salutem omni credenti*. C'est le passage que j'ai cité, & le très-docte Mathieu Gesner, dans son Trésor de la langue Latine, où l'on trouve une mine d'érudition, fait correspondre le mot *Virtus* au mot *Δυνάμις*. Mr. Maty peut-il en justice condamner un écolier, pour avoir suivi le sentiment de ses maîtres ?

Arrien, qualifié par les Grecs mêmes du titre de nouveau Xénophon, naquit à Nicomédie, où l'on parloit Grec. Il gouverna le Cappadoce, où l'on parloit Grec. Nous avons parmi ses ouvrages, un voyage autour des côtes du Pont Euxin, dont il visita tous les ports. Sa relation est adressée à l'Empereur Adrien. Ce prince écrivit en Grec un poëme sur Alexandre : comme il fit dans la même langue quantité de livres dont aucun ne s'est conservé, & quelques Epigrammes Grecques qui existent encore, il entendoit probablement cette langue dans laquelle il écrivoit ; ainsi il dut entendre dans le *Périple* d'Arrien le mot *λῦμος*, sous l'acception d'un *Port* ou d'un *Havre* ; cet Amiral de la flotte Romaine, l'employe toujours en ce sens. Pourquoi donc Mr. Maty est-il mécontent de ce que j'interprète le Grec comme l'Empereur Adrien l'interprétoit ? De ce que je m'en rapporte à un navigateur, né dans la Grèce, sur un terme de marine qu'il ne pouvoit ignorer ? De ce qu'enfin j'entens ce mot comme tout le monde l'entend ? Et pourquoi Mr. Maty est-il le seul qui ne veut pas l'entendre comme tout le monde !

Θεός Dieu, dit succinctement Mr. Maty, de *Tho un Bœuf*. C'est le nom de l'emblème par lequel on représenta le pouvoir créateur de Dieu. Parmi les racines dont le docte Frédéric Leisner montre qu'on peut tirer celles du mot *Θεός*, il admet le mot *Θω* : c'est dit-il la même chose que le mot *ποιέω*, faire. Ce dernier est employé dans le texte Grec pour exprimer l'action de créer de l'homme ; & comme le mot *Tho* signifioit aussi un *Bœuf*, cette double signification put engager à faire choisir le Bœuf pour représenter la puissance qui fit le Monde, en le tirant de l'Œuf du Cahos. Ainsi le mot *Psyché* signifiant à-la-fois l'*Ame* & le *Papillon*, le Papillon devint le symbole de l'*Ame*. Le mot *Mendès* exprimant, suivant Strabon, un *Bouc* & *Pan* qui signifie tout, le *Bouc* devint le symbole de *Pan* ou de l'Etre principe de tout. Le mot *Heve*, par lequel on exprimoit la *Vie* & le *Serpent*, fit prendre ce reptile pour le symbole de la *Vie*. Il servit à représenter les fondateurs des nations, dont ils étoient regardés comme les Peres. Heve fut ainsi appelée parce qu'elle étoit la mere des tous les vivans, son nom traduit *Ζωή*, dans la version des Septantes, exprimoit cette qualité. Les formes emblématiques exprimoient de même des qualités. C'étoient des signes choisis pour rappeler à l'esprit au moyen de la vue, ce que les épithètes du discours rappellent à l'esprit par le moyen de l'ouïe.

Le lecteur est prié de considérer, que l'Etymologie ne se fonde pas ici
D 2 sur

sur le sens ou la prononciation seule du mot, mais sur l'accord du sens exprimé par les mots, avec les formes très-assurément employées à représenter la chose analogue à la signification de ces mêmes mots. Cette analogie ne fut pas cherchée dans la nature de l'objet représenté & celle de la figure qui le représentoit, mais dans la signification des mots qui exprimoient en même tems l'une & l'autre.

Cette maniere d'exprimer par des figures relatives à l'expression du discours, est encore en usage dans l'Orient. La Bible en fourniroit de fréquens exemples. Il est aussi dit dans l'Evangile de St. Mathieu, *Et parce que tu es Pierre, j'édifierai mon église sur cette pierre.* Le rapport est ici fondé sur la seule ressemblance du mot, par lequel le nom de *Pierre* a quelque relation avec le terme employé à signifier une *pierre* & l'usage qu'on fait de la *pierre* dans les édifices. Le nom des Hévéens ou *des vivans* en Syriaque, répondoit au mot *Serpent*; & le *Serpent d'airain* est le symbole de J. C. *l'emblème de la vie pour ceux qui le regardent des yeux de la foi*, comme le dit St. Jean. C'est sur cette théorie, que se fondent les recherches exposées dans la note étonnante dont parle Mr. Maty.

Les Scythes furent particulièrement attachés à cette maniere emblématique d'exprimer les idées, comme on peut le voir dans plusieurs endroits d'Hérodote. Mais puisqu'Hérodote se présente, je m'en servirai pour faire ressouvenir Mr. Maty, que cet auteur parle d'un Hercule pere de Scythès dont les Scythes prirent le nom. Ce nom d'Hercule exista donc en Scythie bien avant l'existence de la langue Grecque, puisque les Scythes, descendus de cet Hercule, furent toujours regardés comme plus anciens que les Egyptiens mêmes, ainsi que le dit Trogue Pompée. N'est il donc pas ridicule de chercher dans les racines de la langue Grecque, les racines d'un nom étranger à cette langue, & de les prendre, comme l'ont fait Platon & Phurnutus, dans les actions de l'Hercule de Thèbes, qui fut le dernier des quarante Hercules dont parloit Varron. Pourquoi donc Mr. Maty me reproche-t-il d'avoir dit une chose dont la vérité est reconnue de tous les bons critiques? S'il veut savoir l'origine de ce nom, qu'il lise la belle Histoire des Celtes de Mr. Pelloutier; en relisant pour répondre à Mr. Maty, la note que j'ai faite sur les mots *Tho-Theut*, je m'aperçois, que contre mon intention, j'ai oublié de dire combien je suis redevable sur bien des choses avancées dans cette note, aux ingénieuses idées de Mr. Pelloutier, auxquelles j'ai associé les miennes, qui sûrement ne valent pas celles de ce savant.

Mais pourquoi Mr. Maty n'est il pas satisfait de la traduction du mot *iéig*. p. 334. Vol. I. & pourquoi ne rapporte-t-il ni cette méchante traduction, ni ses raisons d'en être mécontent? C'est qu'en rapportant cette traduction qu'il rejete, on verroit qu'il a tort de la rejeter: elle se trouve dans la
note

note cy jointe *, elle est du fameux Eilhard Lubin, professeur en Poësie & en Grec à Rostock. C'est lui qui a traduit les sept livres de l'Anthologie Grecque. En résumant ici tous les reproches que me fait Mr. Maty, on trouvera qu'il les a fait, sans le savoir, à Robert Etienne, à Mr. Gesner, à Arrien, à Mr. Leisner, à Eilhard Lubin. Il n'y a pas une seule des sentences qu'il rend contre moi, qui n'attaque l'opinion des gens les plus savans dans la critique Grecque, ou celle des gens les plus instruits dans la critique de l'histoire ancienne. Au sujet de ses sentences il en révoque une dans son supplément, où il dit.

Je desirerois maintenant avoir donné davantage de ce 3^e chapitre, & particulièrement d'avoir parlé de la très-ingénieuse découverte, de la migration du Pan ou de l'Etre suprême, dont les Idoles, avec le caractère des Scythes, se trouvent en Scythie, à la Chine, dans le Japon, dans les ruines d'Herculanum, sur une table conservée dans le Musæum Britannique & ailleurs. Pourquoi, même dans cette énumération, n'avoir pas fait entrer les Grecs, puisqu'il s'agit toujours dans ce livre des connexions des Arts, de la Théologie de la Grèce, avec les Arts & la Théologie des anciens peuples? Pourquoi avoir omis de cette même énumération, les Indiens, les Egyptiens, & les Romains? Mr. Maty semble avoir la mission de délier sur la terre, mais ce qu'il y délie ne le fera heureusement pas dans le ciel. Et je ne fais pourquoi il regrette d'avoir omis cette découverte qu'il veut bien appeller ingénieuse; elle n'est assurément pas à beaucoup près si intéressante, que cent autres dont il n'a dit mot. Celle-ci n'est qu'une conséquence, une suite des découvertes qui la précèdent, elle est due à la comparaison des monumens, & à l'ordre mis dans ces monumens par l'auteur; cet ordre l'a conduit à l'observation dont il s'agit ici. Son mérite, s'il y en a dans tout ceci, c'est de s'être laissé guider par les choses mêmes dont il faisoit la recherche. Vous ajoutez Mr. Maty!

Pour ce qui est de la graduelle introduction du Bœuf, du Serpent & de Bacchus — les preuves en sont trop minutieuses (quand même à chaque pas le terrain ne manqueroit pas sous les pieds) pour être aisément analysées. Il ne devoit pas s'agir ici d'analyser aisément mais de bien analyser. Mr. Maty n'a pas promis de faire à son aise un extrait, mais faire un bon extrait. Dire que le terrain manque à

*-Antholog. Græc. Eilhard. Lubini. lib. iv. Epig. 74.

Αὐτὸς ἐπεὶ σύργγι μελίσσεται εὐκελάδῳ Πάνι,
Τὴν ἰεὺς Ζευκτῶν χεῖλ' ὑπὲρ κοιλίμων.

*Ipse cum fistula canit dulci sonante Pan;
Udum mittens, ceras compactas labium super fistulam.*

chaque

chaque pas sous ses pieds, c'est assurer que les preuves apportées sur ces choses sont sans fondemens. Il faut mettre le lecteur à portée d'en juger.

L'auteur a dit qu'on employa l'emblème du Bœuf pour représenter l'acte de la Puissance Divine, quand elle créa le monde, ou le Pouvoir Créateur, regardé comme un des principaux attributs de Dieu. Il a prouvé cela par un monument, & à-la-fois par une tradition attachée à ce monument, par le seul peuple du monde chez lequel existe encore cet emblème du Bœuf, sous la forme précise qu'on lui voit dans un très-grand nombre de médailles, de pierres gravées & même de bas-reliefs antiques. Il a rapporté les paroles, par lesquelles Plutarque, dit aux Grecs que la plupart d'entr'eux adorent Bacchus sous la forme du Bœuf; il leur cite un Hymne, dans laquelle les femmes de l'Elide invitoient ce Dieu à venir dans son temple des eaux avec son pieds de Bœuf; enfin il a fait voir sur les médailles des Eléens, le Bacchus avec la forme de Bœuf sous laquelle l'invoquoient ces peuples, & sur le Dauphin symbole des eaux dans lesquelles étoit son temple. Athenée assure qu'à Cyzique on adoroit Bacchus sous la figure du Bœuf, & l'on a fait voir ce Bœuf sur les monnoies de Cyzique. Il existe à présent dans les ruines de Persépolis des figures de Bœufs à tête humaine, elles ont le modius sur la tête: on a montré des figures semblables sur les médailles des Marles & des Amarles peuples voisins de la Perse & du pays des Gérons. La forme, le caractère, tous les traits du visage de ce Bœuf s'observent en Sicile sur les monnoies de Géla. Cette forme est celle de l'Hébon des Campaniens, & cet Hébon comme l'assure Macrobie, est le Bacchus, représenté sur tant de médailles de Naples & de la Campanie. J'ai produit des monumens authentiques, avec ce Bœuf à tête humaine, passant par tous les degrés possibles pour arriver à la forme humaine, sans aucun mélange de l'animal symbolique, d'où l'on a vu les raisons pour lesquelles Bacchus est appelé, *Bovigene*, *Tauriforme*, ou *Cornu*, dans tant d'auteurs Grecs & Latins, dont ceci développe le sens. Ce sont ces preuves, & bien d'autres avec elles, que rejette Mr. Maty.

On a montré, au sujet de l'emblème du Serpent, les mêmes choses qu'on a fait voir au sujet de l'emblème du Bœuf. Celui-ci attaque l'Œuf du monde dans le monument Japonais, l'autre entoure cet Œuf représenté sur les monnoies Phéniciennes & sur celles de l'Isle de Chios. Les Egyptiens le mettoient dans la gueule même du Serpent, & on les plaçoit tous deux dans les Cystes mystiques de Bacchus. On voit sur les médailles de Cyzique où Bacchus fut révééré sous la forme du Bœuf, les deux Serpens autour des flambeaux des Orgies de ce même Dieu. Envain on a fait deux fois le tour du monde, comme le dit Mr. Maty, pour lui chercher des preuves d'un fait devenu très-assuré, ces voyages n'ont servi de rien. Il faut cependant

dant avouer qu'on avoit négligé de parcourir quelques endroits de l'Angleterre. Une personne très-informée, très-curieuse, très-capable de juger, même dans ces matieres, quoi qu'elle soit occupée de choses bien plus importantes, m'assure avoir lu un ancien Hymne au Serpent, découverte en Angleterre : j'espère donner dans la suite de mon ouvrage ce morceau singulier ; d'autant plus intéressant, qu'anciennement les femmes des Amnites qui habitoient la côte Occidentale de la Bretagne, alloient dans les isles voisines, célébrer les fêtes nocturnes de Bacchus. Elles étoient, dit " Denys Périégetes, couronnées de lierre. Les Bacchantes de la Thrace " n'acclamoient pas ce Dieu par des clameurs si marquées : c'étoient ces Bacchantes auxquelles, suivant Plutarque, Olympias mere d'Alexandre se joignoit. Elle trainoit avec elle des serpens apprivoisés. Ces reptiles, sortant du lierre & des cystes où on les tenoit, entouroient les Tyrses & servoient de courones, aux assistans : c'étoient à des serpens pareils auxquels on adreffoit des Hymnes dans les isles de l'Angleterre ; & dans les fêtes qu'on y célébroit, le mot *Evan*, qui est le nom du Serpent même, étoit fréquemment répété. Ces mêmes fêtes étoient célébrées dans l'Inde près du Gange, & Denys Périégete nous apprend qu'on y répétoit de même le mot *Evan*. C'est dans ces pays que se trouvoit le mont *Méros* consacré à Bacchus ; on le nomme aujourd'hui *Mérou*, & *Nyse* qui en étoit voisine, porte encore à présent le nom de *Nisadabur*, qui selon le fameux Bayer signifie la ville de *Nyse*, comme *Mélia-pur*, *Visa-pur* signifient les villes de *Mélia* & de *Visa*. Il existe donc dans l'Inde comme dans l'Angleterre des traces bien marquées de Culte de Bacchus & du Serpent. Ce symbole se voit encore dans les mains du *Bacchus Mysès* ou du *Brouma*, représenté sous les formes mêlées des deux sexes dans la pagode d'Eléphanta.

Ces preuves combinées des auteurs & des monumens de toute espece, tirées des Hymnes de tous les pays, par lesquelles on montre l'introduction graduelle du Bœuf, du Serpent & de Bacchus, sont celles que Mr. Maty laisse entendre n'être pas fondées, ou trop difficiles à se laisser analyser ; mais c'est la difficulté d'analyser suivant sa méthode trop prompte, qui fait chanceler chacun de ses pas ; ce sont ses jambes qui ne sont pas fermes, il prend cela pour un tremblement de terre. Semblable à ces gens qui d'un bateau dans lequel ils sont assis, jugent que ce sont les rivages qui marchent, & croient que le bateau ne marche pas, parce qu'ils ne changent pas de place dans le bateau. Je passe à présent aux articles les plus intéressans à développer. Mr. Maty continue,

A l'égard de l'Œuf qui représente la naissance du monde & à la doctrine d'une ancienne croyance dans un Pere invisible, lequel engendra un fils, son grand pouvoir, ou sa vertu, ou sa parole, qui d'abord regardé comme un être métaphysique fut ensuite personifié & devint le premier principe ; outre qu'il en a déjà été dit quelque chose

chose au commencement de l'Article; les preuves en sont si minutieuses, &c. On ne fait ce que veut dire Mr. Maty par cette dernière phrase, car il ne détermine aucun article, & l'on n'en voit aucun où il ait parlé de ces matières. Au lieu de répéter ici les preuves qu'on a données ailleurs, on en va chercher dont il lui sera difficile de rejeter les fondemens; car on les prendra dans la Sainte Ecriture, que chacun connoit, & dans les monumens dont l'authenticité est reconnue de tout le monde. Mais en attendant, que je lui parle d'un autre Déluge, qui le fera plaisanter comme celui dont il s'est agi ci-dessus, il faut d'abord l'entretenir du Déluge Général, dont les livres de Moïse nous donnent le détails.

Le Déluge Universel, bien plus terrible encore dans ses effets que celui de la Méditerranée, paroît cependant n'avoir pas laissé des marques si reconnoissables des désastres effroyables dont il fut la cause. Répandu par-tout, par-tout il porta l'épouvante, la désolation & la mort. Il s'étendit dans toutes les parties de la terre, il en détruisit tous les habitans, il en fit périr tous les animaux, à l'exception de ceux qui se réfugièrent dans l'Arche avec la famille de Noé. Toute-fois, il ne rassembla dans aucun endroit connu, ces étonans amas d'ossements épars en tant de lieux, dans les Isles, sur les Rivages, & sans doute au fond de la Mer qui maintenant sépare l'Europe de l'Afrique.

L'éloignement où nous sommes des tems où arriva le Déluge Universel, en a sans doute effacé les traces, il en couvre les vestiges, il en a renversé les monumens, ou le cache à nos recherches: mais cela même nous montre combien est grand cet éloignement, dont nos chronologies sont insuffisantes à déterminer l'Epoque. Et comme aux yeux de la Providence il importe peu que les hommes soient instruits en ces matières, les livres sacrés ne leur fournissent pas tous les moyens nécessaires pour les éclaircir. Néanmoins, le souvenir de ce grand événement s'est gravée bien plus profondément dans la mémoire des nations, que celui de toute autre inondation, dont le genre humain ait été affligé. En nous conservant les détails de ce qui précéda & suivit le Déluge, la Genèse nous apprend que *ses eaux couvrirent tous les monts qui sont sous la voûte des cieux. Elles s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, & le vingtième jour du septième mois, l'Arche s'arrêta sur les monts Ararat, avec les restes & les réparateurs du genre humain. Cependant les eaux s'écouloient. Elles décrurent continuellement jusqu'au dixième mois. Ce fut dans le premier jour de ce même mois que parurent les sommets des montagnes. Il falloit donc que les monts Ararat, fussent bien élevés au-dessus des cimes des autres montagnes, puisque celles-ci ne parurent que plusieurs mois après celui où l'arche s'arrêta sur les sommets de l'Ararat; les eaux qui décrurent sans cesse pendant tout cet espace de tems, durent s'abaisser par un mouvement assez lent, quoique continu.*

Le

Le Texte Sacré, en déterminant très précisément le nom des monts sur lesquels l'Arche s'engrava, ne détermine pas de même le pays où ces monts étoient situés. Comme l'Arménie fut anciennement appelée *Ararat*, comme l'une de ses montagnes porte encore ce nom, cela fit croire qu'elle étoit celle sur laquelle Noé s'étoit arrêté. Béroſe, au tems des Ptolémée Philadelphie, ſemble avoir accredité ce ſentiment, ſuivi plus de trois ſiècles après par Flavius Joſeph. Cet hiftorien ne citant pas d'autorité plus ancienne que celle de Béroſe, il eſt évident que cette opinion eſt trop moderne, pour aſſurer un fait, aſſurément auſſi peu connu du tems de cet écrivain qu'il l'eſt du nôtre. Néanmoins, cette opinion eſt maintenant répandue dans preſque tout l'Orient, & la plupart des commentateurs de la Bible ſemble l'avoir adoptée. Mais quand elle ſeroit encore plus ancienne & plus répandue, elle n'en ſeroit pas moins deſtituée de fondement, puisqu'elle ne s'accorde pas avec le texte qui ne peut ſe tromper. Le fameux Chevalier Raleigh entreprit inutilement de la réfuter : l'habitude, dont le reſpect pour les anciennes fables ſ'accroît avec le tems, a conſervé celle-ci. On peut voir, dans *l'hiftoire du Monde*, les raiſons qu'eut ce grand homme, pour déterminer la poſition de l'*Ararat* ſur les montagnes du Caucaſe voifines de l'Inde. Par cette poſition, il ſatisfait au paſſage de la Genèſe, qui fait venir de l'Orient les deſcendans de Noé dans les plaines de Sennaar, au ſeptentrion deſquelles eſt ſitué l'*Ararat* de l'Arménie. Il détruit des raiſons frivoles pour ſ'accomoder à des vérités conſtantes, ſon Génie les lui eut ſans doute dévoilées toutes entières, ſi la Géographie & l'Hiftoire naturelle euſſent donné à ſon ſiècle, les lumières qu'elles donnent au nôtre.

Si le Caucaſe, dans ſa partie indiquée par le Chevalier Raleigh, répond aux vues de l'hiftoire ſacrée, en ce qu'il eſt à l'Orient de la Babylonie, il en diffère d'un autre côté, en ce qu'étant moins élevé que d'autres montagnes, l'Arche n'eut pu ſ'y arrêter, avant que les plus hautes cimes des monts, plus exhaucés encore que celles du Caucaſe, fuſſent découvertes par les eaux. On fait maintenant, que la Tartarie Orientale eſt une vaſte Région, dont la prodigieuſe élévation tient de la nature des montagnes, & qui par la vaſte étendue de ſon ſomet tient (comme l'Angleterre) à celle des pays de plaines. La hauteur de cette Région, à cent lieues ſeulement de Pékin, étant déjà de trois mille pas géométriques au-deſſus du niveau des mers de la Chine, (*Du Halde. T. IV.*) égale celle que Mr. Bouguer donne au Pic de Ténériffe. Des Phyſiciens ayant porté d'un autre côté des baromètres dans le pays des Mongales, ont trouvé que le mercure y deſcendoit auſſi bas, qu'il le fait ſur les plus hautes cimes des Alpes: (*N. C. Acad. Scient. Petropol. T. VI.*) Fatio Duiller leur donne 2213 toiles ou 2655 pas géométriques de hauteur. Ces deux meſures priſes à des éléva-

E

tions

tions différentes, en se confirmant l'une l'autre, justifient en même tems ce que disoient les Scythes du pays dont ils tiroient leur origine, & qu'ils affuroient être beaucoup plus élevé que toutes les autres terres (*Just. II. Porro Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut, &c.*) Quelqu'étonnante que soit l'élévation de cette partie de la Tartarie, dans les lieux où elle a été mesurée, elle est encore fort inférieure à celle d'où descendent les sources de l'*Orka* & du *Sélinga*. Cette dernière surpasse assurément la hauteur du *Chimborazo*, car elle n'est que de 644 toises au-dessus du point trouvé par le Pere Verbieft. Et le faite de cette prodigieuse convexité de l'Asie est la plus grande hauteur connue. L'Ararat de l'Arménie, le Caucase, les Alpes, disparoissent devant elle : cependant, par delà les sources de l'*Orka*, il existe des habitations connues. Des terrains de moitié moins élevés, sous des latitudes plus voisines de l'équateur, sont couverts de neiges éternelles, inaccessibles aux hommes, inhabités par les oiseaux & les poissons mêmes. Mais par une qualité propre à ces contrées singulieres en tout, ses rivières poissonneuses arrosent aujourd'hui des plaines fleuries, fertiles & peuplées.

Ce fut sur les hauteurs qui surmontent encore ces terres élevées, que l'Arche put s'arrêter. De là seulement, elle put voir les eaux du Déluge décroître, s'écouler, & découvrir quelques mois après les pointes des montagnes. Cette contrée, dont l'étendue surpasse au moins quatre fois celle de la France, ayant été la dernière submergée, fut aussi la première que les eaux abandonnerent : les plantes y souffrirent moins que par-tout ailleurs, ainsi ce fut là seulement que put se conserver l'Olivier, dont la branche encore verdoyante fut apportée par la colombe à Noé. Et puisque c'est là seulement que Noé put aussitôt commencer à cultiver la terre & à planter la vigne, qui croit par-tout où l'olivier fructifie, & souffre encore moins du froid que lui ; puisque cette partie de l'Asie, dont la longitude est Orientale par rapport à celle des plaines de Sennaar, est la seule du monde entier, dans laquelle on trouve réunis tous les caractères donnés par les livres sacrés au *monts Ararat*, elle est donc la seule où l'on doive chercher la position inconnue de ces monts.

Je ne pense pas qu'on trouvât maintenant des vignes ou des oliviers, sur ces terres exposées par leur élévation à de très-grands froids. Mais il dut assurément y en exister autrefois. Les dépouilles des races d'Eléphants découvertes par Mr. Pallas, dans les parties mêmes les plus septentrionales de la grande Tartarie, (*Voy. T. I. p. 317. 339, & 400, &c.*) où se multiplierent autrefois ces animaux, nous assurent que sous des latitudes encore plus hautes que celle du pays dont nous parlons, l'olivier & par conséquent la vigne ont du subsister avec eux. On trouve en Angleterre de ces restes d'Eléphants, mais on y découvre aussi des écorces de différentes fortes

fortes de Palmier, renfermées dans les charbons de terre du Lancashire. Les especes de ces arbres & de ces animaux, auxquelles le même degré de chaleur est à-peu-près nécessaire, durent exister les unes avec les autres dans cette isle où elles ne subsistent plus. Elles n'existent pas davantage en Sibérie, où s'est conservée la tradition que ce pays jouissoit d'une plus grande chaleur avant le Déluge. (*Recueil. de Voy. au Nord. Isbrants Ides. T. VIII. p. 48.*) On découvre des Eléphants dans le terrain de la Toscane où l'Olivier est encore très-abondant. La chaleur convenable à son tempérament, n'étant pas suffisante au tempérament de l'Eléphant, cet arbre a pu se conserver avec la vigne, sous un climat, où la diminution de la chaleur a éteint la famille de cet animal. Ainsi dans les terrains les plus élevés de la Tartarie Orientale, l'Olivier dut croître avec la Vigne, sous une latitude bien plus voisine de l'équateur que celle où l'on est assuré que subsisterent les Eléphants. L'induction tirée de l'Ecriture Sainte, sur l'ancienne existence de l'Olivier & de la Vigne dans ces climats refroidis, est la plus ancienne preuve historique du refroidissement de la terre, dont l'histoire naturelle nous produit tant de témoins.

Quand descendus des hauteurs de l'Ararat, les fils de Noé s'avancerent vers l'Euphrate & la Babylonie, ils suivirent la même route que prirent toujours les Scythes, lorsqu'ils se porterent dans l'Asie, & marcherent de l'Orient pour arriver dans les plaines de Sennaar, comme le dit l'historien sacré.

Les Tartares du Karasïn, habitent les rivages de la Mer Caspienne, & les bords fertiles de l'Amu ou de l'Oxus, dont la source descend du pied des terres élevées sur lesquelles vivent à présent les Tartares Kalkas. Tous ces peuples ont une Généalogie, qui par *Tatar* & *Mogul* remonte à *Turk* dont *Japhet* fut le pere. Ainsi, il prétendent être descendus de la famille transportée par l'Arche, dans ce même pays qu'habitent encore à présent les Kalkas & les restes des Zongores. Tous deux sont une branche des Mongales; ils viennent de ces Scythes dont le pays, suivant eux, avoit le premier de tous été découvert, quand les eaux se retirèrent; le premier desséché, & le premier à produire des animaux. (*Et quanto prior quæque pars terrarum siccata fit, tanto prius Animalia generare cepisse.*) La vérité de cette ancienne tradition, constatée par l'histoire naturelle, & confirmée par l'histoire de Moïse; nous sert encore à prouver ce que nous avons dit du pays où s'arrêta l'Arche; elle montre en même tems, que la mémoire du Déluge s'étoit conservée chez le peuple le plus ancien qu'on puisse trouver, & qui a le plus constamment habité la terre dont il est originaire: car bientôt on verra que l'Ecriture reconnoit ces peuples pour les descendans de Japhet, dont ils assurent être descendus.

La postérité de Sem & celle de Cham fils de Japhet, passa dans la Chal-

dée & dans les pays depuis habités par les Cananéens, les Phéniciens & les Egyptiens. Japhet leur cadet resta possesseur des terres de l'héritage paternel dont s'éloignèrent les aînés. On voit ici l'origine de cet ancien usage qui donne l'héritage au cadet. Il est deux fois parlé dans Hérodote, de cette coutume *pratiquée par les Scythes*. (*Hérod. lib. iv. 6 & 10.*) Elle fut transportée en Angleterre, où elle est connue sous le nom de Bourgs Anglais, *Borough English*. Et si dans la Genèse, Japhet est appelé *le plus grand*, (*Μεζωτατος*.) relativement à Sem, ce n'est pas comme son *Aîné*, mais comme celui dont la postérité devoit s'étendre incomparablement plus que celle de Sem. (*Gen. ix. cap. xxvii.*) Si sa famille est encore nommée la première parmi les générations des enfans de Noé, c'est qu'elle fut la première établie, & qu'elle se fixa dans les lieux mêmes, au voisinage desquels l'Arche s'arrêta.

Ces terres exhaussées au-dessus de toutes celles de l'Asie, où Noé aborda avec ses fils Sem, Cham, Japhet & leurs femmes, renferment une immense vallée, contenue entre deux longues chaines de montagnes, dont l'une s'étend jusqu'au mont *Altai*. Des recherches faites de nos jours par Mr. Danville, nous apprennent que l'une de ces chaines de montagnes est celle qu'on appelle le rempart de *Gog* & de *Magog*, très-fameux dans l'Orient. (*Mem. de l'Acad. T. XXXI. p. 210.*) Ces noms, donnés au Scythes dans la Bible, sont ceux de deux tribus d'un même peuple, dont *Magog* fils de Japhet fut le pere. Ils habitoient donc le même pays dont les Scythes assuroient être originaires. De leur terrain, disoient-ils, les fleuves descendoient dans le *Palus Maotide* ensuite dans la *Mer du Pont* & celle de l'*Egypte*. (*Justin. lib. ii.*) Ce fait supposant la jonction de la Mer Caspienne au *Palus Maotide* & à la *Mer du Pont*, comme les observations de Mr. Pallas prouvent qu'elle dut exister autrefois, nous montre la prodigieuse antiquité de cette tradition. Et comme les observations faites par les modernes dans le pays des Mongales, constatent la vérité de l'affertion des Scythes sur l'extrême élévation de leur pays, les découvertes de Mr. Danville, couvrent avec ces observations & celles de l'Histoire des tems les plus reculés, à confirmer l'identité des lieux où l'Arche se fixa, quand les eaux du Déluge commencerent à se retirer : elles déterminent en même tems l'endroit le premier habité par les hommes, après la retraite des eaux. Tout contribue à nous faire reconnoître dans ces mêmes lieux, l'habitation de l'un des petis fils de Noé, & les Livres Sacrés s'accordent avec ce que disoient les Scythes de leur ancienneté, bien antérieure à celle des Egyptiens. Ils pouvoient à juste titre se vanter d'être les plus anciens peuples de la terre. C'est donc chez eux qu'il faut chercher les origines de toutes les antiquités. Leur pays est peut-être le plus important à connoître, & leurs monumens sont les plus curieux à développer.

La

La Mere des Scythes étoit femme de Japhet. D'elle sortirent ces peuples qui se porterent dans l'Inde, dans la Chine, dans le Japon : ils s'étendirent dans tout le Nord de l'Asie & dans celui de l'Europe. Sous le nom de Celtes, ils en occuperent toute la partie Occidentale, & sous celui de Pélasgues, ensuite de Grecs & d'Hellènes, ils en remplirent tout le Midi. C'est parce que la femme de Japhet fut Mere de cette branche principale du genre humain, comme avant elle Heve l'avoit été de tous les hommes, que suivant l'exemple d'Adam même, dont ils descendoient, les Scythes donnerent à cette même femme un nom qui exprimoit la Mere des hommes ; le mot *Echidne*, *Vipere* ou *Vivos pariens*, est la traduction Grecque du mot *Heve*. Le sens de ce mot est exprimé, ainsi que nous l'avons dit, par la figure symbolique du Serpent, dans lequel on disoit que se terminoit le corps de la Mere des Scythes. Par cet emblème très-singulier, comme par l'expression qui y donna lieu, on trouve encore une preuve de la prodigieuse antiquité de ces peuples. Ils s'exprimoient au tems où ils commencerent à employer cet emblème, comme Adam parloit au commencement du monde.

Le Scythès des Grecs, qui défigurèrent tous les noms étrangers à leur langue, est évidemment le Magog de l'Ecriture. Son nom bien peu changé, s'est conservé dans celui des *Moguls* ou *Mongales* ou *Mogols*. Ces peuples dont les Eluths ou Calmoucks Zongores, les Kalkas, & les Targutes sont des tribus, occupoient encore dans ce siècle les pays de Magog dont ils tirent leur origine. Avec leur dénomination, & le pays où ces Mogols se sont toujours maintenus, ils ont conservé les anciens emblèmes du *Bauf*, du *Serpent*, à la vérité un peu altérés ainsi que leur nom, mais reconnoissables comme lui, dans les changemens mêmes qu'ils ont essuyés.

Ces emblèmes des Scythes, répandus sur toute la terre, montrent qu'ils la parcoururent toute entière ; qu'ils se *dispersèrent* de tous côtés, comme il est marqué, par l'expression du texte Hébreu, que le fera la postérité de Japhet : c'est l'exécution de la priere prophétique de son pere, qui demande à Dieu de le rendre *Grand* ou de l'étendre sur la terre. (Πλατύνου ὁ Θεὸς τῷ Ἰαφὲτι.) Les Mages, où les Sages du peuple de Magog, porterent dans la Médie, la Perse & la Chaldée, le culte du *Feu*, cet ancien emblème de l'être qui fit *tout*, du Pan représenté dans la suite par le Bouc, & par cette figure Scythique, dans laquelle se reconnoit encore la forme & les traits de la physionomie des Calmoucks ou des Mogols. Elle semble avoir encore moins changé que leur nom, leurs coutumes & leurs mœurs primitives. C'est cette figure qu'on trouve dans les monumens des anciens Egyptiens, des anciens Grecs, des anciens Romains ; & qui après avoir été portée très-anciennement chez les Chinois, les

les Indiens & les Japonais, s'y conserve encore, malgré les changemens arrivés dans le moral & le physique de ces peuples.

Les descendans de Japhet, les peuples de Magog, appelés Scythes & ensuite Tartares, remontoient par Noé, jusqu'au premier homme. Leur généalogie, aussi importante pour eux que pour les descendans de Sem, en partie perdue pour les anciens Scythes, de qui néanmoins elle fut connue pendant très long-tems, s'est toujours conservée chez les Hébreux. La Religion révélée, consacra chez ces derniers les livres ou les traditions que perdirent les autres.

Dès le tems de Moyse, on écrivoit sur les pierres dures & sur les métaux. Ces pratiques supposent un long usage de l'écriture : sans compter le livre de Job, Moyse même semble nous apprendre qu'il en exista d'autres bien avant lui. Il dit en effet au commencement du V^e chapitre de la Genèse, *Ceci est le livre de la Génération d'Adam*. Cet écrit ne contenant que des faits ne suppose pas la révélation : mais la révélation, en confirmant la vérité de ces faits, rendit plus authentiques les traditions ou le livre qui les contenoit, avant que Moyse ne les insérât dans les siens.

Le premier verset de ce chapitre, annonce qu'il est le *Livre de la Génération d'Adam, dans le jour où Dieu créa l'homme, où il le créa à sa ressemblance*. Cette répétition poétique, ressemble à celle des anciens chants, dans lesquels avant la découverte de l'écriture, on conservoit la mémoire des faits les plus célèbres & les traditions de la Cosmogonie. Le verset où se trouve cette répétition est détaché du premier chapitre de la Genèse, dans lequel on expose la Génération du Ciel de la Terre, & des Choses : celle d'Adam en est le complément où la suite. Ces écrits respectables paroissent antérieurs au Déluge même. Ils contiennent la Théologie & l'Histoire des premiers hommes : ils sont, sans aucun doute, avec la grande période de 600 ans attribuée aux tems encore antérieurs à Noé, les premiers, les plus nobles, les plus sublimes monumens de toute l'antiquité. La conservation de cette période suppose l'invention de l'écriture & l'usage des livres : quand les anciens écrits des Chinois & des Egyptiens existeroient encore, quand on seroit assuré de l'existence des Vedams des Indiens, & de l'authenticité du Zend Avesta des anciens Perses, on ne pourroit les comparer aux premiers chapitres de la Genèse. Les traditions contenues dans ce livre durent être aussi connues de tous les descendans de Noé : aucun autre histoire ne put jamais être si intéressante pour tout le genre humain & si digne d'être conservée.

Long-tems après Noé, il n'exista qu'un même langage ; les peuples n'eurent qu'une même manière de s'exprimer. (*Gen. xi. 1.*) Etant de même Origine, ils eurent tous une même Religion : ce fut celle des Patriarches

triarches jusqu'à Moïse. Cette religion s'altéra vers l'époque de la dispersion des peuples & de la multiplication des langues. Les livres originaux ne furent plus entendus de même, & la Théologie dut essuyer de grands changemens, par une suite nécessaire des causes qui la firent interpréter différemment. Cette primitive Théologie se trouve dans la Genèse. Et si ce que nous déduisons des livres sacrés à cette égard, avoit besoin de confirmation, rien ne seroit plus capable d'en servir, que les idées sur lesquelles se fondèrent les Théologies des plus anciens peuples connus, & les formes employées dans les représentations de leurs Dieux pour exprimer ces idées. L'examen de quelques monumens de cette espèce, encore en usage chez les Tartares, qui descendent des Mogols, & des anciens Scythes ou peuples de Magog, ainsi que l'inspection de quelques monumens de l'Inde & de l'ancienne Grèce, nous montreront la source d'où vinrent les idées qu'ils représentent. Il faut les comparer ici avec celles du livre le plus ancien de tous. Cette comparaison fera voir que ce livre doit nécessairement avoir été connu des ancêtres de tous ces peuples. Ils en abusèrent, ils en défigurèrent les vérités, mais l'abus même qu'ils en firent, montre la connoissance qu'ils en eurent, & les fables par les quelles ils les défigurèrent, ne les couvrent pas assez, pour empêcher un œil attentif d'en reconnoître l'origine.

Dieu est représenté dans la Genèse comme le Créateur du Monde & de l'Homme. Pour conserver l'Homme, il lui ordonne de multiplier sur la terre ; il le condamne ensuite à la destruction, & à retourner dans la poussière dont il est formé. Il le soumet à cette loi générale, par laquelle opérant sans cesse sur les êtres créés, la nature détruit ceux qu'elle a faits & refait ceux qu'elle a détruit. Les trois actes par lesquels l'Etre principe de tout *Crée, Conserve & Détruit*, furent représentés par un *Triangle*. Cette figure symbolique marqua par ses côtés les attributs de la puissance Divine ; & par l'union de ces mêmes côtés, celle de trois pouvoirs réunis en un même être. Ce triangle se voit dans une peinture religieuse de ces Scythes, maintenant appelés Zongores, qui jusqu'en 1757 habiterent le pays de Magog dont ils descendent. On peut le voir, sous la figure en petit du Dieu, qui chez ces peuples est supposé présider à la vie & à la mort. (T. I. Pl. XXVII.) Ces mêmes Zongores ont aussi des figures *Tricéphales* ou à trois têtes, par lesquelles ils représentent les trois attributs de Dieu. Ces idées auxquelles on attache celles de la Force ou de la Vertu, de la Providence ou de la Sagesse, enfin de la Justice & de l'Œconomie Divine, sont les fondemens de la Théologie des Indiens. Ils les expriment par une figure *Tricéphale* dont le nom *Trimourti*, *trois fois puissant*, ou *très puissant*, marque la réunion des trois puissances inhérentes à l'essence de l'Etre Créateur. Ces trois puissances furent exprimées chez les Grecs par quelques figures

figures de Jupiter, dans lesquelles l'attribut de Pluton se voit à côté de ce Dieu, représenté assis & tenant le trident de Neptune. Il en existe une de cette espèce chez Milord Lansdown; il y en a une autre dans la collection de Mr. Charles Townley; cette même Théologie, d'abord exprimée dans la Grèce par la forme *Tricéphale*, le fut ensuite par les trois yeux donnés au Jupiter appelé *Triocule*, qu'on disoit gouverner les trois parties dont le monde est composé, (*Pausan. lib. ii. cap. xxiv.*) ou réunir les trois puissances ensuite attribuées à trois dieux. On voit ici la marche de cette Théologie, la manière dont elle dénatura les idées, & la source d'où ces idées passèrent aux Scythes, aux Indiens & aux Grecs.

Suivant la Genèse, l'Esprit de Dieu fut *transporté* ou *incuba* sur les eaux, le même mot employé dans le texte, est susceptible de ces deux interprétations. La première est celle des Septante; l'autre, adoptée par St. Jérôme, venoit de St. Basile qui la tenoit d'un Syrien. Les Indiens, suivant Mégasthènes cité dans Strabon, (*Lib. xv. p. 713. B.*) regardoient l'Eau comme le principe du Monde, & dans l'*Irrou-Cou-Vedam*, il est dit *qu'au commencement il n'existoit que Dieu & l'Eau*. Les Chaldéens avoient à peu près la même doctrine, c'étoit celle des Phéniciens & de toutes les anciennes *Cosmogonies*. Ce fut parce que l'Esprit de Dieu avoit été transporté sur les eaux, qu'on choisit la plante aquatique du *Tamara* pour porter la Divinité. Dans la peinture des Zongores, citée ci-dessus, sur le *Triangle* qui exprime les trois puissances, on peut voir le *Tamara* qui porte le Dieu de la Vie & de la Mort. Le Brouma des Indiens est aussi représenté sur cette même plante; ainsi que l'Isis des Egyptiens dans un marbre du Capitole, &c. &c.

L'Esprit, dans la S^e Ecriture, est Dieu même. Il communique aux eaux, regardées comme un élément passif, la chaleur qui les rend fécondes, comme l'Œuf est fécondé par la chaleur de l'incubation. Ce Feu première cause de la fécondité, devint le Symbole de l'Etre principe de tout, du Pan: On choisit parmi les animaux, l'Animal le plus fécondant, le Bouc, pour représenter Pan, le plus ancien des Dieux Egyptiens (*Hérodote. lib. ii. 145.*) on alluma dans l'Elide un Feu perpétuel devant son autel. Ce Feu fut représenté sur le *Tamara*; on le voit dans les figures de l'Inde entre les mains de Brouma; (*Voyag. de Sonnerat. T. I. Pl. XXXI.*) les Scythes, le regardèrent comme le principe du Monde, (*Justin. II. Sive ignis qui & mundum genuit*) & les Zongores, descendus d'eux, environnent de flammes les figures de leurs Dieux. Dieu même, dans l'Ecriture est *un feu consumant*, sa gloire paroît comme un feu sur le Mont Sinaï.

De l'idée d'*Incubation*, ou de l'Esprit de Dieu *Incubant* sur les eaux, vint celle de l'Œuf, dans lequel les germes des choses & le monde avec eux étoient contenus. Encore à présent les Indiens assurent que cet Œuf comprenoit

comprenoit le Ciel, la Terre & l'Abîme ; (*Abrah. Roger. p. 181.*) les quatorze mondes sont, disent-ils, compris dans l'Œuf. Les Orphites s'abstenoient de manger des Œufs en mémoire de celui du Cahos. On en voit dans la gueule du Kneph des Egyptiens. Il est entouré du Serpent dans les médailles Phéniciennes & dans celles des Grecs. On l'a vû dans le monument des Japonais, qui descendent des Scythes, (*Voyez la Pl. VIII. N° B.*) comme dans la main du Trimourti des Indiens. L'origine de cet emblème, si généralement répandu, est d'autant plus manifeste, qu'elle doit venir d'une Cosmogonie commune. La source s'en trouve évidemment dans le livre & les traditions connues à tous les Chefs des familles, desquels descendirent tous ces peuples.

Comme le Créateur incuba les Eaux par son *Esprit*, par sa *Parole*, il fit la lumière, & donna les formes à la matière qui compose le monde. L'*Esprit* est représenté dans l'Inde par un Oiseau, dont l'aile devint le symbole du *Vent*, du *Souffle*, appelé *Pneuma*. Cet Oiseau, c'est la *Colombe*, dont le nom chez les Arabes indique la *Chaleur*. Il fut choisi dans le genre de ceux dont le penchant, ou la chaleur naturelle, se porte plus volontiers à l'*Incubation*. Il est dans la Pagode d'Eléphantia (*Planche XII.*) sur une figure, dont la forme semble être la section de l'Œuf ; & les ornemens autour de cette forme, peuvent marquer les eaux incubés par l'*Esprit*, dont la *Colombe* devint l'emblème. Les *Ælohim*, dont le nom se traduit au pluriel, sont ici près de l'*Esprit*, comme il est dit dans le texte, *Spiritus Ælohim*. Les Indiens en ont fait les Anges. Cet *Esprit* devint le *Mibir* des Perses & l'*Amour* des Grecs : dans la Théogonie d'Hésiode il est contemporain du Cahos. Toutes ces idées sont évidemment puisées dans une Théologie, dont l'intention mal interprétée, donna lieu aux fables mythologiques, dans lesquelles sont manifestement envelopés les principes dont elles sont venues.

La *Parole* de Dieu, après que son *Esprit* eut incubé les eaux, fit toutes les choses qui composent le Monde matériel : elle donna la *Vie* à tous les êtres qu'elle doua du *Sentiment*. L'Animal dont le nom exprimoit l'*action* de faire, fut pris, comme on l'a dit, pour l'emblème de la *Parole* qui fit le monde. C'est le *Tho*, ou le Bœuf sauvage. On le représenta dans l'action d'attaquer l'Œuf ; de détruire le Cahos représenté par cet Œuf ; d'en faire sortir les formes des choses qui furent faites par la *Parole*, par le *Verbe*, (*Joh. i. Omnia per ipsum facta sunt.*) appelé dans Platon le *Verbe Divin*. (*de Legib. iv. Λόγος Θεϊότατος.*) Les Indiens donnoient à Dieu le nom de *Verbe*. (*Orig. Philos. p. 59. Ἀλλὰ ἐστὶν αὐτοῖς ὁ Θεὸς λόγος.*) Clément d'Alexandrie dit expressément que cette Doctrine vint des Barbares. (*Stromat. v. p. 534.*) Suivant ce savant docteur, ces Barbares exprimerent les idées philosophiques par des *Symboles* ; il cite pour exemple les Scythes, (*Stromat. v.*

p. 567.) & nous trouvons chez les Japonais descendus de ces Scythes, l'ancien *Symbole* par lequel ils représenterent, la *Vertu*, le *Pouvoir* ou la *Parole de Dieu*. Cet emblème de l'Être par lequel le Monde fut tiré du Cahos, existe, ainsi qu'on l'a fait voir, chez les Zongores, & dans le *Darmadévé* de l'Inde, où dans la suite on l'a représenté comme ailleurs sous la forme humaine. Cela fit dire aux anciens Brachmanes, que la *Parole*, ou *Dieu*, s'envelopoit dans un corps. (*Orig. Philos. p. 59. Τὸν δὲ τὸν λόγον, ὃν θεὸν ὀνομάζουσιν, σωματικὸν εἶναι.*)

Le Pouvoir qui donna la vie à l'homme & aux animaux, représenté par tous les peuples sous l'emblème du Serpent, se voit fréquemment dans l'Inde. Brouma, appelé le fils de Dieu, à qui Vichenou son pere ordonne de développer toutes les vies qu'il a dans son sein, (*Voyage de Sonnerat, T. I. p. 286.*) paroît, dans la Pagode d'Eléphanta, appuyé sur la tête du *Bœuf*; il tient en main le *Serpent*. Ce furent les deux anciens symboles de la *Parole Divine*. Elle est personifiée sous la figure à la fois mâle & femelle de Brouma. (*Pl. X.*) Si l'on étoit étonné de ces emblèmes, je prierois de considérer, que de l'aveu même de J. C qui est le *Verbe*, le *Serpent* d'airain fut désigné comme l'emblème du salut qu'il apportoit aux hommes. (*Joh. iii.*) Vers l'an 187 de notre Ere, une secte de Chrétiens abusant de ce passage, adora le *Serpent* & fut appelée *Ophite*. Enfin l'Agneau est encore chez nous le symbole du fils de Dieu.

Dieu fit l'homme à son image, suivant sa ressemblance : (*Gen. i. 27. Καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν· ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς.*) Il le fit à l'image de Dieu, & il les fit mâle & femelle. Le sens de ce passage, mal entendu sans doute, donna lieu de croire que l'homme avoit été créé *Androgyne*. Bérosee, cité par Eusebe, (*Chron. lib. i. A. p. 6.*) dit. " Quand tout n'étoit encore qu'eau & ténèbres, il y eut des hommes " avec un corps à deux têtes, l'une d'homme l'autre de femme, & avec " les parties, qui caractérisent l'une & l'autre." Platon adoptant cette idée, (*in Sympos.*) prétend que l'homme fut formé double. C'est l'origine de ces Hermaphrodites, si souvent répétés dans les monumens de la Grèce & dans ceux de l'Orient.

De ce que le premier homme, fait à la ressemblance de Dieu, fut regardé comme ayant été créé mâle & femelle; on imagina que la ressemblance devant exactement représenter la chose copiée d'après elle, la figure de Dieu, à laquelle ressembloit celle de l'homme, devoit comme elle, réunir les deux sexes. Cela fit employer le *Bœuf* & la *Vache* dans le symbole par lequel on représentoit le *Pouvoir Générateur*. Ce que nous montrent, à cet égard, les médailles de Dyrrachium, où la *Vache* allaitant son veau se voit avec les attributs de Bacchus, de même qu'ils se voyent sur le *Bœuf* des médailles de Thurium, n'est pas moins remarquable dans le respect qu'ont encore aujourd'hui

jourd'hui les Guebres & les Indiens pour les *Vaches*, comme pour les *Bœufs*.

Une fausse induction, pareille à la précédente, fondée sur ce que l'homme est fait à l'image de Dieu, fit représenter Dieu, d'abord par des Bœufs à tête humaine, ensuite par des figures de forme humaine ou *Anthropomorphes*. Ce même passage de la Genèse, dès le second siècle de notre Ere, fit croire Dieu Corporel. les Montanistes, les Phrygiens, & Tertullien ensuite adoptèrent cette erreur, encore renouvelée deux siècles après eux par Audée, qui fut le chef des *Anthropomorphites*. Et comme on avoit donné les deux sexes au symbole du Bœuf, on les donna aux figures humaines qui le remplacèrent. Telles sont celles du Brouma représenté dans l'Inde sous l'Esprit qui incube les eaux. (Pl. XII. Vol. I.) Cet être double est sous la section de l'Œuf, pour montrer qu'il tira le monde de celui du Cahos; il a près de lui l'Être *principe* de tout, dont il est le *fils*, suivant le Candom. Cet être est ici représenté par la figure *Tricéphale* qui montre les trois pouvoirs, dont le *Fils* est censé être l'un, & l'Esprit être l'autre.

On voit encore le Brouma, sur un bas-relief de la Pagode d'Eléphanta, avec les deux sexes réunis dans sa figure, (Voyez ici la Planche X.) comme dans celle du Bacchus Grec qui peut se voir dans la collection de Mr. C. Townley. La *Nangilma* des Zongores, réunit deux têtes d'hommes à une troisième placée sur un corps de femme. Et dans un dessin nouvellement apporté de l'Inde en Angleterre, où on le grave par ordre de l'Académie pour le publier ensuite, la principale des trois figures dont est composé le Trimourti est celle d'une femme. Ainsi voilà la *Triunité* Indienne représentée à l'image, & suivant la ressemblance du premier homme, qu'une interprétation mal conçue fit regarder comme mâle & femelle. Pour montrer dans cette même figure l'Être *tout-puissant*, on a mis sur sa tête la Pyramide symbole du Feu; c'étoit celui de cet être, regardé comme le tout, le principe universel, le pere des choses. C'est de lui dont Platon, cité par Numenius, disoit qu'il étoit plus puissant & plus ancien que le Créateur de ce monde, (Num. cit. in Euseb. Ὁ ἀνθρώποι, ὃν τοπάζετε ὑμεῖς νοῦν, οὐκ ἐστὶ πρῶτος, ἀλλὰ ἕτερος πρὸ τούτου νοῦς πρεσβύτερος καὶ θεϊότερος.) Ces idées Théologiques passées dans la Philosophie des Grecs, bien différentes de celles de leurs Mythologues, leur vinrent des peuples qu'ils appeloient barbares. Ces barbares, suivant Aristote & Sotion, (Lert. in Præm.) " étoient les " Mages des Perses, les Prêtres de la Babylonie & de la Chaldée, les Gym- " nosophistes de l'Inde, les Druides des Celtes ou des Gaulois, & ceux qu'on " nommoit Symnotheiens." Ces derniers étoient Scythes : comme tous les autres, il tirèrent ces idées, ou des anciens livres renfermés dans ceux de Moïse, ou des anciennes traditions qu'il recueillit, & qui furent celles des premiers peuples.

On trouve par-tout dans l'Asie, l'ancienne croyance d'un Pere invifible, & celle d'un Fils qui fut fa vertu, fon pouvoir, fon verbe. On voit comment cet être métaphyfique, dans la fuite révééré par les Indiens fous le nom de Brouma, & par les Grecs fous celui de Bacchus, le fut d'abord chez les Scythes fous celui de Tho, & fous les formes du Serpent & du Bœuf. Fo-hi porta chez les Chinois la premiere de ces formes; & comme la Mere des Scythes, il fut représenté avec le corps moitié Serpent. On représenta, dit-on, *Xin-nûm* fon fucceffeur avec une tête de Bœuf. (*Kempf. lib. ii.*) C'est l'autre emblème des Scythes: & de même que dans l'ancien Ménologe confervé dans la Bibliothèque Vaticane, St. Chryftophe eft représenté avec une tête de Chien, pour montrer qu'il étoit de *Cynopolis*, où l'on adoroit l'Anubis à tête de Chien; ainfi *Xin-nûm* fut représenté avec la tête du Bœuf, pour montrer que fon pays étoit celui où l'on adoroit l'Être Générateur du Monde fous la forme de cet emblème. Les Chinois mettent avant Fo-hi une Dynaftie, dont le commencement remonte à *Puôn-kù*: fon nom fignifie l'Ancien de la Barque. (*Réfl. fur l'Orig. des Anc. Peup. T. II. p. 437.*) Cette Dynaftie paroît compofée des générations depuis Japhet jufqu'à Fo-hi, depuis le Déluge jufqu'au tems où la Chine fut peuplée. Elle pourroit feryir à déterminer les époques de ces deux événemens, dont le fecond eft remarquable par l'introduction de l'Aftonomie chez les Chinois. Mais au lieu de fuivre cette idée, je me contenterai d'observer ici, qu'on trouve à la Chine, c'est-à-dire à l'Orient des Monts où s'arrêta l'Arche, des traces du féjour de Japhet; on en trouve également à l'Occident de ces montagnes, dans celles des peuples de Gog & de Magog, & dans la Généalogie des Tartares publiée par Abulgazi, Khan du Karafm. Cette tradition existe auffi dans l'Inde; c'est-à-dire au Midi de la Tartarie Orientale & de ces pays élevés dont nous avons parlé. Selon les Indiens, " Sattiavarti ou Sattiaviraden, averti par Vichenou, que " bientôt il y auroit un Déluge univerfel, fe retira fur une montagne. " Peu après les eaux du ciel & des fleuves couvrirent les monts les plus " élevés. Tous les êtres animés furent détruits. Sattiavari entra avec " quelques-uns de fes pénitens dans une Barque qui fe présenta. Vichenou " avoit mis dans cette barque huit cent quarante millions d'Ames & de Semences d'êtres. Sattiavari conduit par ce Dieu transformé en poiffon, " attendit que les eaux qui couvroient la face de la terre fuflent écoulées." (*1^e Lett. du P. Bouch. à Mr. Huet.*)

Je ne ferai pas à mes lecteurs le tort de prévenir leurs réflexions, fur ce qu'ils viennent de lire. Je ne leur dirai pas que dans les Pagodes des Indiens, on voit les représentations d'un homme & d'une femme, quelquefois nues, quelquefois vêtues, aux deux côtés d'un arbre chargé de fruits: " Dieu, fuivant ces peuples, forma l'homme de la terre encore récente. Il le " mit

“ mit dans le jardin *Chorkam*, où parmi les autres arbres il y en avoit un, dont le fruit eut communiqué l’immortalité, s’il eut été permis d’en manger.” Je ne leur dirai pas qu’on a dans l’Inde une tradition sur l’état dégradé de l’homme ; mais je dois leur faire observer l’opinion de Platon à ce sujet : “ notre nature, dit-il, fut dès sa naissance, corompue dans son chef,” (*Plato Timæ. Ἐν τῇ κεφαλῇ διαφθαρμένην περὶ τὴν γένεσιν.*) & Mr. Dutens observe très judicieusement, l’impossibilité de concevoir ce que Platon eut entendu par ce *Chef*, s’il n’eut voulu parler du premier homme. Cette idée de Platon, manifestement prise de la Genèse, dans un tems, au moins antérieur de soixante années à celle où les Septante la traduisirent pour la première fois en Grec, venoit très-assurément de l’Asie, où nous ferons voir ailleurs qu’elle étoit connue par d’autres peuples que les Grecs.

Si l’on disoit ces choses à des Chinois, ou à des Indiens enthousiastes de leurs préjugés religieux ; attachées qu’ils seroient aux fables rejetées par les plus sages d’entr’eux, l’enthousiasme, qui leur fait croire ces fables, les rendroit sourds à toute explication sur la manière dont elles se sont introduites dans leur pays. Envain on leur proposeroit de leur montrer le livre, dont les principes altérés aujourd’hui, mutilés, pervertis par de vaines imaginations, sont néanmoins ceux de leur primitive religion.

Ce qu’on ne pourroit faire entendre à des gens sans réflexion, pourroit être compris par des gens de bon sens. Il s’en trouve par-tout. Deux hommes de cette classe conviennent aisément à rejeter les fables, dont l’absurdité frappe leurs Bonzes & leurs Bramins mêmes. L’un est un Chinois, l’autre est un Indien, tous deux consentent à entendre un Européen venu dans le port du Surate pour s’instruire. Il a lu le *livre des Recherches*. Vous avez leur dit-il deux très-anciens emblèmes, dont le sens obscurci par des légendes, dont vous sentez le ridicule, est maintenant inconnu à Peking & à Bénarès. L’un est le *Lù*, l’*Adyfféchen* ou le *Serpent* ; l’autre est le *Bauf Cornu*, ou le *Darmadévé*. Le premier, suivant vos traditions & vos monumens, fut autrefois dans la Chine & dans l’Inde, le symbole de l’Être qui créa l’homme & les animaux : le second y fut l’emblème de ce même Être, qui créa le monde matériel. Vos traditions ont pu s’altérer ; l’intérêt particulier, l’ignorance de ceux qui les écrivirent, le tems enfin qui change tout, ont pu concourir à les changer. Vos monumens n’ont pas été assujétis à ces changemens ; le tems les a respectés. Il eut pu les détruire, les dégrader, mais il n’étoit pas en son pouvoir de leur donner d’autres formes. Ils ont encore celles qu’ils reçurent du ciseau des vos plus anciens Artistes, & ces formes vous expriment les idées des siècles reculés où on les employa. Il faut donc expliquer vos traditions par ces monumens, & vous en rapporter à des formes incapables de vous tromper, plutôt qu’à
des

des discours capables de vous entraîner dans les erreurs de ceux qui les ont écrits. De ces discours, ce qui s'accorde avec les monumens est vrai, ce qui ne se justifie pas par les formes anciennes, a été ajouté à la Doctrine qui dirigea celles-ci.

Vos anciens emblèmes personifiés dans l'Inde, y sont devenus le Brouma, le Vichenou & le Chiven. C'est la source de ces fables dont l'inconsistance vous est connue. Vos ancêtres eurent un Théologie, dont l'objet fut d'établir le culte d'un Dieu Créateur. Ses Attributs furent représentés par les symboles primitifs du Bœuf & du Serpent, auxquels ils ne rendirent qu'un culte indirect. Contens de ces explications, dont on leur donne les raisons, le Chinois & l'Indien les adoptent sans difficulté. On leur propose ensuite de leur montrer d'où leur vint cette Doctrine, & de leur faire voir le livre dont elle est tirée.. Mais, disent-ils, les Chinois & les Indiens sont incontestablement les plus anciens peuples de toute la terre. Aucun livre ne précéda les leurs : ceux dont vous nous parlez n'en peuvent être que les copies, s'ils disent les mêmes choses ; & les nôtres ne peuvent nous tromper, car ils sont aussi anciens que nous mêmes. Il faudra donc leur montrer qu'il y eut des peuples antérieurs à eux. L'orgueil, la prévention nationale s'opposeront à la vérité ; il n'y aura pas moyen de persuader le bon sens de cet Indien & de ce Chinois.

Un autre Chinois & un autre Indien, au bon sens des premiers, joignent un esprit cultivé par l'étude. Ils ont oui parler de nos histoires ; ils ont fréquenté des Européens dont les voyages avoient pour objet, non le commerce, mais la connoissance des hommes & des choses. Ayant entendu la conversation précédente, ils ont saisi ce qui a frappé le bon sens des premiers ; leur esprit plus éclairé, plus capable de se prêter à la raison, les rend curieux d'entendre ce que les autres n'ont pas permis de leur dire. On leur ouvre le livre d'où sont tirées les *origines* des choses qui existent chez eux ; on le leur explique suivant la méthode du livre des *recherches sur les Arts &c* ; ils comparent ce qu'ils lisent & ce qu'on leur dit, avec leurs monumens : plus ils les considèrent, plus ils sont frappés des rapports de ces choses entr'elles, & convaincus des vérités qu'on leur expose.

L'Indien réfléchissant sur ce qu'il voit, sur ce qu'il a lu, sur ce qu'on vient de lui dire, reconnoît que toujours contents de leur climat, satisfaits d'y vivre, attachés à leur fertile contrée, jamais ses compatriotes ne songerent à s'en éloigner ; jamais ils ne s'étendirent dans l'Asie : ils ne purent donc y avoir pris ou porté cette Doctrine, dont l'ancienneté l'étonne à présent. D'une autre part, les Hébreux dépositaires du livre dans lequel se trouve cette Doctrine, ne formoient pas encore un corps de peuple, quand les Indiens reçurent les emblèmes du Bœuf & du Serpent. L'Adoration de tout emblème ayant été proscrite chez les Israélites, dans le tems même où

où s'établit leur législation, ils ne purent les communiquer à l'Inde, où d'ailleurs ils ne vinrent en aucun tems. Par qui donc ces emblèmes furent ils apportés aux Chinois & aux Indiens ? Cette question est raisonnable. Il faut, pour y répondre, remonter à l'origine de l'histoire des peuples qu'elle embrasse ; il faut montrer qu'il en existe un troisième qui dut connoître, comme les Hébreux, cette ancienne Théologie, & qui par ses relations & son voisinage de l'Inde & de la Chine, put leur communiquer ses emblèmes religieux : il faut enfin que les raisons qu'on apporte, sans contredire les livres des Hébreux, soient confirmées par ceux des anciens Indiens & des Chinois d'aprèsent.

L'Européen ouvrant de nouveau la Bible, y fait observer au Chinois, qu'il y eut un premier homme formé du *Limon Adamah*, ou de la terre. Ce mot exprimant la manière dont fut créé le premier homme, en devint le nom. Il fut appelé *Adam*. Sa femme ayant donné la *Vie* au genre humain fut nommée *Heve* ou la *Vie*. Leur postérité, presque éteinte par les eaux, répandues même sur les plus hautes montagnes, se conserva par le moyen de quatre personnes échappées avec leurs femmes, à cette inondation générale. Sauvées dans une Arche ou Vaisseau, cette famille s'arrêta dans les terres qui s'élèvent toujours depuis la province de *Xenfi*, jusqu'aux sources du *Sélinga* & de l'*Orka*. L'Arc-en-Ciel fut alors choisi par Dieu, pour être la marque de l'assurance qu'il donnoit aux hommes, de ne plus les punir par un Déluge universel. Japhet, un des fils de Noé, descendu de l'Arche, après la retraite des eaux, eut de sa femme un fils appelé *Magog*. Celui-ci fut le père des peuples de son nom ou des Scythes, qu'on appeloit aussi *Sacques* : sa mère, regardée comme celle de cette branche du genre humain renouvelé, fut représentée par la figure emblématique du Serpent associée à la fiente ; cette figure est celle de *Fo-hi*. Il porta dans la Chine les symboles du *Serpent* ou du *Lù* & celui du *Bœuf* ; ces symboles y existent encore, ainsi que chez les Tartares. Le nom présent de ces peuples est nouveau, mais leur race très-ancienne, remonte à *Magog* même, dans la famille duquel se conserverent les mêmes traditions, qui sont renfermées dans le livre des Juifs, où l'on trouve le commencement de son histoire. Du tems de *Magog*, on devoit avoir connoissance de la période de 600 ans, employée suivant *Joseph*, par des hommes qui vécurent avec Noé & ses fils avant le Déluge. Les calculs qu'elle suppose, les observations qui doivent en avoir précédé la détermination, dont l'exactitude est reconnue par les plus savans Astronomes, nous assurent que l'Écriture fut en usage dès le tems où cette période fut fixée. L'Astronomie, cette science qui dépend de tant d'autres, avoit dès-lors fait de très-grands progrès. Vos annales Chinoises assurent que *Fo-hi*
porta

porta l'Astronomie dans la Chine, avec les caractères de votre Ecriture. D'où eut-il pu les tirer, sinon du peuple qui les avoit avant lui ? C'est donc de ce peuple que vous les tenés ; & le livre d'où vous tirés l'origine de vos symboles religieux, sert encore à vous montrer la voye par laquelle il vous furent apportés, avec l'origine de vos sciences, de vos lettres, & celle de votre nation même, ou du moins celle de Fo-hi, que vous en regardez comme le fondateur.

Après quelques momens de réflexion le Chinois, dit, c'est en effet dans la province de *Xenfi*, que vint s'établir Fo-hi notre premier Empereur. Il y reste encore de ces grandes pierres mobiles, consacrées de son tems au culte religieux. Avec l'usage de ces pierres il apporta chez nous les emblèmes du Serpent & du Bœuf. Kin-Num l'un de ses successeurs peut être venu du même pays, & tous deux peuvent avoir été représentés par des figures relatives à leur origine comme à leur maniere d'être. Suivant nos annales, la mere de Fo-hi le conçut dans un moment où elle étoit environnée de l'Arc-en-Ciel : par cette maniere de s'exprimer on désigna la femme dont il descendoit, & vos livres sacrés nous rendent compte de cette expression dont le sens est inconnu de nous. La figure symbolique de Fo-hi, par sa ressemblance avec celle de sa mere, fait reconnoître celle-ci, dans l'épouse de l'homme sorti de l'Arche, qui fut le pere des Scythes & des Chinois. Et comme cette femme fut regardée comme la premiere, relativement à leur race & à la nôtre, nous regardames son époux comme le premier homme : nous l'appelons pour cette raison *Puôn-kù* ou l'ancien du *Vaisseau*.

Avec l'Astronomie, Fo-hi apporta dans la Chine les *Caractères* qu'on y employe encore. Leur nombre s'est augmenté, avec celui des idées que chacun d'eux représente aux yeux de ceux qui les connoissent, mais on en avoit beaucoup moins au tems de Fo-hi. Le Caractere, au moyen duquel nous représentons le nom de *Puôn-kù* est du nombre de ces derniers ; il se compose de deux élémens ; l'un représente l'idée comprise dans le mot *Ancien*, l'autre marque le *Vaisseau* ou l'Arche dont sortit celui qu'on désigne par là ; (*) le premier élément exprime son état, marque le *Chef*,
le

古 盤

(*) Voici ces deux caractères Chinois . Le premier exprime, ou plutôt représente l'idée d'*Ancien*. C'est un signe de convention dont il ne nous est pas facile de connoître le principe. On reconnoît aisément dans le second caractère, la forme d'un navire, de construction Chinoise, avec toutes ses voiles. Il faut que la navigation ait été connue au tems où ce caractère fut inventé. C'est peut-être, avec la tradition

le plus *Ancien* de sa branche ; le second représentant une maniere d'être relative à cet ancien, marque la situation où il s'est trouvé. Le nom correspondant à ce Caractere, a du faire oublier celui de Japhet, conservé dans vos livres. C'est ainsi que le nom d'Heve, par lequel on désigna la maniere d'être de la mere du genre humain, fit oublier son premier nom *Ischab*, qui d'abord exprimoit la maniere dont elle avoit été formée de la côte de l'homme appelé *Isch*. Ces noms symboliques, furent pris des mots employées pour exprimer les idées qui y répondent, dans la premiere langue du monde. Les Caracteres de notre écriture correspondent à cette ancienne façon de s'exprimer. C'est celle des premiers emblèmes communs aux Scythes & à nous. Notre langue *monosyllabique*, ressemble assurément à la plus ancienne langue, & notre écriture à la premiere de toutes celles qu'on employa. En substituant des lignes aux figures emblématiques, faites pour représenter des idées, nous avons simplifié les moyens, mais les principes sont les mêmes. Notre descendance, par Japhet, du peuple de Magog ou des Scythes, est encore confirmée, en ce que nous sommes actuellement de tous les nations, celle dont la Langue & l'Écriture ressemblent plus que toutes autres à celle de nos premiers ancêtres. Cependant, vos savans de l'Europe assurent que notre Yao, sous lequel arriva un Déluge, dont la mémoire s'est conservée dans nos annales, fut le Noé de vos livres sacrés, le pere de Japhet, & suivant eux, Fo-hi doit avoir existé avant Noé même, & par conséquent avant le Déluge universel.

L'Européen satisfait à cette objection. Votre Fo-hi, repondit-il au Chinois, est de beaucoup postérieur à Puôn-kù, ou à l'*ancien* de l'*Arche*, dont le nom désigne chez vous celui que l'*Arche* sauva. La tradition du Déluge s'est donc évidemment conservée dans ce nom & plus encore dans le caractere qui y est attaché. Suivant vos livres, cet événement arriva bien des siecles avant Fo-hi, & par conséquent avant Yao, mis par vos annales à l'an 2294 avant Pim-ti, dont le tems répond exactement à l'ere vulgaire

dition de l'Arche de Noé, le plus ancien monument de l'existence d'un Art devenu si nécessaire. L'usage des barques & des voiles suppose des connoissances, moins difficiles à acquérir, que ne l'étoient celles des Chinois vers le tems de Fo-hi. Il introduisit dit-on l'Astronomie dans la Chine. Cette science existoit bien avant lui ; & dans la suite, sous le regne d'*Yao* l'une de ses successeurs, on fit un reglement sur la maniere de déterminer les jours des *solstices*. Ce reglement existe encore dans le *Chou-king*, qui est un des plus anciens livres des Chinois. Au reste, les caracteres par lesquels est exprimé le nom de Puôn-kù, son tirées de la table d'Hohamge. Ils viennent des annales même des Chinois, qui sont parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi de France ; je les ai fait copier d'après cette table publiée par Mr. Fourmont l'ainé.

des Européens. Ce Déluge d'Yao, semblable par ses causes à celui de la Méditerranée, ne lui ressembla pas dans ses effets. Il fut produit par la descente des eaux ramassées dans les montagnes de la Tartarie Orientale, au dessous des hauteurs où l'*Arche* s'arrêta. Ces eaux formoient une Mer comme celle de l'Euxin : des côtes élevées en continrent les eaux pendant long-tems ; mais ainsi que les Mers de l'Asie Occidentale s'ouvrirent un chemin pour descendre dans la Méditerranée, où elles furent d'abord contenues par les hauteurs qui fermoient le détroit de Gibraltar ; ainsi les Mers de l'Asie Orientale, après s'être ouvert un chemin à travers les côtes qui les soutenoient, descendirent sur la Chine. N'y trouvant aucun obstacle qui les arrêtat, elles s'écoulerent dans les Mers plus basses que le plan du pays qu'elles inonderent : l'extrême élévation du terrain dont elle descendoient, prouvée par les expériences faites de nos jours par les Chinois mêmes, obligeant ces eaux à précipiter leur cours, ne leur permit ni de s'arrêter, ni de s'élever à de grandes hauteurs. Les hommes purent se réfugier dans les lieux les plus exhaussés, & cette inondation passagère, peut-être aussi grande que celle de la Méditerranée, n'a cependant pas du laisser à la Chine des monumens de désolation, pareils à ceux que conserve encore cette Mer. Le cours de votre histoire n'en fut pas arrêté ; vos Empereurs s'y succèdent sans interruption, parce que cette calamité momentanée ne détruisit pas tous les peuples. Elle ne fut donc pas de la nature de celle que les Européens appellent le Déluge universel. Ainsi rien ne vous empêche de reconnoître par votre histoire, comme par vos monumens, l'homme & le peuple dont vous descendez, dont vous tirez vos emblèmes religieux, dont l'origine, ainsi que la vôtre, se trouve conservée dans les anciens livres dont je vous parle. Le Chinois convint que ces livres étoient encore plus anciens que les siens ; qu'on y trouvoit l'explication de ce qui manque à ceux de son pays, & le principe même de l'ancienne religion de ce grand Empire.

L'Européen s'adressant alors à l'Indien, lui dit. Il y a dans l'Inde, ainsi qu'à la Chine, une figure qu'on y appelle *Ninifo* : elle est chez vous celle de Vichenou. Les traits de la physionomie de cette figure, également différens de ceux des Chinois & des Indiens, montrent qu'elle est étrangère aux uns & aux autres. Toutes les figures de vos Pagodes d'Ambola & d'Eléphanta, ayant une ressemblance très-marquée à celle des Indiens d'aujourd'hui, ont indubitablement été faites dans un tems où les habitans de l'Inde ressembloient à ceux d'aujourd'hui. Il n'en est pas ainsi des figures sculptées dans la Pagode de Canara. Je ne les ai pas vues, mais un voyageur Anglais, homme très-sensé, a fait sur elles des observations que j'ai lues avec plaisir. Etant entré dans cette ancienne Pagode, il resta frappé de la différence du caractère des figures qu'il y vit, avec le caractère de la
race

race présente des Indiens : “ les hommes, dit-il, au tems où furent faites ces sculptures, étoient plus robustes. Leurs muscles plus exercés les font paroître bien plus forts, qu’on ne l’est aujourd’hui dans l’Inde.” La différence des mœurs d’une nation amolie par les délices de son climat, pourroit avoir produit ces changemens ; “ mais on observe dans leur visage large & plein, dans leur nez aplati, dans leur levres dont celle du dessous est d’une épaisseur remarquable, enfin dans l’ensemble de leur visage, des traits qui leur donnent un air morne & sombre, bien différent de l’air spirituel & animé qui caractérise les habitans de l’Indostan.” Tous ces caractères sont ceux de l’ancienne figure qui se conserve encore dans l’Inde, à laquelle ses traits sont devenus étrangers. Le modèle pourroit en avoir été apporté d’ailleurs : mais les bas-reliefs de la Pagode de Canara taillés dans le rocher même, n’en ont jamais été détachés. Ils ont été faits dans l’endroit où ils sont, & comme l’ouvrage en est immense, il suppose l’industrie de plusieurs siècles, * les efforts d’une nation entière constamment employé à ce travail ; enfin les arts d’un peuple qui s’est représenté lui même, & qui dans des tems très-éloignés habita cette contrée. On reconnoît dans ses traits, ceux que les Tartares tiennent des Scythes leurs ancêtres. La grande antiquité de ces monumens, montre que leur physionomie ne s’est pas changé dans la Tartarie : mais elle fait voir aussi les grands changemens qu’elle a soufferts dans l’Inde, depuis que devenus *Indo-Scythes*, leurs descendans, avec des mœurs tout opposées à celles de leurs ancêtres, y prirent une manière de vivre toute différente de celle de leur pays.

Vous avez donc, ajouta l’Européen, dans ces anciens monumens, des témoins & des preuves assurées d’un établissement des Scythes dans l’Inde, vers une époque assurément antérieure à celles où furent faits tous les autres monumens de votre nation. Les Scythes y exécutèrent ces grandes entreprises, dont la hardiesse incroyable vous étonne, au point que vous croyez devoir les attribuer aux Dieux mêmes & aux Génies. (*Sonnerat. T. I. p. 218.*) Elles portent effectivement l’empreinte du Génie ; mais c’est de celui de cette nation, dans le pays de laquelle on trouve les premières découvertes de l’Astronomie, & l’origine des savantes méthodes de calcul, dont vous vous servez à présent, sans en connoître les principes. (*Voy. l’Hist.*

“ * Voici ce que dit Mr. Sonnerat, en parlant de cavernes du genre de celle dont il s’agit ici. (*Voy. aux Ind. lib. iii. p. 218.*) Les Pyramides tant vantées de l’Egypte sont de bien foibles monumens auprès des Pagodes de *Salcette* & d’*Illoura* ; les figures, les bas-reliefs & les milliers de colonnes qui les ornent, creusés au ciseau dans le même rocher, indiquent au moins mille années d’un travail consécutif, & les dégradations du tems en désignent au moins trois mille d’existence.”

de l'Astron. Anc.) C'est de cette nation seule, dont le pere remonte au tems du Déluge, que vous pouvez avoir reçu la période de 600 ans : car ayant été connue avant le Déluge même, elle ne put se conserver que par le moyen de la seule famille qui en échappa. Vous tenez d'elle votre Philosophie ; elle vous apporta les plus anciennes loix dont parlent vos histoires, & vous donna les Arts. Les ouvrages de ces Arts, en vous conservant les traits de la figure de ces peuples, si différente de la vôtre, font connoître avec les mains qui les firent, la famille dont vous êtes descendus, & combien votre climat à influé sur l'esprit comme sur le corps de sa posterité.

Vos anciens Brachmanes, desquels vos Brames croient être les successeurs, disoient il y a plus de deux mille ans, qu'au tems où l'Inde n'avoit pas encore de villes, *Dionysius* venu de l'Occident ayant pénétré jusqu'au mont *Mérou*, y bâtit *Nyse* dont le nom existe encore. Il vous donna des loix, il enseigna la justice, il établit chez vous le culte des Dieux. (*Diodor. Sicul. Biblioth. lib. ii. p. 151.*) Ce culte le premier de tous ceux de l'Inde, est assurément celui dont les emblèmes sont les plus anciens. Le législateur de qui vous le reçutes portoit le nom du Dieu révéré dans la *Nyse* de la haute Scythie : il étoit, suivant l'usage de son pays, le prêtre de ce Dieu, & le chef des peuples qui l'adoroient. Après avoir porté leurs armes, jusqu'aux confins de l'Égypte, ils vinrent de l'Occident s'établir sur les rives du Gange. Ce sont ces Scythes, dont les traits qui se maintinrent long-tems chez vous, se reconnoissent encore dans vos plus anciens temples. Ils donnerent aux Chinois les emblèmes du Bœuf & du Serpent. Mais quelques siècles encore avant celui où *Fo-hi* s'établit chez eux, ce même culte fut apporté dans l'Inde, plus de 1500 ans avant l'établissement de l'Empire des Assyriens par *Ninus*. Il vous vint comme aux Chinois par le moyen des descendans de *Magog* & de la famille de *Japhet*. C'est la raison pour laquelle on trouve dans les livres, où se sont conservés les titres de cette ancienne famille, l'Origine des idées sur lesquelles furent établis les emblèmes de votre ancien culte. Du mot *Bromios* par lequel on exprimoit le bruit de la flamme, qui étoit un des symboles du Dieu de *Nyse*, paroit s'être formé le nom de *Brouma*, donné à votre premier législateur, parce qu'il fut le prêtre & l'instituteur de son culte. La reconnoissance indiscrete des peuples en fit un Dieu après sa mort ; (*Diod. ub. supr.*) & comme il arriva dans beaucoup d'autres pays, la superstition, qui marche toujours avec le bandeau sur les yeux, substitua progressivement son culte à celui du Dieu, dont il avoit été le ministre, & qu'il avoit fait adorer dans l'Inde. C'est à la date de ce changement que commencent vos fables, & la religion en partie fondée sur elles.

Une ancienne tradition, dit l'Indien, paroit s'opposer à ce que vous venez d'avancer. " A *Nysadabur*, ville peu distante du mont *Mérou*, il naquit, " dit-on,

“ dit-on, un géant appelé *Maidashuren*. Il avoit des cornes de Taureau ;
 “ il se nourissoit de la chair des animaux, de celle des vaches mêmes, &
 “ s’enyvroit ordinairement de vin. Il fit la guerre aux Dieux. Dans
 “ son cortège, y avoit huit Pudans, de la race des *Kobaler* ou pasteurs.
 “ Enfin il se faisoit trainer dans un char atelé de huit Lions, de Léo-
 “ pards, de Tigres ou d’Eléphants : on ajoute que des femmes guerrières
 “ le suivoient avec des *Tyrfes*, des tambours & des cymbales.” (*Hist.*
Baëri. Bayer. sub. init.) Ce géant est manifestement le *Dionysius* dont par-
 lent les histoires sur lesquelles vous vous fondez : mais suivant nos tradi-
 tions présentes, il naquit à *Nysadabur*, & loin d’établir un culte chez nous, il
 y fit la guerre à nos Dieux.

Cette tradition, répondit l’Européen, loin de détruire les faits avancés
 par vos anciens Brachmanes, sur la foi des Histoires dont ils étoient les dé-
 positaires, prouve au contraire la Vérité des sources desquelles les Grecs
 ont tiré ces faits. Car s’il n’y eut pas eu dans l’Inde un personnage,
 tel qu’ils représentent leur Bacchus ; si les fêtes célébrées en son honneur,
 n’eussent pas été pareilles à celles qu’ils célébroient eux-mêmes, la
 tradition de tant de choses ressemblantes entr’elles, avec les noms de villes
 & des montagnes mêmes, ne pourroit s’être conservée dans l’Inde où ces
 choses n’auroient jamais existées, car l’une d’elles suppose nécessairement les
 autres ; & puisque cette tradition nouvelle garantit la vérité de l’ancienne
 tradition, dont parloient les Indiens il y a deux mille ans. C’est à vous à
 choisir celle qui vous paroît mériter plus de croyance ; où l’histoire rap-
 portée par les Brachmanes sur leurs antiquités, dont ils conservoient les
 mémoires qui n’existent plus, où la fable rapportée par vos Brames, dans
 laquelle il est aisé de reconnoître des faits que différens motifs ont fait
 altérer.

Après la Déification de *Brouma*, les partisans du culte qu’il avoit lui même
 établi continuèrent à le maintenir. Le sien ne prévalut qu’à la longue. Alors
 les ennemis de ce nouveau culte, dans le dessein de le décrier, prétendirent
 qu’il étoit contraire à celui des Dieux, & que le suivre c’étoit leur faire
 la guerre. Voilà comment vos traditions anciennes représenterent Brouma
 comme l’ami des Dieux, tandis que les plus nouvelles en font l’en-
 nemi de ces mêmes Dieux. Ayant été défié à Nyse ou Nysadabur, celles-
 ci dirent qu’il y naquit. On lui donna des cornes de taureau, parce
 que comme prêtre du Dieu de Nyse, représenté par le taureau, il en
 portoit le nom & les attributs. Quand dans la suite le culte de Brouma
 fut attaqué par les sectateurs de Chiven & par ceux de Vichenou, qui
 l’ont enfin presque entièrement détruit, ils assurèrent qu’il mangeoit de la
 chair des animaux & même de la vache, c’étoit un moyen de le rendre très-
 odieux aux Indiens, chez qui les Parias seuls osent en manger, ce qui rend
 leur

leur Caste en horreur parmi eux. On voit, avec les tems de la progression de ces imputations, les raisons qui les firent employer. Elles nous assurent que le géant *Maidasburen* est le même que *Brouma*, & celui-ci est assurément le même que le *Bacchus* des Grecs, dont le char étoit aussi attelé de Tigres, de Lions, de Panteres & d'Eléphants ; ils étoient tous deux accompagnés de femmes guerrières, reconnoissables aux Tyrtes, au tambours & aux Cymbales, qu'elles employoient dans les cérémonies religieuses. Les *Dévédaffi* ou *Bayaderes*, exécutent encore dans vos fêtes sacrées, les danses pratiquées par les Bacchantes des Grecs. Celles-ci sont représentées dans les mêmes attitudes que vos *Bayaderes*, & avec les mêmes instrumens de musique dont elles se servent, sur les peintures & les bas-reliefs où se voyent les Orgies de Bacchus. Et jusqu'au nom des *Cobalers*, qui accompagnoient *Maidasburen* se trouve encore dans la Grèce. Les désordres de leurs Orgies, qui représentoient d'abord celui des élémens avant la naissance du monde, occasionnèrent ceux des ministres qui les célébroient, & ces désordres furent attribuées au Dieu substitué au culte primitif.

Cette tradition, ramenée aux événemens qui y donnerent lieu, montre donc l'existence du culte Scythique dans l'Inde, car elle en décrit les fêtes. Ce furent celles de tous les peuples. Les Hébreux mangèrent, burent & dansèrent nus devant le veau d'or. Les habitans de l'ancienne Bretagne, (dont la puissance est maintenant si étendue dans l'Inde, quoique leur pays en soit si éloigné) avoient, il y a deux mille ans, des fêtes entièrement semblables aux vôtres. Leurs femmes y employoient les mêmes cérémonies, les mêmes clameurs, & sans doute les mêmes excès reprochés aux fêtes célébrées alors sur les bords du Gange. On voit encore dans leurs isles des pierres mobiles, des pierres arrangées par trois, comme celles qui se sont conservées à la Chine dans les provinces de Xensi & de Fokien. On y eut autrefois les emblèmes du Bœuf & du Serpent, comme on les a maintenant à la Chine & dans l'Inde : ces emblèmes existèrent par-tout ailleurs comme ils existent à présent chez vous ; par-tout ils remontent à la même origine, dont je vous ai fait voir la source dans les livres conservés par la famille de Sem ; livres, dont les traditions furent assurément connues de la famille de Japhet frere de Sem, puisqu'elle les a communiquées à tant de pays, dans lesquels elle s'est étendue & qu'elle a remplis en divers tems.

L'Indien & le Chinois ne purent s'empêcher de reconnoître les liaisons de ces choses entr'elles. L'authenticité & la vénérable antiquité de nos livres sacrés leur parut démontrée par les monumens de tous les peuples. La Doctrine de l'Européen dirent-ils, n'est pas une hypothese, car une hypothese est fondée sur des *suppositions*, & cette doctrine ne suppose rien ; elle
admet

admet des *données*, & les prend dans les monumens existans, dans les traditions, dans les mémoires de tous les peuples de la terre. L'assemblage des unes, & l'explication des autres, sont les titres sur lesquels elle établit l'histoire d'une Théologie, dont celles de tous les peuples ne sont que des abus. Cette Doctrine intéresse tous les Théologiens de la terre : elle intéresse également tous les Voyageurs qui sont curieux de connoître le culte des pays qu'ils parcourent : elle intéresse les Philosophes, puisqu'elle leur montre les sources de la Philosophie : elle importe encore plus aux Historiens, puisqu'avec les Origines des peuples, elle leur montre souvent les principes, sur lesquels sont fondés des usages & des coutumes singulieres. Les Curieux de monumens Antiques, doivent être contents des connexions que cette Doctrine nous découvre entre les Antiquités de tout l'ancien continent : enfin les Amateurs des Arts doivent être satisfaits d'en voir rechercher les commencemens, les modifications, d'en voir tracer la marche, d'en voir développer le langage, & de pouvoir suivre l'esprit des formes qu'ils emploierent chez tous les peuples, & dans tous les tems. Le livre, ajouta l'Indien, où vous nous dites que sont renfermées ces recherches mérite bien d'être lu.

Le Chinois fut du même avis que l'Indien. Et malgré les ridicules donnés à ce livre par Mr. Maty, ils est sans doute du sentiment de tous deux ; car après ce qu'il a dit précédemment, il me fait la grace d'ajouter. *Quoi qu'il en soit, de ce que je viens d'écrire, je suis obligé de dire, qu'on ne peut juger de ce livre sur le compte que j'en rends, & dans lequel il y a quelques inexactitudes, que cependant je ne crois pas essentielles, & je le recommande comme bien digne d'être lu par ceux qui s'amusent de ces sortes d'études.* Le lecteur en se rappelant la promesse de Mr. Maty, & le dessein où il étoit de le mettre à portée de juger, sera sans doute surpris de lui entendre dire ici, qu'il ne pourra juger sur le compte rendu par lui, dont il avoue lui même l'inexactitude. Mais le Public doit être encore bien plus étonné de lui entendre conseiller la lecture de ce livre, dans lequel tout a le malheur de lui déplaire. On croiroit que je veux donner des ridicules à Mr. Maty, en le faisant parler ainsi. Pour me justifier de ce soupçon, je prie le lecteur de vouloir bien lire le texte Anglais, fidèlement imprimé d'après le *Review*, & il avouera que rien n'est plus original que le *Review*, sinon pourtant l'esprit de celui qui l'a composé. S'il accuse ce livre de manquer d'ordre & de clarté, c'est, comme on l'a vu, parce qu'ayant oté l'un, l'autre a dû nécessairement s'obscurcir. Mais s'il le recommande c'est parce qu'il y a trouvé assez de choses intéressantes pour ne pouvoir s'empêcher d'en conseiller la lecture. Je prouve ici, ce qu'en commençant cet écrit j'ai promis de prouver, c'est que Mr. Maty a pu & du recommander la lecture du même livre, qu'il a du & pu justement critiquer, blamer, & même à toute rigueur plaisanter ; semblable à cet

Artiste,

Artiste, dont parle Pline, il ne peut voir, sans éclater de rire, la figure grotesque qu'il s'est avisé de faire.

Mr. Maty, dit encore, *suivant ma pauvre opinion* (my poor opinion) *les faits résultans de la comparaison des monumens antiques sont, dans cet ouvrage, tout ce qui peut souffrir une exacte recherche.* Si l'auteur est assez heureux pour avoir atteint ce but, il a rempli ses promesses. Car il dit dans sans la préface, page xvii. " Ce n'est pas nous, mais les monumens mêmes qu'il faut écouter, ils ne peuvent nous tromper. Notre emploi est de les entendre, d'écrire leurs discours, de les rapprocher, enfin de les montrer dans l'ordre où il doivent être vus pour se faire comprendre à tout le monde ; & pour développer, avec l'Esprit dans lequel ils ont été faits, l'intention de ceux dont ils sont les ouvrages. Si cet ordre est celui des choses, s'il est celui de la vérité, les Antiquités Religieuses de tous les peuples doivent s'expliquer les unes par les autres."

Vous dites ensuite Mr. Maty, *mais comment la ressemblance existe entre les monumens, c'est ce qui sera toujours un mystere.* Le public doit juger si le mystere est développé, non par moi, mais par la nature même des choses. Dans son ardeur de juger, Mr. Maty non content de juger pour le présent juge encore pour l'avenir. On voit qu'il a bien étudié l'excellente comédie des Plaideurs de Racine.

Il vous jugera tous les uns après les autres.

— — — — Et veut bon gré malgré,
Ne se coucher qu'en robe & qu'en bonnet carré.

Il est ici ce Devin qui *connoissoit, & les choses présentes, & les choses futures, & les choses passées.* De tout cela ce qu'il connoit le mieux, c'est ce qu'il dit, *enfin je ne vois rien du tout dans le livre de Mr. d'H. qui satisfasse mon Esprit.* Nous avons démontré plus haut que la chose doit être ainsi, & nous sommes entièrement d'accord sur cet article.

Monsieur Maty, finit par dire ; *comme toutes ces matieres seront probablement savamment discutées dans les journaux de Gottingen, où il y a des personnes qui ont tourné leurs recherches sur les origines des nations, je ne manquerai pas de rendre compte de ce qu'ils disent.* Il eut été bien mieux d'attendre leur opinion. Je connois l'Esprit de ces Savans. Je fais qu'ils mettent autant d'attention à s'informer eux mêmes, que Mr. Maty met de promptitude à décider : je fais qu'ils ne prétendent pas, comme Mr. Maty, suppléer par l'esprit, aux connoissances qu'on n'acquiert que par l'étude & par la méditation. Je n'ignore pas qu'ils favent, qu'à la Science, il faut unir le Génie qui anime la matiere : lui seul, en se mêlant dans chaque partie d'un tout, donne du mouvement à la masse dont il est composé, & la tire de l'inertie dont elle
ne

ne peut sortir sans lui. Il faut ce Génie pour le reconnoître dans l'ouvrage des autres ; il faut n'être pas choqué de quelques taches, où quantité de choses éclatent de manière à les faire oublier ; il faut s'éclairer avant de prétendre éclairer le public : et c'est parce que ces Savans de Gottingen sont éclairés, que j'ai grande confiance en leurs lumières. Assuré qu'ils ne plaisanteront pas sur des matières aussi sérieuses ; dans la confiance ou je suis de l'indulgence de la postérité ; j'attens avec Pope le grand précepteur des choses, la Mort. Et comme on voit, je ne me tiens pas pour tout-à-fait bien enterré par Mr. Maty, puisque je me crois encore vivant.

A

NEW REVIEW ; for January, 1785.

PART. III.

Recherches sur l'Origine l'Esprit et les Progrès des Arts de la Grèce ; sur leurs Connexions avec les Arts et la Religion des plus anciens Peuples connus ; sur les Monumens Antiques de l'Inde, de la Perse, du nord de l'Asie, de l'Europe et de l'Egypte. 2 vol. 4to. with 74 plates, 3 g. Appleby.

“ AS it is always my wish to make the jury, who is to decide upon the
 “ reputation of learned men, judges of the whole process, as much
 “ as juries can be, I will state Mr. D'Ancarville's hypothesis and a few of
 “ his proofs, in as few words as I can, to my readers.

“ Mr. D'Ancarville begins by an apology for commencing his curious
 “ enquiries by medals, instead of considering the art of design, which
 “ must necessarily have existed previously to the exhibition of types
 “ upon coins. The reason our author assigns for departing from the na-
 “ tural order is, that we find upon medals the figures of the *stones* which
 “ the antients originally worshipped as emblems of the gods, and likewise
 “ ancient temples of various forms, which though no longer to be met
 “ with in Greece, nor indeed ever mentioned as having been seen there by
 “ historians, are similar to those which are to be met with now in Asia,
 “ Sweden, Denmark, Germany, and Poland, and which are known to have
 “ existed in Spain, Italy, Gaul, and even the internal parts of Africa.

H

“ Mr.

“ Mr. D. then proceeds to give an account of his system, or rather, as he modestly calls them, his conjectures, These, if I understand them right, are nearly to the following purpose.

“ The antients having originally used stones to represent their gods, in process of time proceeded to symbols more expressive. Such were—fire, represented by the pyramidal form in which fire rises—the rays of light or symbol of the sun, represented by an obeliscal figure—and an aquatic plant of the Tamara kind, which represented the Supreme Being, as the spirit, who, at the beginning of things, brooded upon the waters.

“ In process of time they came to animals. In this class the ox, and the serpent, which represented the Creator of the material world, and the Author of the life of all sensible beings, were the oldest; these two remained the longest and spread the widest. They are discovered in all the countries where the stones are found, and are still found in those parts of Asia, in which Mahometanism has not made its way. We find them on a great number of medals, and on great numbers of marbles and monuments of Italy, Egypt, Syria, India, Japan, China, Persia, Tartary, Scandinavia, and all the countries formerly inhabited by the Celtes.—Amongst the Israelites the serpent of brass was the emblem of life, and one of the heads of the cherubims seems to have been the head of an ox.

“ And so things remained for a time, till new superstitions adopted new forms, and the godhead began to be worshipped under the human figure, but even then they still proceeded upon the same original ideas, and the old emblem was in some measure preserved in the new. Thus, in some monuments, we see the ox beginning to take the human head, but still preserving the horns, ears, and bodies of the animal. On others again, he has the head and body of the man, but preserves the horns, ears, shaggy thighs, and legs of the ox. In some bronzes we see him with the ears, tail, and legs of the animal, joined to the body, head, and legs of the human figure. Some statues, which are entirely freed from the emblematic animal, still preserve the character in the head with the horns, and dewlap, which hangs down from the chin to the sternum.—What made the difference between the Greeks, and all the other nations of the earth, was, that the Greeks added beauty to their idea of the divinity. Hence their sculpture, and their sculpture alone, came to the height which we are the witnesses it has reached.

“ This being Mr. D's opinion, what he proposes in the two volumes before us is to strengthen it, by enquiring into the means employed by the arts; the reasons of the forms it made use of to express the idea of the primitive theology preserved in the mysteries of Greece, and that of the mythology, which became the religion of the nations; the origin of
“ this

“ this spirit; its relations to the different countries where it was intro-
 “ duced, and its influence on the monuments of different nations, particu-
 “ larly those of Greece.

“ Book I. Chap. I. *On the form and origin of the most ancient Greek Coins.*

“ The most ancient form of the Greek coins, was, according to *Plutarch*,
 “ (in *Lyfandro*) the obeliscal. These obeliscal coins represent a *javelin* or
 “ *belemnite*, commonly called the thunder-stone, of which javelins were
 “ formerly made. They are, therefore, evidently an image of strength,
 “ of which thunder is one of the greatest expressions, and they are sur-
 “ rounded by a *tamara* leaf, to signify that thunder is created in the region
 “ of clouds raised from water, near which the *tamara* grows. As a con-
 “ firmation of this, it appears that the *tamara* leaf surrounds the sacred
 “ fire on a candelabre, which is at Mr. Townley's, and it is certain that
 “ it was one of the emblems of the divinity amongst the *Ægyptians*,
 “ *Perfians*, *Indians*, *Tartars* and *Japanese*. Obelisks, which represent
 “ the rays of the sun, are found with varieties on several medals, which
 “ the author gives us—Some signs of the obelus itself remain on the coins
 “ of *Sybaris*, and *Catania*,—some obeli were found near *Leontium* the
 “ beginning of this century, with the words *νικη Διος* and *Αθηνιος νικη*. Mr.
 “ D. thinks these were struck in memory of the victory over the *Athenians*.
 “ —These obeli are also found in *Arabia*, *Persia*, *Japan*, and *China*:
 “ and, therefore, as the *Chinese* are descended from the *Scythians*, accord-
 “ ing to Mr. Buffon; it is probable that the invention of coinage was
 “ originally *Scythian*, and that the *Scythians* communicated it to the
 “ Eastern nations. Nor, says Mr. D. is this evidence from ancient monu-
 “ ments unsupported by historical testimony, for *Hyginus* says, that *Indus*
 “ first discovered *silver* in *Scythia*, and that *Erichthonius* introduced it at
 “ *Athens*, but from a passage in *Julius Pollux* (*Onomasticon* lib. ix. c. 6.)
 “ it is evident, that when *Hyginus* says *silver*, he must mean the coinage.
 “ It is probable, therefore, that *Erichthonius* went into *Scythia*, during
 “ the ten years of *Amphyction's* usurpation of the throne of *Athens*—*Lucan*
 “ too (*Pharsalia* vi. 402.) mentions the invention of coinage by *Ithonus*
 “ or *Ionus*, the son of *Amphyction*, and it is true that he did introduce it
 “ into *Theffaly* only; but he must have had it from *Scythia*, as he was
 “ the guardian of *Deucalion*, who was a *Scythian*.—The result is, that
 “ *Erichthonius*, who reigned 1463, A. C. received the obeliscal form from
 “ the *Scythians*, and engraved letters upon coins, that *Ithonus*, much about
 “ the same time introduced coinage into *Theffaly*, and, that about 1363,
 “ A. C. *Janus* introduced the impression of figures.

“ Chap. II. *Antiquities of the Arts of Asia, their Connection with the Arts*
 “ *of Greece. Of the Coins of Janus*—Mr. D. supposes the arts to have been
 “ carried all over *Asia* by the *Scythians*, in the conquest mentioned (*Diod.*

“ Sic. lib. 2. et Justin lib. ii. sec. 3) when they built Nyssa of the Oxydrachi
 “ as the bounds of their conquests towards the east, fifteen hundred years
 “ prior to the Assyrian conquest. Upon this occasion the author enters
 “ into a long disquisition about the two Nyssas; the bassareus or long
 “ bacchanalian gown, &c. worn by the bacchants, &c. &c.

“ We have then the following extract from Alt. Jap. 274 ‘There is also
 “ to be admired the ox temple, which beast is made of massy gold, with a
 “ great knob on his back, and a golden collar about his neck, embossed
 “ with precious stones; butting his horns against an egg, whereon he
 “ stands with his fore feet; his hindmost resting on stone and earth mixed
 “ together, under which and the egg appears much water kept in a hollow
 “ stone, which hath for its basis a square altar, whose foot is engraved
 “ with many Japan characters—this ox temple Mr. D. gives us the figure
 “ of, and he contends, it should seem with some semblance of truth, that
 “ the ox, in the *very same* attitude, is to be met with upon upwards of
 “ six hundred medals of Greek cities. Tis ox was afterwards changed
 “ into the bacchus.—We are then reminded of the ox worshipped by the
 “ Cimbrians; the *urotal* of the Arabs, and the bosman and darmadeve of
 “ the Indians.—As this ox or bacchus was the god of life, he was also the
 “ god of death, and this is the reason why we find him so frequently repre-
 “ sented on sepulchral monuments; for instance, on the Hamilton vases—
 “ On these vases you commonly see the god of the gardens joined with
 “ the bacchus. So they *were* worshipped at Athens, and so they *are* wor-
 “ shipped in India, under the names of the Chiven and Lingham, as is evident
 “ from the figures in the famous pagoda of Elephants near Bombay, one
 “ of which figures our author gives us. The same figures, with attributes
 “ nearly the same, appear on a painting of the *Zongar Tartars*, which is
 “ in L’Abbé Chappé’s voyage into Siberia. In India we find Bruma the
 “ only god who is represented with the flower of the nelumba or tamara,
 “ and as this was the symbol of the deification with the Scythians, it is
 “ plain that they must have introduced it.—In the parts of Tartary, for-
 “ merly inhabited by the Scythians, we meet with idols which resemble
 “ those found in India, which was conquered by the Scythians.

“ Chap. III. *Consequences of the foregoing Observations, with respect to the*
 “ *Arts, and the worship of the old Inhabitants of Europe.* The first part of
 “ this chapter is rather corroborative of what went before, than an investi-
 “ gation of consequences.—Mr. D. after stating the worship of the ox in
 “ Persia under the name of Mithras, in Ægypt under the name of Mnevis
 “ and Apis, and in China under a name which means the horned ox; tells
 “ us that the same symbols as those before-mentioned as having been
 “ found in the ox-temple, are to be with on some very curious medals
 “ of the Marli and Amarli, a people lying betwixt Media and the Caspian
 “ sea,

“ sea, who were conquered by the Scythians in their passage.—The Marli
 “ and Amarli were neighbours to the *Gelæ*, whose name takes, the *Gelæ* of
 “ Sicily, have the same symbol, viz. the ox with the human head, and
 “ the egg, on their coins.—Nor is this all, the Vandals or Vendes, who
 “ live near the Baltick, have also human idols with the feet of an ox.—
 “ After reminding us that the Scythian ensigns had serpents upon them,
 “ our author informs us that this worship is common over Asia; that
 “ the serpent is to be met with at Abury, all over the north, and in
 “ the islands of the eastern sea. Mr. D. goes into a great variety of
 “ learned illustration; but besides that much of it is minute, uncon-
 “ nected, and unintelligible without the plates, the text is so jumbled
 “ with scientific notes, that it is impossible to follow him through it.

“ All that can be done is to wish that he had, if possible, com-
 “ pressed his matter, and given it a little more order, and that he
 “ had not had recourse, for some of his proofs, to such very doubtful
 “ authorities, as casual expressions in the Orphic hymns, the very sus-
 “ picious inscription on the statue of Isis at Sais, and the Indian tradition
 “ about the antiquity of the world. To Mr. D's genius and taste,
 “ however, as well as to his great acquaintance with the fine arts,
 “ and his general (I hardly dare say accurate Greek) learning, every
 “ man in this country will do willing justice.

“ Chap. IV. *On the Forms of some Asiatic Coins, and on those of the older*
 “ *Greek Coins.* Ox and lion the symbols of the sun, very old emblems,
 “ and still found on the Persian and Indian coins, with the rays of
 “ the sun in the obeliscal form—Tunquin in China with some variations
 “ —but at Japan under the original form—on Greek coins—Tartarian
 “ coins of the name of Tesseræ. These have the old or quadrilateral
 “ form, and Mr. D. gives several instances of customs still preserved
 “ in the Indian coinage, which recall to mind the beginning of the arts
 “ in Greece, as well as the reasons why the Greeks adopted such
 “ forms. The Indians and Japanese could not take from the Greeks,
 “ as they had no communication with them. The quadrilateral form,
 “ which is to be seen on the medals of Magna Græcia, Sicily, the
 “ islands, the colonies of Asia Minor, and in Thrace, is also to be
 “ found at Japan.—After some account of the varieties of shape visible
 “ in the ancient coins; the writer proceeds to speak of the serpent, which
 “ is the *Agathos Daimon* of the Phœnicians, and is found—in the Indian
 “ money called Cheda,*—on a medal of Dyonisiopolis,—coming out
 “ of the tamara leaf in the paintings of Macha Alla, a Scythian god,
 “ worshipped by the Zongore Tartars (See Chappe's voyage into Siberia,

* Of the Quida people

“ plate

“ plate 18.)—on the medals of Cyzicum—in the remains of Persepolis—
 “ on the temple of Belus at Babylon (Diod. Sic. lib. ii. c. 9.) on the medals
 “ of Cos, Delphos &c. &c. The serpent which represents the agathos
 “ daimon on the Greek medals is in the same attitude, and has his tailed
 “ curled just like the serpent on the Indian money cheda, where also he
 “ has the tamara leaf. On a beautiful monument in the British Museum
 “ (given by Wortley Montague) we have both the worship of the ser-
 “ pent, and that of Isis and Osiris, whose heads, taken from those of the
 “ ox and cow, come out of one human body. The caps of the Ethiopian
 “ and Ægyptian priests were also surrounded by serpents. This worship,
 “ as well as that of the cow, subsists to this day at Juida in Africa (*Hist.*
 “ *Gen. des Voyages.* t. i. p. 302.)—Mr. D. concludes this chapter with an-
 “ other tour round the world to find out emblematical stones, which he
 “ accordingly shews us in every corner of it.

“ Thus ends the first volume.

“ Book the Second, Chap. I. *Of the Manner in which the ancient Medals*
 “ *have been preserved.* Mr. D. thinks that the ancients never made any
 “ collections of medals as we do; but that those which have been found
 “ were found in sepulchres, where they were deposited by the friends of
 “ the deceased, to enable him to pay Charon for his passage, and make
 “ presents to the other gods of the infernal regions. This explains, Mr. D.
 “ thinks, the perfect preservation in which they are for the most part
 “ found. Mr. D. takes occasion from hence, to carry us another voyage
 “ round the world, in order to shew the conformity of the northern na-
 “ tions and Greeks, with respect to the doctrine of hell.

“ The author here takes occasion to explain the drawings, (which he
 “ gives us) on Sir W. Hamilton's vase; after shewing evidently that the
 “ history upon it, is not the history of Philip as has been commonly sup-
 “ posed, he contends that it must be the history of Alcestis, and of Castor
 “ and Pollux.

“ This chapter ends with an account of several sepulchres, of which
 “ the author gives us drawings, Most of these, however, are, I believe, to
 “ be found in other places, and have, it seems to me, but little reference
 “ to Mr. D'A's subject.

“ Chap. II. *Of the use to be made of the form of Letters in ascertaining the*
 “ *age of Monuments—Errors which may arise from this source.* This chapter,
 “ which contains upwards of two hundred pages, and much more notes
 “ than text, is intended to overturn several opinions about the age of mo-
 “ numents advanced by Spanheim, Spon, Montfaucon, Corfini, and Winc-
 “ kelman, but it is impossible to give any just idea of the argument in
 “ a work of this kind. The author takes up L'Abbé Barthelemi's differ-
 “ tation on the Amyclean inscription, and makes some farther observations
 “ on

“ on it. He also gives explanations of several medals, and endeavours to
 “ prove, from the agreement of the letters on medals supposed to have
 “ Etruscan characters, with those on the oldest Greek inscriptions, that
 “ the ancient Greek and the Etruscan letters are the same. Mr. D. asserts
 “ that the medal of Zancle without the hollow, is three hundred and
 “ sixty-four years prior to the æra in which it is placed. In a note he
 “ collects all the objections that have been made to the inscriptions col-
 “ lected by Mr. Fourmont, and endeavours to confute them.

“ Chap. III. *Commencement of the striking of coins in Greece, their uses*
 “ *with regard to the Arts*—Money first struck by Phidon of Argos, who,
 “ according to Mr. D. was the eleventh descendant of Hercules, and
 “ cotemporary with Lycurgus.

“ In this chapter Mr. D'Ancarville gives us the history of the coinage
 “ for one hundred and sixty-three years, viz. from about one hundred and
 “ nineteen years before the first Olympiad to the eleventh. During this
 “ period the learned author tells us it underwent five considerable changes
 “ of about thirty-two years each. In the first thirty-two years, the medals
 “ were struck with a hollow divided into eight partitions; the next thirty-
 “ two had a square divided into four parts; then the square was orna-
 “ mented with legends and inscriptions; then there was only two or one
 “ cavity, with an impression in relievo, and finally, they made money
 “ with incused figures on the reverse, and a deep square without any par-
 “ tition, to which they soon after added heads. The author exemplifies
 “ his assertions by a great variety of coins taken from different cities. He
 “ is also very full and entertaining in his accounts of the several curious
 “ monuments, some scarce, some unheard of except by this kind of evi-
 “ dence, to be found on the ancient coins.

“ Such are some of Mr. D's thoughts, at least as far as I have been able,
 “ with uncommon pains, to extract them from his books. As a medallist,
 “ I confess myself entirely incapable of judging what degree of merit are
 “ to be given to them. Ingenious and plausible they certainly are, and
 “ supported by a considerable share of learning, how far it is all solid
 “ others will determine. As a reviewer, I must confess I could have
 “ wished for less tautology, more order, more clearness, less mixture of
 “ old and known things with the new, and a smaller torrent of erudition.
 “ But perhaps this was inseparable from the subject, and I ought to be
 “ thankful that the book which, I think, might have been compressed
 “ into half a volume, was not lengthened out into four. Si cela est je rends
 “ graces à Mr. D'Ancarville d'avoir passé si vite au deluge*.

* See Racine's admirable comedy of the Plaideurs.

“ There

“ There are seventy-four plates, containing medals, inscriptions, sepulchres, the Hamilton vase, the apothosis of Homer, &c. &c. Of these the engravings are but moderate, nor do I see any great reason there was for republishing the Amyclæan and other inscriptions.

“ * * * Having heard that many persons, whose opinions of these matters will weigh much more than mine, were reading Mr. D’Ancarville’s book for the third and fourth time, and were loud in its praise; I have been led to look it over again since my review of it has been printed. Though I still think the order, &c. far from happy, and find more reason to be dissatisfied with the Greek criticisms (Oupis and Apia, the same words—*Δυναμις* in Romans i. 16. for God’s virtues—*Λιμνος* Greek for a haven—*θεος* God, from Tho, an ox—the portentous note on Eve, vol. I. p. 206—the roots of the word Hercules supposed to be foreign to the Greek tongue,—Gross false prints in most of the Greek quoted—The translation of *αἰς*, p. 334, vol. I.); yet I own I am inclined to recall *much* of what I said of tautology, and want of order, as far as relates to the third chapter. I could now too wish that I had given more of that chapter, particularly the very ingenious discovery of the migration of the *Pan*, or supreme being, idols of whom, with the Scythian character of face are found in Scythia, at China, at Japan, in Herculaneum, on an Isiac table in the British Museum, and in other places. As to Mr. D’s history of the gradual introduction of the ox, serpent, and Bacchus—the egg, which represents the birth of the world, and the doctrine of an *ancient* belief in the *invisible* father, who engendered a son, his great *power*, or *virtue*, or *word*, at first a metaphysical being, but afterwards personified, and considered as the *first principle*; besides that something is said of it at the beginning of the article, the proofs are too minute, (even had not the ground shaken under me at every step as it did) to be easily analyzed.

“ All this, however, obliges me to add, that as the book *cannot* be judged of, from my account, in which, moreover there are some inaccuracies, though I think no essential ones; I recommend it as well worthy to be read, by persons delighting in these studies. At the same time it is my *poor* opinion, that the facts resulting from the comparison of the ancient monuments with each other, are all that will stand accurate enquiry; but that, how the resemblances came to exist, will always remain a mystery;—at least I see nothing in Mr. D’s book, that at all satisfies my mind.—However, as this matter will probably be discussed in a masterly way, by the Gottingen reviewers, some of whom have turned their minds much to enquiries into the origin of nations; I shall not fail to give the earliest account of what they say.—It is necessary to add that there will be more volumes of this work.”

R E C H E R C H E S.

R E C H E R C H E S

Sur la table du Gange, apportée de l'Inde par Mr. Boughton Rouse ; sur les fables sacrées relatives à ce fleuve, & aux trois principales Divinités des Indiens.

MÉGASTHENES, qui voyagea dans l'Inde environ trois siècles avant notre Ere, affuroit qu'on ne devoit pas s'en rapporter aux anciennes traditions admises de son tems sur ce pays. Les Indiens, suivant cet auteur, n'avoient jamais envoyé d'armée hors de chez eux : jamais ils n'avoient été conquis que par celles de Bacchus, d'Hercule & d'Alexandre. (1) Eratosthenes regardoit, avec raison, ces conquêtes de Bacchus & d'Hercule, comme des fables incroyables. (2) Ce ne fut donc qu'après le tems où vécut Alexandre, qu'on put avoir en Europe, des connoissances moins incertaines, sur ce qui regardoit les peuples de l'Inde. Ceux qui accompagnerent ce prince dans son expédition en Asie, ayant écrit des relations très-contradictoires & très-dif-

(1) Strab. *Geograph. lib. xv. p. 686. D.*

(2) Idem. *p. 687. B.*

férentes, sur les choses mêmes dont ils avoient été témoins, (3) que doit on penser, dit Strabon, de celles dont ils ont parlé sur le rapport d'autrui ?

Cependant, plusieurs siècles avant le règne d'Alexandre, quelques Grecs voyagerent dans l'Inde : ils pénétrèrent jusqu'à *Nysadabur* & au mont *Mérou*, situés à peu de distance des bords du Gange. Le culte établi dans ce pays, ressembloit en tout à celui de Bacchus. Le nom de *Brouma*, très-analogue à celui de *Bromius*, donné à ce Dieu, les cérémonies pratiquées dans les fêtes des habitans de *Nysadabur*, la dénomination même de cette ancienne ville, & celle du mont *Mérou*, leur persuadant que le Dieu de *Nyse*, né de la *cuisse* de Jupiter, étoit celui qu'on y révéroit ; ils le reconnurent pour le fondateur de la *Nyse* de l'Inde. “ Les plus sçavans des Indiens affuroient effectivement, que le
“ fondateur de cette ville y vint de l'Occident à la tête une
“ grande armée ; qu'il occupa le mont *Mérou* ; qu'il trouva
“ les Indiens encore dispersés dans les campagnes ; qu'il les
“ réunit dans des villes ; et qu'avec l'Agriculture, il leur ap-
“ prit la manière de cultiver la vigne. Il institua chez eux
“ le culte de *Dieu*, enfin il leur donna des loix & leur
“ érigea des tribunaux de justice.” (4) Également frappés de ces récits & des choses qu'ils avoient sous les yeux, les Grecs ne douterent pas que ce Conquérant, ce Législateur,

(3) Strabon. *Geograph. lib. xv. p. 685. C.*

(4) Diod. Sicul. *Biblioth. lib. ii. p. 151. N° 38.*

cet Instituteur de la religion de l'Inde, à laquelle il étoit étranger, y étant venu de l'Occident dans lequel la Grèce est située relativement à l'Inde, ne fut le Bacchus né chez eux. En cette occasion, leur vanité ne fut peut-être pas ce qui contribua le plus à les jeter dans un erreur, dont Eratosthenes ne les fit pas revenir.

Ces anciennes traditions étoient assurément très-fondées : car Diodore de Sicile les rapportoit d'après le témoignage “ des plus savans Indiens, *de ceux qui étoient, dit-il, les plus instruits des antiquités de leurs histoires.*” Cet auteur entend par là les *Brachmanes* de cette *caste* qu'on appeloit *Germanes*, *Hilobes* ou *Montagnards*. Ces mêmes traditions existent à présent dans l'Inde, comme elles y existèrent au tems où elles furent communiquées à des Grecs, bien mieux informés que Mégasthenes, qu'Onésicrite & peut-être qu'Eratosthenes même. Je ne fais si on ne pourroit pas les attribuer à Pythagore, car il eut occasion de converser avec les mêmes philosophes de qui venoient ces histoires.

“ Les Indiens reconnoissent encore Brouma pour le premier Législateur de leur pays : il les tira de la vie sauvage pour leur apprendre les arts, les sciences, & l'agriculture.”
(5) Et comme les Brachmanes affuroient que pour ces mêmes raisons leur premier Législateur fut déifié après sa mort ; les Brames disent aujourd'hui que les mêmes motifs firent déifier

(5) Voyage de Sonnerat. T. I. p. 155.

Brouma. Suivant eux, il écrivit les quatre livres des *Védams*. C'est la raison pour laquelle ils le représentent dans l'action d'écrire ces livres, (6) qu'on fait être le fondement de leur culte religieux. Et comme on le voit ici, leurs monumens, ainsi que leurs histoires, s'accordent à confirmer le récit de Diodore de Sicile, fait il y a plus de deux mille ans d'après celui de leurs anciens Brachmanes, & à montrer que Brouma fut l'instituteur de leur religion.

En comparant la tradition des *Brames* modernes, avec celle des anciens Philosophes de l'Inde, on ne peut manquer d'être surpris de l'étonnante exactitude de Diodore à rapporter les discours de ces derniers : & l'on voit combien de confiance mérite cet auteur, dans tout reste de ce qu'il dit sur ce même sujet ; puisqu'il l'a manifestement puisé dans la même source. Les Indiens ne disent pas maintenant que Brouma conquit leur pays, comme le disoient les anciens Brachmanes, mais il avouent tacitement ce fait important : car en reconnoissant que Brouma les tira de la vie sauvage ; qu'il leur enseigna les sciences ; qu'il leur apprit les arts ; qu'enfin il leur donna leurs plus anciens livres, & par conséquent l'écriture ; c'est avouer qu'avant lui, aucune de ces choses n'existoit chez eux. Cela même suppose qu'elles y furent apportées d'un pays où elles existoient, & que Brouma étoit étranger à celui où il les apporta. Il fallut bien qu'il y vint avec une armée, puisque c'étoit le seul moyen par lequel il put faire les grandes

(6) Voyage de Sonnerat. T. I. p. 155.

choses qu'il exécuta pendant un regne de cinquante deux ans. Suivant Strabon, " les marchands qui de son tems s'em-
 " barquoient sur le Nil, pour aller dans l'Inde par le golphe
 " Arabique, passoient rarement jusqu'au Gange. Ceux qui
 " y parvenoient étoient des gens sans lettres, peu propres à
 " s'occuper de l'histoire des lieux où ils abordoient." (7)
 Cette judicieuse observation peut malheureusement s'étendre
 sur tous les tems postérieurs à Strabon. En effet, ce n'est guere
 que depuis le commencement de ce siecle, qu'on a commencé
 à chercher des connoissances solides sur l'histoire, les mœurs,
 & la religion des habitans de l'Inde. Cependant, Arthémi-
 dore, semble avoir connu le cours du Gange à peu-près
 comme on le connoit maintenant. " Ce fleuve, disoit-il,
 " en sortant des monts Emodes prend sa direction vers l'Oc-
 " cident. Parvenu à la ville de *Gange*, il coule vers l'Orient
 " jusqu'à *Polibothra* & ses embouchures." (8) Arrien parle
 d'un port situé vers les bouches de ce fleuve, dont il portoit
 le nom. Nous voyons par cet auteur, qui vécut près d'un
 siecle avant celui de la navigation du Pont Euxin, (9) que
 vers le commencement de notre Ere, on tiroit de cette côte
 de l'Inde des mouffelines très-belles, comme le sont celles
 qu'on en apporte aujourd'hui, & l'on y employoit une monnoie
 d'or appelée *Kelitis*. (10)

(7) Strabon. *Geograph. lib. xv. p. 686. B.*

(8) Strabon. *in eod. libr. p. 719. B.*

(9) Salmas. *in fol. p. 1186. i. c. d.*

(10) Arrian. *Peripl. Mar. Erythr. p. 177.*

Les sources du Gange ne sont pas connues. Un mémoire écrit dans l'Inde, par un gentilhomme Allemand très-instruit, (11) estime qu'il est impossible de découvrir ces sources. " Car, dit-il, aucune route frayée ne peut y conduire : des " précipices profonds, des abîmes très-vastes, se joignent à " l'excessive élévation des montagnes, dont les sommets sont " couverts de neiges & de glaçons qui ne fondent jamais, " pour détourner les plus hardis d'entreprendre ce voy- " age, & les empêcher d'aller plus loin que la Cataracte. " On voit cette Cataracte, marquée sur la *Table Indi- " enne.*" *Planche I. Δ. Δ.*

Les Grecs se tromperent, en croyant reconnoître dans l'Inde, le culte de leur Jupiter *Ombrius* ou *Pluvial* : (12) mais ils ne se tromperent pas en disant qu'on y adoroit les Génies du pays & le Gange. Les Indiens réverent encore ce fleuve, & lui donnent le sexe & le nom féminin *Gang* ou *Ganga*. (13) Les Brames prétendent " que deux gouttes " d'eau étant tombées, près du *Paradis*, des yeux de l'*Etre* " *suprême*, auquel ils donnent le nom de *Bechund*, elles " s'écoulerent dans le lac *Manfaroare*, dont les eaux vont

(11) On peut voir cy après ce mémoire, écrit en Latin.

(12) Strab. *Geograph. lib. xv. p. 718. B.* Λέγεται δὲ καὶ ταῦτα παρὰ τῶν συγγραφέων, ὅτι σέβονται μὲν τὸν "Ομβριον Δία οἱ Ἰνδοὶ, καὶ τὸν Γάγγην ποταμὸν, καὶ τοῖς ἐγχωρίαις δαίμονας. *Hæc etiam a scriptoribus dicuntur, ab Indis Jovem Pluvialem, et Gangem flumen, et indigetes Genios coli.*

(13) *Mém. sup cit. Ganges quem Indi Gang aut Ganga appellant, feminamque existimant esse non marem ; magno per totam Indiam honore colitur.*

“ se rendre, dans le bras principal du *Gange*.” (14) Le *Phison*, nommé le premier parmi les fleuves du *Paradis terrestre*, est pris pour le *Gange* par Flavius Joseph, par St. Epiphane, St. Augustin & St. Jérôme. Ces auteurs n'eurent assurément aucune connoissance de cette fable Indienne, qui cependant met dans le *Paradis* le lac qu'on peut regarder comme une des sources du *Gange*. Ainsi, l'on trouve encore dans cette fable de l'Inde des motifs de croire que très anciennement, on y eut des traditions fort semblables à celles des livres de Moïse, & qu'elles s'y sont changées au point qu'on le voit, par celle dont on vient de parler.

Les Indiens donnent au *Gange* le titre de *Brahma-putar* ou fils de Brouma : (16) *il sort immédiatement*, disent-ils, *des pieds de ce Dieu*. (17) Cette fable, substituée à celle qui faisoit plus anciennement fortir les eaux de ce fleuve des

(14) *Idem*. Tradunt Gymnosophistæ duas guttas ex oculis supremi Numinis, quod vernaculi Bhagban dicitur, decidisse, ac prope Paradisum, Bhécund nomine, fluere, cœpisse, inde in lacum Mansaroarem illapsas esse.—“ Ce Lac très-vaste, suivant le “ mémoire dont on tire cette notice, sort des montagnes du Thibet, parcourt “ le pays d'Aschain, & se rend dans le plus gros bras du *Gange* au-dessous “ d'Ascham.”—Le Paradis qu'on y appelle *Bhécund*, est celui auquel on donne aussi le nom de *Chorkam*, & dans lequel existoit un arbre dont le fruit eut donné l'immortalité, s'il eut été permis d'en manger.

(15) Genes. cap. i. v. 11 & 12.

(16) Mém. sup. cit. *Brahma putar, id est filius, Brahmæ, fluvius aquarum mole maximus superstitioso ab incolis cultu adoratur.*

(17) Voyage aux Ind. Orient. par Mr. Sonnerat. T. I. p. 277.

yeux de l'Etre suprême, nous montre comment les Indiens attribuerent à celui qu'ils reconnoissoient pour leur législateur & pour un homme déifié les actes, & successivement les titres que d'abord ils avoient attribués à Dieu même. On voit ici la double origine de la vénération qu'ils ont pour le Gange.

Les Brachmanes devinrent les prêtres de l'Inde, les successeurs de Brouma & les dépositaires des *Védams* ou livres sacrés qu'il avoit écrit. Le culte d'un Etre tout-puissant, éternel, immatériel, unique, étoit enseigné dans ces livres. En déifiant l'auteur d'un tel culte, on ne prétendit assurément pas l'égaliser à l'Etre suprême, mais seulement l'honorer comme le ministre, l'envoyé ou l'apôtre du Dieu dont il avoit établi la religion. Pour représenter ces titres, on admit sa tête parmi celles de la figure *Tricéphale*, au moyen de laquelle on représentoit la triple puissance Divine. (18) Cela le fit confondre par le peuple avec l'Etre *Créateur*. L'habitude, la superstition, le tems seul purent faire admettre une telle confusion dans les idées. Mais ce fut parce qu'après la mort de Brouma on le mit dans un rang au-dessus de celui des hommes ordinaires, qu'on n'employa pas pour le représenter, la figure emblématique, qui, chez les Scythes, exprimoit les fondateurs des peuples. Les Grecs & les

(18) Voyez cette figure telle qu'elle est dans la Pagode de l'Isle Eléphanta, où elle a été copiée par Mr. Niebuhr. *Voy. en Arab. T. II. Tab. V.*

Chinois prirent d'eux cet usage, que les Scythes établis dans l'Inde eussent vraisemblablement suivi, s'ils n'eussent voulu représenter, plutôt la qualité de Saint, que celle de Législateur ou de Fondateur, dans les figures de Brouma.

Quand Chiven & Vichenou furent déifiés dans l'Inde, comme Brouma l'avoit été bien avant eux, on plaça leurs têtes, ainsi qu'on avoit placé la sienne, sur le corps de la figure *Tricéphale* de Dieu, dont ils semblerent alors partager la puissance suprême ; ou parurent au moins en être les ministres. Et de même que Brouma fut censé possesseur du pouvoir de *Créer* ; Chiven fut mis en possession de celui de *Détruire*, & l'on attribua celui de *Conserver* à Vichenou.

Dans les tems antérieurs à Chiven, Brouma étant le seul personnage déifié par les Indiens, confondu qu'il fut avec l'*Etre-Créateur*, la superstition populaire qui lui en attribuoit le pouvoir, lui en donna le titre : le symbole du Bœuf, fait pour exprimer ce titre, devint alors celui de Brouma. (19) Lorsque Chiven & Vichenou furent aussi déifiés, l'Inde se trouva partagée en trois especes d'ordres religieux, formés par les Brachmanes attachés à l'ancien culte, & par les Brame attachés à celui de Chiven ou à celui de Vichenou. Chacun de ces ordres voulant élever son Dieu au-dessus de autres, la jalousie contre le plus ancien, réunit les partisans des deux plus nouveaux : ceux de Chiven & de Vichenou détruisi-

(19) Voilà pourquoi dans la Pagode d'Eléphanta Brouma est représenté appuyé sur la tête de Bœuf. Voyez ici *Planche X*.

rent tellement les Brachmanes & le culte de Brouma, qu'à-présent il n'existe rien des premiers, & que l'autre n'a pas même un temple dans l'Inde. (20) Cependant sa mémoire y est conservée par la vanité des Brames qui prétendent descendre de lui, & lui rendent encore des honneurs.

Après la destruction du culte & des partisans de Brouma, ceux de Chiven & de Vichenou donnerent chacun à leur Dieu les prérogatives, dont le premier avoit joui durant si long-tems. Le Bœuf devint l'attribut de Chiven ; on lui donna le titre de *Créateur*, que d'un autre côté on donne également à Vichenou. Chiven conserva cependant le titre de *Ruder* qu'avoit eu Brouma : il exprime le *Régisseur* de toutes choses. (21) Ce titre de Dieu, tiré des *Védams*, passa successivement de l'Etre *Générateur* des choses, à Brouma & à ceux qui en prirent la place. Il est aisé de se convaincre de ce fait, par le caractère donné à *Ruder* dans l'*Atherbun-Bede*. Ce livre tenu pour canonique, fait partie d'un ancien commentaire des *Védams*, dont l'existence actuelle passe pour douteuse. La piece qu'on va rapporter ici est copiée de ce commentaire ; & comme elle ne fait mention ni de Brouma, ni de Vichenou, ni de Chiven, elle paroît avoir été faite avant le tems où ce dernier porta le titre de *Ruder*, peut-être même avant celui de Brouma. Ce pourroit être un

(20) Voyage de Sonnerat. T. I. p. 152. Note A.

(21) Ce titre répond à celui de *Pantodynaste*, ou Chef de toutes des Dynasties, donné à Bacchus par les Grecs, comme on l'a dit ailleurs.

de ces morceaux de l'ancienne Théologie qu'il apporta dans l'Inde.

“ Les Anges s'étant rassemblés dans le Ciel devant RUDER,
 “ se prosternerent & lui demanderent, ô RUDER qu'es tu ?
 “ RUDER répondit, s'il existoit aucun autre, je me décrirais
 “ moi-même par comparaison. Je fus toujours, je suis tou-
 “ jours, je serai toujours. Il n'y a pas d'autre à qui je puisse
 “ vous dire que je ressemble. Dans ce moi-même est l'es-
 “ sence intérieure & la substance extérieure de toutes choses.
 “ Je suis la cause primitive de tout. Toutes les choses qui
 “ existent à l'Orient, ou à l'Occident, ou au Septentrion, ou
 “ au Midi, au-dessus ou au-dessous, c'est moi. Je suis tout.
 “ Je suis mâle & femelle. (22) Je suis les trois feux visibles,
 “ & le feu du soleil. (23) Je suis plus ancien que tout. (24)

(22) On voit ici comment les deux natures étant regardées comme inhérentes à celle du *Ruder*, Brouma à qui l'on donna ce titre avec celui de *Créateur*, prit aussi les formes des deux sexes. On les lui voit dans la figure double qui le représente dans la Pagode d'Eléphanta. (*Voyez la Pl. XII.*) Ce-ci montre encore pourquoi il fut représenté réunissant aussi les deux sexes, ainsi que cela s'observe dans un autre bas-relief de la même Pagode. (*Voyez la Pl. X.*)

(23) Par les trois feux *Ruder* entend l'Ether, le Feu matériel qui étoit son symbole, & celui qui éclaire dans la nuit : c'est le *Soleil nocturne*, représenté dans la Pagode d'Eléphanta par la figure qui tient le rideau dont il cache la lumière du Soleil mise à côté de sa tête. (*Voyez la Planche XI. N° 2.*) *Ruder* est enfin le *Soleil diurne*, représenté par l'auréole de cette figure à quatre bras, ainsi que par celui qu'on voit sur le corps du Bœuf emblème du *Soleil nocturne*, dans la même planche N° 1. Tous ces feux sont célébrés dans les Hymnes d'Orphée.

(24) *Ruder* a dit qu'il étoit la cause primitive de tout. Il est aussi le plus ancien de tout. C'est évidemment le Principe des êtres, le Pere de toutes les choses, l'Etre primitif. En lui sont concentrés les trois êtres divins & les trois puissances.

“ Je suis le Roi des Rois. Mes attributs sont transcendans.
 “ Je suis la Vérité ; je suis l'Esprit de la création ; (25) je
 “ suis le Créateur. Je suis la connoissance des quatre *BEDES* ;
 “ (26) Je suis tout-puissant ; je suis pureté. Je suis le pre-
 “ mier, le milieu & la fin. (27) Je suis la *lumiere*, & c'est
 “ pour cela que *j'existe* ; afin que quiconque me *connoit*
 “ *puisse connoître tous les Anges, & tous les Livres, & toutes*
 “ *leurs Ordonances*. (28) Et quiconque connoit le savoir des
 “ *Bedes*, peut connoître tout ce qui regarde *les Vaches, &*
 “ *les Brame, & les Sacrifices* : (29) de là il faudra *les Devoirs*
 “ *de*

(25) *Ruder* est la *Vérité*, il est l'*Esprit de la Création* ; c'est l'*Etre qui incube les eaux*, celui qui est représenté par la *Colombe* Planche XII. Il n'est qu'un avec l'*Etre primitif* ; il est uni avec lui dans le *Trinitouri* ; enfin il est le *Créateur*, celui qui fit le monde par sa parole. Il est l'une des trois figures rassemblée avec les deux précédentes, & c'est à-la-fois lui qu'on voit sous la double forme employée dans ce bas-relief. Pour l'expliquer, je me suis servi de ces passages de l'*Atherbun-Bede*. C'est-à-dire que j'ai expliqué un ancien monument de la Théologie des Indiens, par un de leurs anciens livres de Théologie. On peut observer que dans ces bas-reliefs, les *Anges* sont en présence de la *Colombe* ou de l'*Esprit* en attitude de respect, pareille à celle dans laquelle ils sont décrits par ce passage de l'*Atherbun-Bede*.

(26) Ces quatre *Bedes* sont les quatre livres du *Védam*. *RUDER*, en disant qu'il est la connoissance des *Bedes*, reconnoit les avoir donnés aux hommes par le ministère de *Brouma*.

(27) On s'appërçoit assez que toutes ces qualités ne pouvant convenir ni à *Brouma*, ni à *Chiven*, ni à *Vichenou*, si elles leur ont été données, c'est parce qu'on leur attribua les titres propres à l'*Etre Suprême* dans un culte auquel on substitua le leur.

(28) On donnera ailleurs l'explication de ce passage remarquable.

(29) Le savoir des *Bedes* fait connoître tout ce qui regarde *les Vaches, &*
 les

“ *de la Vie, il entendra la Vérité, & ses Actions seront vertueuses.* Et à ceux qui pratiqueront la vertu, je donnerai l’abondance & la tranquillité.”

“ RUDER ayant prononcé ces mots devant les Anges, s’abforba dans sa propre splendeur.”

On a dans l’Inde un très-ancien Hymne fait à l’honneur de *Ruder*. Cette pièce semble encore antérieure à tous les Dieux présens des Indous. Et comme l’ancienne figure Scythique dont on a parlé, & qui s’est toujours maintenue parmi celles des Dieux nouveaux de l’Inde, cet Hymne paroît tenir à la même origine, & s’être conservée par les même moyens. On y trouve toutes les qualités données à l’Être Créateur du Monde, dont le pouvoir absolu conserve & détruit tous les êtres émanés de lui. On y voit les formules d’invocation employées dans un très-ancien culte. Tout s’y ressent des idées d’un peuple guerrier; tel fut celui dont les armes portèrent dans l’Inde les premières notions religieuses. Ici *Ruder* ne paroît armé qu’à la manière des Scythes : on ne parle que de son arc, de son carquois, de ses flèches & de son épée : il n’a aucune de ces armes terribles, que les sectateurs de *Chiven* & de *Vichenou*.

les *Brames* & les *Sacrifices*, c’est-à-dire les symboles de la religion, les devoirs de ses prêtres & les rites prescrits par les livres sacrés. Ce passage seul suffiroit à montrer que l’on trouve dans ce morceau un fragment très-remarquable de Théologie donnée par *Brouma*. On voit, que comme *Numa*, il prétendit avoir reçu de Dieu même les loix qu’il publia, & les livres qui les contenoient;

donnent.

donnent à leurs Dieux. Cette priere, étrangere au culte de ces derniers, dut néanmoins se conserver quand il s'introduisit, parce qu'elle restoit attachée au nom de *Ruder* donné successivement à Brouma, à Vichenou & à Chiven. Elle tient au dogme primitif qui n'a jamais changé, malgré les révolutions arrivées dans la religion : c'est à mon gré une des plus anciennes prieres qui existe, & c'est peut-être la plus capable de faire connoître la primitive Théologie des Indiens.

Dara-Shekoo, fils de *Shah-Jehan* Empereur de l'Indostan, traduisit le morceau qui précède sur *Ruder*, avec cet ancien Hymne qui lui est adressé. L'original de ce dernier, tiré du *Judger-Bede*, est en langue *Shanscrite* ; la version de ce Prince en langue Persane, mise en anglais par Mr. C. W. Boughton Rouse, est celle dont on donne ici la traduction.

Hymne adressé à l'Etre Créateur, à *Ruder*.

“ O RUDER, je te révere dans ta majesté & dans ta
 “ colere : je révere tes fleches, qui portent la destruction ; &
 “ ton arc & ton carquois, & tes bras, qui font les donneurs
 “ (30) de la victoire. Regarde vers moi avec cet air de
 “ bénignité, doux comme la face de la Lune, par lequel
 “ tu donnes la joie, & tu effaces tous les péchés.

(30) Le lecteur peut s'appercevoir par l'emploi de ce mot *donneur*, qu'on a eu moins d'égard à la langue dans laquelle on publie ce morceau singulier, qu'à celle dont on le traduit, & qu'on a cherché autant qu'il est possible de conserver l'expression originale.

“ O Toi,

“ O Toi, qui es le protecteur des hautes montagnes ;
“ ô toi, qui envoies les nuages & la pluie, défends moi avec
“ tes flèches redoutables ! soit que je sois en action ou en
“ repos, garantis moi de ta colere. Je t'offre juste & digne
“ louange. O toi, qui es le Seigneur des puissantes mon-
“ tagnes, dissipe les peines de tout les especes d'hommes ; fais
“ les joyeux & défends les du mal : accorde que je puisse
“ rester assuré sous ta tutele & ta protection. Tu es le grand
“ médecin des médecins ; guéris toi mes infirmités ; écarte
“ mes vicieuses & malveillantes inclinations, qui me condui-
“ sent dans la route du mal.

“ JE TE RÉVERE dans le *Soleil* qui est *ton image*, quand
“ il disperse cent mille rayons *vivifiants* sur l'univers : (31)
“ quand au méridien de sa splendeur il répand la joie ; (32)
“ non moins à son lever qu'à son coucher, sa conte-

(31). “ Les anciens peuples de l'Inde adoroient le Soleil & la Lune, ou le
“ *Soleil nocturne*. Ce culte même subsiste encore chez quelques Indiens, qui,
“ toujours éloignés des autres hommes ont vécu dans les montagnes & dans
“ les bois.” (*Sonnerat. T. I. p. 196.*) Le Bœuf & la Vache étoient aussi
les emblèmes de ce culte ; ou plutôt, pour me servir de l'expression de cet
hymne, ces animaux étoient, ainsi que le Soleil & la Lune, les *Images* du
Dieu Créateur de l'Univers. C'est encore ce que montrent les monumens des
Indiens dont on a parlé ci-dessus.

(32) Cette expression semble faite pour un climat moins chaud que celui
de l'Inde, où le Soleil dans son Midi est insupportable : on n'y peut dire qu'à lors
il répand la joie. Cet hymne est l'ouvrage d'un autres pays que celui où on
l'emploie ; d'un pays, où la chaleur du Midi est aussi agréable & aussi
recherchée, qu'elle est fatigante & à éviter dans l'Indostan.

“ nance flamboyante marque ta colere. Détourne ta
“ colere de moi. Je révere celui qui est la source de la joie
“ des créatures vivantes : dont la nature est exempte de
“ déclin, & ne connoit pas l'accroissement de l'âge.—A lui,
“ & à tout ce qui sort de lui je dois révérence & honeur.

“ O RUDER, tends ton arc pour me défendre de mes
“ ennemis ouverts & cachés. Tire tes flèches de ton carquois
“ pour les détruire. Quand tu auras détruit mes ennemis
“ & détendu ton arc, & oté la pointe de tes flèches, & que
“ tu feras réjoui, alors accorde moi d'être pareillement
“ réjoui. Mais ton arc n'est pas ressemblant aux autre arcs,
“ & tes flèches ne sont pas semblables aux autres flèches.
“ Tu n'as pas besoin de tendre ton arc, ni d'aiguiser les
“ pointes de tes flèches ; il ne te faut pas d'épée pareille
“ aux autres épées pour accomplir tes intentions. O toi,
“ qui peux remplir tes desirs, dont aucun ennemi ne peut
“ déconcerter les desseins, garde & protege moi de tous
“ côtés, & chasse mes ennemis loin de moi.

“ O RUDER, ton bras ressemble à l'or brillant. Tu es le
“ seigneur de toutes armées. Toutes les causes des choses
“ ont leur origine en toi. Tu es la cause des causes. Tu es
“ l'espace. *La Verdure des champs est la tienne. Tu es le*
“ *Seigneur de tous les animaux, & des oiseaux, & autres cré-*
“ *atures vivantes.* Tu es le Guide. Toute lumiere qui
“ brille, est ta lumiere ; tu entres dans tout ; tu soutiens tout.
“ Tu es le Seigneur des montagnes enflammées. Tu es
“ la

“ la source de toute richesse. Tu es le destructeur de l’ignorance. Tu es le *Gouverneur* du monde & le *Directeur* de tout. (33)

“ RUDER, le pouvoir de ton bras est en chaque lieu. Tu es celui qui épouvante tout pour avertir, & ne frappe personne. Tu as déployé les champs & les a garnis de plantes. Rouge est la couleur de ta majesté. Tu fis l’univers. Tu es le Seigneur des eaux & des terres arides. Tu es le Seigneur des richesses & des gains. Tu donnes l’efficacité aux remèdes. Tu es le grand bruit. Aucun objet n’est si évident & manifeste que toi. Il n’y a pas de place, excepté celle où tu es. (34) Tu es le Seigneur de toute force.

“ O RUDER, Seigneur de patience, je te révere, Seigneur de la victoire, Seigneur de tous les conquérans. Tu comprends toute l’étendue de l’espace ; Tu es le Seigneur du carquois ; ton carquois est rempli de flèches. Tu es le Juge de l’injustice & des punitions corporeles. Tu es un puissant crocodile & le Seigneur de tous les crocodiles. (35)

“ Tu

(33) Toutes ces expressions, sans en excepter une seule, se trouvent dans les Hymnes attribués à Orphée. Je ne les répéterai pas ici, les ayant citées ailleurs.

(34) On compare ici Dieu au *Bruit* qui ne se voit pas, mais dont l’existence n’est pas moins manifeste, que l’est celle de tous les objets visibles. Rien n’existe où Dieu n’est pas, car il n’y a pas de place excepté où il est. Ces idées me semblent nobles, grandes & sublimes.

(35) De tous les animaux aquatiques le Crocodile est le plus vorace & le

L

plus

“ Tu es toujours en mouvement. Tu es en tous lieux
 “ & tu preserves tout. Tu fais la garde pendant la nuit.
 “ Tu détruis les oppresseurs. Tu es le Seigneur de l'épée.
 “ *Tu fais écouler les générations.* Tu es dans chaque forme
 “ de la nature. Tu es le Seigneur de tous les ordres, de
 “ toutes les distinctions d'hommes, soit élevées, soit basses :
 “ toutes les tribus font en toi, même les moindres & les
 “ plus dégradées. Tu es plus petit que tout ce qui est le
 “ plus petit ; tu es plus grand que tout ce qui est le plus grand.
 “ Tu es le guerrier, & le cavalier & l'archer ; & tu es le fa-
 “ bricateur des armes. Tu es le conducteur des grandes
 “ armées. Tu es le chasseur, & tu conserves les chiens. Tu
 “ es le Créateur de tous les mondes : tu es RUDER, dont le
 “ pouvoir porte tous les mondes dans l'anéantissement.
 “ (36) Tu es le Destructeur de toutes choses. Tu tiens le

plus destructif. Il me paroît représenter ici la force du Temps qui détruit tout. *Ruder est un puissant Crocodile*, c'est à dire qu'il est le maître du Temps à qui rien ne peut résister. *Il est le Seigneur de tous les Crocodiles* parce que toute destruction s'opère par sa volonté. C'est comme si l'on disoit qu'il est le Seigneur de tous les Temps. C'est peut-être sur cette idée qu'est fondé l'emblème d'Isis, placée sur deux Crocodiles dans la table Isiaque du *Musæum Britannique* : on a pu vouloir exprimer par là que la nature, représentée par Isis, est soumise au temps qui opère continuellement sur elle. Et la figure de Pan sous laquelle on l'a mise, représente le Dieu qui préside à tout, & même aux temps, figuré par les deux Crocodiles sur lesquels il domine. J'aimerois mieux cette explication que celle que j'ai donnée ailleurs à ce sujet.

(36) Ce passage explique encore celui dont il est fait mention dans la note précédente.

“ coup

“ coup de la mort en ton pouvoir spécial. Tu formas l’uni-
 “ vers & ne fus pas fatigué. Je te révere dans ta petitesse,
 “ je te révere dans ta magnitude. Tu es plus jeune que
 “ tout ; tu es l’origine de tout ; tu fus antérieur à toutes
 “ choses. Tu te meus avec lenteur, & tu te meus avec ra-
 “ pidité. Tu expédies les événemens & tu les retardes.
 “ Tu es les eaux bruyantes ; tu es les ondes de la mer ; tu es
 “ le ruisseau coulant ; tu es les Isles de l’Océan. Tu es le plus
 “ ancien des années. Tu es plus jeune que l’enfant nouveau
 “ né : Tu es le commencement le milieu & la fin de tout. (37)
 “ Tu peux créer la ressemblance de tout ce qui te plait.
 “ Tu

(37) Des vers attribués à Orphée, & regardés comme indubitablement de lui par Mr. Gefner, (*Orph. Fragm. p. 368.*) renferment exactement la doctrine de l’*Atherbun-Bede*.

Zeûs πρῶτος γένητο Zeûs ὕστατος ἀρχικέραυνος,
 Zeûs κεφαλὴ, Zeûs μέσσα Διὸς δ’ ἐκ πάντα τέτυκται.
 Zeûs ἄρσην γένητο Zeûs ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη.
 Zeûs πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀσερόεντος.
 Zeûs πνοὴ πάντων. Zeûs ἀκαμάτης πύρος ὄρμη.
 Zeûs πόντις ῥίζα, Zeûs ἥλιος ἠδὲ σελήνη.
 Zeûs βασιλεὺς, Zeûs αὐτὸς ἀπάντων ἀρχιγένεθλος.

Apulée rapporte ces vers, en transposant seulement le troisieme. Je vais donner ici la traduction qui se trouve dans son livre ; parce que s’attachant plus au sens qu’à la lettre, elle se rapproche par là même encore davantage de l’Hymne Indien ; & l’on peut mieux voir que le fond des idées est le même, dans la Théologie Orphique & dans celle de l’Inde : car si l’on met à la place du nom de Jupiter celui de Ruder, on aura presque les mêmes paroles qui se trouvent dans le *Judger-Bede* & l’*Atherbun-Bede*.

“ Tu es le punisseur & tu es le préservateur. Tu rends la
 “ moisson fertile. Tu es digne de louange & d'honneur.
 “ O PUNISSEUR de ceux qui s'écartent de la voye, ô
 “ Seigneur de la vie, ô le plus pur des êtres, n'épouvante
 “ pas tes créatures, ne les frappe pas, ne les détruis pas : ne
 “ permets pas même, que par toi, un seul d'entr'eux souffre
 “ des peines. O toi qui donne la force au foible, & les re-
 “ medes aux malades, accorde moi ton aide, afin que je
 “ puisse jouir de la santé & de la vie. O RUDER tourne mon
 “ entendement vers toi, car tu es le Seigneur du pouvoir.
 “ Je te supplie de garder toutes les créatures qui m'apparti-
 “ ennent, soit hommes ou animaux, en repos & en tran-
 “ quillité. Préserve tous les habitans de cette ville ; ne les
 “ afflige pas par des maladies ; donne leur, ô RUDER, la
 “ santé ; écarte les maladies loin d'eux. Nous venons tous

Primus cunctorum est, et Jupiter ultimus idem.

Jupiter et Caput et Medium est, sunt ex Jove cuncta.

Jupiter et Mas est, estque idem Nympha perennis

Jupiter est Terræ basis, et stellantis Olympi.

Spiritus est cunctis validusque, est Jupiter ignis.

Jupiter est Pelagi radix : est Lunaque Solque,

Cunctorum Rex est, princepsque, et Originis auctor.

Il n'est presque pas un passage de ces deux morceaux de la Théologie Indienne, dont on ne puisse trouver les idées dans les hymnes adressés à Pan, à Bacchus, au Soleil & à la Lune, par Onomacrite sous le nom d'Orphée. Rien, peut-être, n'est plus capable de montrer la grande antiquité de ces hymnes. Quelques très-habiles critiques croient qu'ils ont été retouchés, mais ils les regardent comme bien plus anciens encore que le siècle d'Onomacrite.

“ devant

“ devant toi, en te suppliant : accorde nous tous les biens
“ que nos peres ont demandez pour nous, quand ils désire-
“ rent de nous donner l'existence. Vieillards & jeunes en-
“ fans, & enfans qui ne sont par encore nés, tous s'unissent
“ en sacrifice & priere envers toi. O toi qui es toujours
“ jeune & puissant, toi source de joye, répands tes graces
“ sur nous. O toi, à qui rien ne manque, qui es digne d'a-
“ doration, je te révere. O toi qui employe ton bras pour
“ ma fureté, qui as des milliers de milliers de traits, disperse
“ mes ennemis, & détruis les : car tu es, ô RUDER, au-
“ dessus de chaque partie de la nature. Exerce pour ma pro-
“ tection tes pouvoirs, qui sont sur toute la terre ; qui se
“ montrent dans les plaines, *dans la végétation des arbres,*
“ *dans les différentes especes de créatures vivantes, dans les*
“ *eaux,* & dans la nourriture pourvue pour le besoin de la vie.
“ Toi qui détruis tout ce qui prend de la nourriture, &
“ boit des eaux ; toi qui es parmi les gardiens des routes
“ publiques, & dans les lieux d'adoration ; dans tout, tu es
“ le RUDER infini. En chacun d'eux je t'implore pour me
“ protéger, & pour désarmer mes ennemis. J'offre mes re-
“ spects à tous ces titres, & à tous les autres différens pou-
“ voirs & attributs non comptés ici. Je les offre dix fois
“ vers l'Orient, dix fois vers le Midi, dix fois vers l'Occi-
“ dent, dix fois vers le Septentrion, & dix fois je me
“ courbe devant tes pouvoirs terrestres, & j'invoque leur aide,
“ afin de jouir de la santé & de voir la destruction de mes
“ ennemis.

“ ennemis. Dix fois vers l'Orient, dix fois vers le Midi,
 “ dix fois vers l'Occident, dix fois vers le Septentrion, & dix
 “ fois les yeux élevés vers le ciel, je me courbe devant tes
 “ pouvoirs aériens & celestes, dont les flèches sont le vent &
 “ la pluie : je les invoque à mon aide, afin de jouir de la
 “ santé, & de voir la destruction de mes ennemis. Chacun
 “ d'eux, c'est RUDER ; dont je révere le pouvoir infini :
 “ RUDER dont la plénitude est dans tout. Tout ce qui a
 “ été, c'est lui. Tout ce qui est, c'est lui. Tout ce qui sera
 “ c'est lui.”

Toutes les idées de la partie doxologique de cet hymne Indien, se trouvent dans les anciens hymnes des Grecs ; on les reconnoit aussi dans leurs monumens. Il est dit ici à Ruder, *tu es chaque forme de la nature*. La figure en bronze rapportée *Planche XVI.* réunit les formes de l'homme à celles des plantes. Celles-ci naissent des muscles son visage & de sa poitrine : ses cheveux ont le caractère du poil des boucs ; ses oreilles sont dentelées comme des nageoires de poisson ; deux dauphins sortent de ses tempes ; des ferres de crabe en forme de croissant, s'élèvent sur sa tête, & comme ce crustacé étoit le symbole de la Lune, on est assuré que c'est la forme de cet astre qu'on a voulu exprimer par cette figure. L'Artiste a donc cherché, autant qu'il lui étoit possible, de représenter *celui qui est dans chaque forme de la nature ; — celui qui est la verdure des champs ; celui qui est le seigneur de tous les animaux ; — de toutes les créatures vivantes.*

vivantes. On apperçoit ici celui que l'hymne Indien appelle le Créateur de tous les mondes ; l'Etre qui dit dans la Judger-Bede, *dans le moi même est l'essence intérieure & la substance extérieure de toutes choses. Je suis la cause primitive de tout.* — JE SUIS TOUT. C'est le PAN. Et quand j'ai dit, (38) “ que les feuilles, les dauphins, les serres
“ de Crâbe, & les poils de bouc, sortant du corps de cette
“ figure, en tirant leur origine, étant produites par elle,
“ montrent qu'elle doit représenter l'Etre qui produisit les
“ Plantes, les Animaux qui vivent sur la terre, les Poissons
“ qui habitent les eaux, enfin l'Etre Générateur ;—quand
“ j'ai ajouté que cette figure mystique représente l'Etre pri-
“ mitif, le principe de tout, & à-la-fois l'Etre secondaire, au
“ moyen duquel il engendra le monde & tous les êtres,
“ comme on le révéloit dans la Cosmogonie enseignée dans
“ les mystères ; quand enfin j'ai avancé que cette doctrine in-
“ connue à la mythologie Grecque, venoit des Scythes ;”
les preuves de ce fait, déduites des monumens & des traditions de l'ancienne Grèce, sont ici confirmées par les expressions de l'ancienne Théologie des Indiens. Leur doctrine, venue des Scythes, expliquant en entier toutes les parties d'une figure religieuse des Grecs, montre assurément que ce bronze singulier fut composée sur des idées toutes semblables.

(38) Voyez la page 374. du Vol. I. Ce beau monument est conservé parmi les bronzes qui appartiennent à Mr. Roger Wilbraham.

à celles

à celles de l'hymne Indien. Les formes de la sculpture de ce morceau, conformes en tout aux termes du discours employé dans ce cantique, font reconnoître dans le monument Grec, l'Etre que la poésie Indienne appelle Ruder, & que la poésie Grecque appeloit Pan. Il n'y a que les noms de changés. Cet hymne & ce monument ayant été faits dans les mêmes vues, appartiennent à une même Théologie, dont l'origine des Grecs & celle des Indiens s'accordent à nous montrer la source dans la haute Scythie.—Il est encore dit dans le même Hymne, *Tu es les eaux bruyantes ; tu es les ondes de la mer ; tu es le ruisseau coulant ; tu es les Isles de l'Océan.*—Ces qualités, en apparence impossibles à rendre par la sculpture, sont cependant très exactement rendues, par un *Terme*, conservé dans le *Musæum* du Vatican. On peut en voir ici la gravure Planche XVII. Du sommet de la tête de cette figure sortent des cheveux, qui se répandent sur ses côtés, & prennent sensiblement la forme des eaux qui descendent avec bruit de quelque hauteur escarpée. Ces eaux vont se joindre *aux ondes de la mer*, celles-ci font la barbe de la figure, dont elles paroissent sortir, & pour caractériser la mer on y a placé deux Dauphins qui semblent nager. Du nez, comme d'une source, partent d'eux ruisseaux qui vont se joindre à la mer : ce sont les *eaux coulantes*. Enfin sous les muscles de la poitrine, on a mis les vagues de l'Océan ; elles sont sculptées tout au tour de ce terme, comme je l'ai observé

observé dans un dessin fait à Rome d'après l'original. (39) En isolant ce buste, en le renfermant dans les eaux de la mer, il rend le sens du titre donné au Ruder, *tu es les Isles de l'Océan*. Les fourcils de cette figure, découpés comme des feuilles, montrent son pouvoir manifeste sur *la végétation des plantes* ; la vigne naissante sur sa tête, & les cornes qui en sortent, ne laissent pas douter que ce ne soit le Bacchus appelé *Corniger* par les Grecs : c'est l'Etre remplacé par Brouma chez les Indiens, celui enfin auquel l'hymne précédent est adressé, sous le nom de Ruder.

Ruder, qualifié dans l'*Atherbun-Bede*, des titres d'*Esprit de la Création & de Créateur*, est aussi appelé dans l'hymne du *Judger-Bede*, *le pouvoir qui porte tous les mondes dans l'anéantissement, le destructeur de toutes choses*. On peut voir, Planche XVIII, une figure qui réunit à l'attribut propre à marquer ces qualités, la plupart de ceux de la figure précédente. Celle-ci a les oreilles de bouc ; c'est le PAN, celui qui dit de lui même JE SUIS TOUT. Il tient d'une main le serpent, symbole du pouvoir Créateur qui donna la vie aux êtres ; la tête de mort qu'il a sur lui marque le destructeur de toutes choses. De son corps sortent *les eaux bruyantes* ; il est *celles de la mer*, marquée par un ancre & par un gouvernail : il est *les eaux coulantes*, exprimées par celles qui s'écoulent du

(39) On a oublié cette circonstance très-remarquable, en gravant le dessin de cette figure, Pl. XVI. mais je l'ai observée depuis dans un autre dessin fait à Rome par Mr. Nollkens.

vase mis sous sa main. Le rocher dans lequel il est placé marque les *isles de l'Océan*. Cette seule figure réunit presque tous les titres donnés au Ruder par les Indiens. Il doit, sans doute, paroître étonnant de trouver dans la Grèce des monumens impossibles à expliquer par sa mythologie, mais qui s'expliquent par l'ancienne Théologie des Indiens: on trouve le sens de ces mêmes monumens dans les hymnes Orphiques, & c'est celui qu'on leur donnoit dans les mystères, où se conservoit l'ancienne Théologie.

Comme toutes les eaux, suivant la Théologie des anciens Indiens, étoient sorties de *Ruder* ou de l'*Etre Créateur*, de là vint qu'on imagina de faire sortir les eaux du Gange des yeux de Dieu même. Cette idée paroît un abus du sens des livres sacrés où il est dit, qu'au commencement les eaux existèrent avec la terre informe & les ténébres, & que Dieu créa la terre & le ciel: on a conclu de là, que la terre & les eaux sortoient de lui, comme tous les êtres dont il est parlé dans l'hymne Indien. Quand dans la suite Brouma fut substitué à Ruder, dont il prit le titre, la Gange passa pour être sorti du pied de ce nouveau Dieu: sans doute à cause du mot *Padda*, qui dans la langue *Shanscrit* signifie le *pied*, & qui fut le nom primitif de ce fleuve. On voit ici, comme par-tout ailleurs, l'emblème tiré du double sens du mot qui fut l'origine de cette fable.

Lorsque les sectateurs de Chiven & de Vichenou, détruisirent sans retour ceux de Brouma, & renversèrent son culte,
les

les titres de ce dernier étant passés à ceux-ci, les Chivapatis, ou disciples de Chiven, lui ayant donné le titre de Ruder, le Gange fut censé sortir de lui, comme on le voit par le Candon. (40) Les Vichenoupatis prétendirent de leur côté qu'il devoit son origine à Vichenou. (41) Leur opinion est suivie dans la Table Indienne dont on donne ici l'explication. Voici la fable absurde rapportée dans le *Bagavadam* à ce sujet. (42) “ Le pénitent Baguiraden—somma la déesse “ *Genga* de se rendre sur la terre. Elle répondit qu'il falloit “ la permission de Brouma : d'après cette réponse, il fit une “ rigoureuse pénitence en l'honneur de ce Dieu. Celui-ci “ répondit qu'il ne pouvoit verser cette eau qu'aux pieds “ de Vichenou ;—Vichenou dit qu'il falloit l'intervention “ de Chiven ;—Chiven parut & accorda la demande ; *Genga* “ reçut l'ordre de suivre le char de Baguiraden, & de lui “ rendre le service qu'il demandoit.—Il appaisa le pénitent Sannon,” qui avoit détourné les eaux, de peur qu'elles n'inondassent son jardin, & le Gange reparut.—“ Suivant ce livre, cela fit donner au Gange les noms de *Sannounadi*, de *Baguiradi* & de *Vichénoubadi*.”

(40) Le *Candon* est un des dix *Pouranons*, ou livres consacrés à la louange de Chiven.

(41) Cette tradition est celle du *Bagavadam*, l'un des quatre *Pouranons* consacrés à louer Vichenou : deux seulement de ces livres sont en faveur de Brouma ; les deux autres, car il y en a vingt, sont écrits, l'un à la louange du Soleil, l'autre à celle du Feu.

(42) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 276.

On voit dans cette table, sous la lettre A, *Baguiraden* demandant l'eau du Gange à la déesse *Genga* ou *Ganga*, représentée par le fleuve même. Ce même *Baguiraden* se voit encore, A A, devant *Mahadeus* ou *Chiven*, dont le consentement fut accordé, à sa prière, pour faire sortir les eaux. Au sommet de la *Cataracte* de laquelle descend le Gange, & qui est appelée *Gangotri*, (43) *Nared* ou *Sannon* B, portant deux de ces vases dans lesquels les Indiens viennent de très loin chercher l'eau sacrée du Gange, est assis près de *Vichenou*, du pied duquel sort le fleuve.

Une tradition rapporte qu'ayant entendu le son de la cithare il se mit à danser en rond, & que ce fut après cette danse que le fleuve parut. *Mahadis* ou *Mahadeus*, c'est le même que *Chiven*, paroît ici dansant : sa figure D, est celle d'une femme ; parce que comme *Ruder*, dont il porte le titre, il est *mâle & femelle*. Quelquefois on le représente réunissant à-la-fois les deux sexes, comme on peut voir ici Planche II, où la moitié de sa figure est celle d'une femme, l'autre est celle d'un homme, on l'appelle *Arta-Narissoura*. On représente aussi séparément les deux sexes de ce Dieu, alors il est appelé *Parachiven & Parasati*. Ces mêmes formes, données autrefois à *Brouma*, sont répétées dans les figures du *Bacchus* des Grecs, & dans les titres que lui donnent les hymnes Orphiques.

(43) On prétend qu'on ne peut aller au de-là de cette cataracte ; le mémoire imprimé ci après la met à peu près, vers le 33^e degré de latitude boréale & le 73^e degré de longitude du méridien de Paris.

Près de la figure précédente, on voit Brouma E. C'est le premier législateur de l'Inde. Ses quatre têtes marquent les quatre *Védams*, ou livres de la loi qu'il composa. La Planche III le représente dans l'action d'écrire ces livres sur des *Olles* ou feuilles de palmier, qui sont encore en usage dans l'Inde. Brouma tient un chapelet, symbole du cours de l'année à laquelle préside le Soleil, qui est l'*image* ou le symbole du Créateur, ainsi qu'il est dit dans l'hymne du *Judger-Bede* rapporté ci-dessus. Comme fils de l'Etre suprême, qu'on représentoit par le *feu*, Brouma tient en main la *flamme*, souvent mise dans la main de Bacchus dans les monumens Grecs. Enfin, Brouma est ici sur la feuille du *Tamara* à la manière des Scythes, conservée chez leurs descendants, mais qui ne semble employée dans l'Inde que sous les seules figures de ce Dieu. On paroît avoir voulu montrer anciennement par-là, que seul des législateurs de ce pays, il y vint de la Scythie. On doit observer que cette même feuille se voit sur les têtes du *Trimourti*, des Anges, (44) & de toutes les figures du culte antérieur à celui de Brouma; mais elle ne se trouve sur aucune de celles des tems suivans.

Les matieres contenues dans les *Védams*, me semblent spécifiées dans l'*Atherbun-Bede* qui en est un extrait. Ruder y dit, *je suis la LUMIERE & c'est pour cela que j'existe, afin*

(44) Voyez ici les *Planches X & XII.*

que quiconque me connoit puisse aussi connoître les *Anges*. La connoissance de Dieu & des *Anges*, qui assisterent à la Création, comme cela est exprimé dans les monumens Indiens, faisoit la matiere du premier de ces livres. Des trois autres, l'un contenoit les *Rites* du culte ; l'autre renfermoit les *Ordonances* sur la science des augures & celle de la divination ; enfin, le quatrieme comprenoit les *Reglemens* sur l'usage des armes, avec les principes de l'astrologie, & ceux de la science secrete des fortilèges. Dans ces quatre *Bedes* ou livres sacrés, étoit le *savoir de tout ce qui regarde les Vaches, & les Bramines, & les sacrifices, & les Devoirs de la Vie*. Par ce qui regarde les *Vaches*, on entend l'histoire de la *Cosmogonie* dont elles étoient un des emblèmes, au tems où Brouma institua le culte de l'Inde. Ce qui regarde les *Bramines & les sacrifices* faisoit le sujet du second livre : enfin les derniers contenoient, avec les choses dont on a parlé, les *Loix* ou les *Devoirs de la Vie*.

Les idées de cette ancienne Théologie sur *Dieu*, sur les *Anges*, qui assisterent à la Création, sur la *Parole* par laquelle elle s'opéra, sur l'*Esprit*, sur le *Paradis* situé vers les sources du Gange, sur le *Jardin de délices* où fut un arbre, dont le fruit défendu eut donné l'immortalité, sur la tradition de l'*Arche* sauvée d'un Déluge, dans lequel périrent tous les êtres vivans, & dont les eaux surpassèrent les montagnes les plus élevées, comparées avec les monumens encore subsistans, dans lesquels ces idées furent très anciennement représentées, semblent

semblent affurer que le premier livre des *Védams*, duquel elles furent tirées, contenoient des traditions en tout semblables à celles du premier livre du Pentateuque. Brouma, en les communiquant aux Indiens, plus de 2000 ans avant l'historien sacré, doit les avoir reçues de la famille de Japhet dont il descendoit, comme Moïse les reçut de la famille de Sem, qui remontoit à la même origine, & qui les puisa dans la même tradition.

Après cela, il doit sembler moins étonnant de voir les Israélites descendans de Sem, se précipiter au tems de Moïse dans un Idolatrie, dont le symbole se trouve chez les Indiens descendans de Japhet : car ce symbole, attaché pour ainsi dire à leurs plus anciennes traditions, desquelles on avoit perverti l'usage, fut transporté dans l'Inde, bien avant que les Israélites n'élevassent un Veau d'or aux pieds du mont Sinai, dans le désert de Paran. Les derniers ont conservé ces traditions dans toute leur pureté, tandis que les autres les ont altérées, en même tems qu'ils ont perverti le sens de leurs anciens emblèmes. La destruction de tous ces emblèmes, ordonnée par les livres de Moïse, fut une des causes qui contribua à faire conserver ceux-ci. Au lieu que leur corruption dans l'Inde, occasionna d'abord celle du sens des *Védams*, & fut dans la suite cause de leur destruction. Celle-ci fut une conséquence des commentaires qu'on en fit, pour expliquer une religion devenue contraire aux Dogmes de ses livres fondamentaux : & si ces livres des *Védams* existent encore, ce dont

dont on a lieu de douter, c'est la raison pour laquelle on ne les montre pas. Cette raison fait répondre à ceux qui s'en informent, qu'on les tient renfermés dans un caveau à *Bénarés*. Leur découverte, seroit la plus importante acquisition à faire dans l'Inde : elle confirmeroit vraisemblablement la prodigieuse antiquité de nos livres sacrés. La conquête de Bénarés en seroit une pour l'histoire de nos connoissances, & pour celle du genre humain, si avec ces mêmes livres, elle pouvoit nous procurer celle de l'écriture & de la langue dans laquelle ils furent écrits.

Brouma est encore représenté par la figure EE, qui se voit à l'autre rive du Gange. Il en reçoit les eaux dans un vase, & paroît montrer par là qu'il fut le premier à sanctifier ces eaux, regardées par les Indiens comme un des moyens les plus nécessaires à leur salut. On peut observer dans le geste de cette figure de Brouma, qu'il semble parler d'une part, en même tems qu'il agit de l'autre : son action est celle d'une personne occupée à exhorter, à recommander, à persuader. Peut-être a-t-on voulu marquer par elle, la publication de ses livres, de son culte & de ses loix.

La figure DD. représente encore *Mahadis*, *Mahadeus* ou *Chiven*, sous la forme d'une femme. Sa tête est entourée d'une auréole. On lui voit un troisieme œil au milieu du front. C'est le symbole de l'Etre qui voit tout. Il a donné lieu à la fable rapportée dans le *Candon* sur l'origine du Gange, occasionnée par la sueur de ce Dieu, quand *Parvadi* lui

lui mit la main sur les yeux. (45) Cette figure est un grand rocher, à la sommité duquel tombent de très-haut les eaux de la *Cataracte* du Gange, qui réjaillissent ensuite dans une autre direction. Sept personnes, appelées les *Sapt-Rikidefts*, viennent en chœur, chaque septième jour de la semaine, recevoir sur leurs têtes les eaux du fleuve sacré qui se répandent en vapeurs, comme celles de la cascade près de Narni. C'est un espece de baptême très-ancien chez le Indiens, & chez beaucoup d'autres peuples.

En remontant dans la table à la lettre F, on voit un édifice dans lequel sont pratiquées deux chapelles. L'une est celle de *Parbati* ou *Parvadi*, la femme ou plutôt la partie femelle de Chiven, comme l'*Apia* des Scythes étoit celle de leur *Papæus* : à leur imitation, les Indiens donnent le nom de *Mere* à *Parvadi*. Dans le sanctuaire voisin, *Ganescho* ou *Pol-léar* est représenté avec la tête d'Eléphant. Il est le symbole de la sagesse divine ; on le consulte dans toutes les entreprises, & particulièrement sur les mariages. La maison attenante à ces deux chapelles est celle des Brame de Chiven. Leur couvent s'appelle *Scheu-log*, ou *Logement remarquable* : les montagnes où il est placé se nomment *Glaciales* & *Pluviales* : la vénération des Indiens pour elles, fit croire aux Grecs qu'ils y adoroient leur Jupiter *Ombrius* ou *Pluvial*, & les Génies du lieu ainsi que le Gange. (46)

(45) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 254.

(46) Strab. *supr. cit.* Note 12.

Le *Beschan-log*, ou *Logement de Vichenou*, est représenté G. Là demeurent les Vichenoupatis ou Brames partisans de Vichenou. Leurs montagnes, autrefois abondantes en métaux précieux, les font encore appeler les *Monts d'Or*. *Latschmis*, ou *Latchimi* femme de *Vichenou*, y préside dans une chapelle, près de laquelle on voit *Zé & Beze*. *Latchimi* est regardée comme la *mere du monde* : c'est la déesse des richesses ; sa beauté est parfaite, elle est aussi la mere de *Beze* ou *Manmadin* Dieu de l'Amour. *Zé* ou *Boumidévi*, dont le nom signifie la mere du *Bœuf*, est l'autre femme de Vichenou : elle préside à la terre.

On voit ensuite sur les *Monts Rouges* le *Brem-log H* ; c'est sans doute l'ancienne demeure occupée par les Brames de la secte de Brouma, puisqu'on assure qu'elle n'existe plus. Cela me sembleroit prouver que le dessin, dont celui-ci est la copie, doit lui même, avoir été copié d'après un autre, fait au tems où le culte de Brouma subsistoit encore. *Gaitris & Sarfatis*, ou *Sarassuadi*, paroissent dans la chapelle de ce couvent. Cette dernière est à la fois la femme de Brouma & la déesse des sciences. Sous le nom de *Gaitris*, elle préside à l'harmonie. Ces titres semblent avoir été choisis pour marquer les connoissances & la police, dont les Indiens étoient redevables à leur premier législateur : *Sanoc-Sanandam*, le cadet de ses fils, est ici dans la chapelle consacrée à sa famille. C'est peut-être celui qui succéda dans le royaume où son pere habitoit : car, suivant Diodore, ses fils en hériterent après lui, & le

& le conserverent durant plusieurs générations. En ce cas, on trouveroit encore dans les premiers tems de l'Inde l'usage de cette loi Scythique, en vertu de laquelle l'héritage tomboit dans la possession du cadet.

La ville d'*Hordéar* est représentée à l'extrémité du pays marqué I. dans table. Au dehors de cette ville, assise près des bords du Gange, est l'*Arki-Pérind* ou l'*Escalier du Seigneur*, construit comme la *Scala Santa* qui se voit à Rome près de St. Jean de Latran. L'usage en est aussi presque semblable ; car les Pénitens, qui viennent de tous côtés pour se baigner dans le fleuve sacré, descendent & remontent avec beaucoup de dévotion les degrés de cet édifice, dont le nom seul inspire du respect, & marque la sainteté du lieu. Les cercles K. K. K, & les rochers dont ils sont interrompus, indiquent un gouffre dans lequel le Gange se précipite, & les précautions employées pour instruire les étrangers des risques qu'ils courroient, en se baignant dans cet endroit.

En remontant vers la source du fleuve, on trouve ensuite la ville de *Sirinagarem* L. Elle est en partie construite sur les montagnes voisines, mais elle s'étend jusqu'à la rive du Gange M. C'est comme *Hordéar* & *Cachi*, un de ces endroits où l'on se fait transporter dans les grandes maladies : car on regarde comme un grand bonheur de pouvoir y mourir. Les Indiens disent que pour être sauvé, il faut naître à Tirvalour, voir Chalembro en mourant, penser à Tyrounmaley, enfin

expirer à Cachi ou Sirinagarem. Quelques-uns de ces endroits sont très-célèbres par la réputation, la grandeur & la richesse de leurs Pagodes ; les autres ne le sont que par leur voisinage d'un fleuve, dont les eaux, si elles ne rendent pas toujours la santé, ne manquent pas de procurer le salut pour l'autre monde. Ces villes subsistent, comme quelques-unes de l'Europe, par le moyen de la dévotion des peuples. Voici ce qu'on rapporte de ces superstitions. (47) “ Ceux qui meurent
“ sur les bords du Gange, en buvant de ses eaux salutaires,
“ sont dispensés de la tâche pénible de revenir au monde & d'y
“ reprendre une nouvelle existence ; aussi dès qu'un Indien est
“ condamné par les médecins, on s'empresse de le porter
“ sur les bords du Gange : ses parens l'y font boire à plusieurs
“ reprises. Ils délayent même de la vase, qu'ils lui mettent
“ dans la bouche & quelquefois le malheureux expire gorgé
“ de cette eau bourbeuse. Souvent on le plonge tout entier
“ dans ce fleuve qui devient son tombeau. Ceux à qui
“ l'éloignement ne permet pas de s'y rendre, ont toujours
“ chez eux de cette eau précieuse, qu'on leur fait boire
“ dans leur agonie. Après qu'ils ont été brûlés, on a soin
“ de ramasser tous les os épargnés par les flammes, & ces
“ tristes restes sont conservés religieusement, jusqu'à ce qu'il
“ se présente une occasion favorable de les faire jeter dans
“ le Gange.” Il est étonnant de voir, combien le peuple

(47) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 271.

s'accoutume aisément au mal que lui font ces pratiques superstitieuses, & combien il a de difficulté de se prêter au bien qu'on voudroit lui faire.

La Pagode de *Bavani* femme de Jagrenat, se voit, N, dans la partie haute de *Sirinagarem*. C'est là où vécut le Géant *Vanajouren*, célèbre par sa piété & par l'institution du *Lingam*. Ceci porteroit à le prendre pour le Géant *Maidaschuren*, dont on a parlé ailleurs : (48) mais les fables des Indiens en défigurant tous les noms, ayant aussi défiguré toutes leurs anciennes histoires, ne permettent plus d'en voir distinctement les liaisons. Telle est la fable du *Candon* faite en l'honneur de Chiven : il y est dit, que ne pouvant se former une idée de ce Dieu, *Vanajouren* choisit la forme du *Lingam* pour le représenter.

“ Il ne mangeoit qu'après avoir fait ses prières à mille
 “ *Lingams*, qu'il façonna lui même tous les jours avec de
 “ la terre, & qu'il jetoit ensuite dans le Gange, sur les bords
 “ duquel il faisoit pénitence. Les Indiens prétendent qu'ils
 “ s'y font pétrifiés. Et comme on y trouve quelquefois des
 “ pierres qui ont cette forme, ils croient que ce sont des
 “ *Lingams* de *Vanajouren*. Celui qui en trouve un le place

(48) Voyez page 54, le récit de Mr. Bayer au sujet du Géant *Maidaschuren*, qui est le même que le *Brouma* primitif des Indiens, & le *Bacchus* des Grecs. On prétend qu'il institua le *Lingam* où le *Priape* : ce fut, comme on fait, un des symboles principaux de Bacchus, ainsi qu'il le fut de l'Etre Générateur & de *Brouma*. Ce symbole est devenu le premier de tous ceux de Chiven.

“ sur un piédestal, mais il n'a de vertu qu'après que le
 “ Brame à forcé ce Dieu à s'y incorporer par de certaines
 “ prieres.” (49)

Un Brame à genoux paroît ici en action de prier. Le feu représenté sur la tête des figures de Chiven, à qui l'on donne le titre de *Parachati*, comme on peut le voir *Planche IV*, est placé dans cette Pagode sur le sommet du *Lingam* : on a posé celui-ci sur un piédestal, suivant la coutume ; et le Brame, par ses prieres secretes, semble travailler à l'incarnation de Chiven, descendu sous la forme d'une flamme sur le *Lingam*. On ne le voit pas ordinairement avec le *Croissant*, sur lequel est porté celui du temple de *Bavani*. Ce symbole fut par-tout employé pour exprimer la *Lune*, appelée par les Cariens le Dieu *Lunus*, & par les Grecs le *Soleil nocturne* ou *Bacchus*. Comme les Indiens, ces derniers représenterent aussi leur *Priape* sur un *Croissant*. Il en existe un de cette espece dans le *Musæum Britannique*, où je l'ai fait observer à plusieurs personnes intelligentes. Il est d'autant plus remarquable, qu'on y voit encore sur le *Priape* la tête du Bœuf, où le symbole de l'Etre Générateur, qui est maintenant l'attribut de Chiven. Ainsi l'on peut observer dans ces mêmes emblèmes des formes en tout semblables, comme des pratiques & des idées communes à la Théologie des Indiens & des Grecs. Ni les uns ni les au-

(49) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 176.

tres n'attachèrent jamais aucune idée d'obscénité à ces sortes de représentations : elles furent au contraire, et sont encore des objets de dévotion. Regardées comme les symboles de la puissance qui reproduit le genre humain, on les consacre au Dieu supposé dépositaire de cette puissance. Voilà pourquoi le *Lingam* est si fréquemment représenté sur les obélisques & les voutes des Pagodes de la côte de Coromandel & d'Orixá. C'étoit ainsi qu'on suspendoit les figures naturelles de Priape, dans les temples consacrés par les Romains à *Bacchus Liber* & à *Libera*. (50)

Cet ancien usage faisant regarder comme des emblèmes sacrés & des figures respectables, les parties destinées dans les deux sexes à la reproduction de leur espèce, on représenta dans les temples toutes les manières dont elle peuvent être employées. Le dérèglement de l'imagination, se joignant à

(50) Comme on plaçoit l'organe actif de l'un des sexes dans le temple de *Liber*, on plaçoit l'organe de l'autre sexe dans le temple de *Libera*. Il y en a un de cette espèce dans la Pagode de Djésgueferi près de Poniser : (*Anquet. Disc. Prelim. T. I. p. 389.*) à côté de ce même endroit on voit un autre *Lingam* vis-à-vis du Bœuf. Il est ainsi posé chez les Indiens, pour les mêmes raisons qui le firent mettre sous la tête de cet animal par les Grecs, comme cela se voit dans le bronze du *Muséum Britannique*, & dans celui de Mr. C. Townley, dont on a parlé ailleurs. Mr. Anquetil rapporte qu'il vit à Tirvikarey un *Lingam*, sur lequel les jeunes Bramines perdent leur virginité. Cette étrange cérémonie également pratiquée chez les Grecs, est représentée sur plusieurs de leurs pierres gravées. On voit quelque chose de semblable sur le sarcophage en marbre du Palais Farnèse. Une femme Satyre y rend à Priape cette sorte d'hommage, que les Bramines Indiennes rendent au *Lingam* de Tirvikarey.

celui

celui de la superstition, produisit alors les représentations les plus étranges : on placa dans les sanctuaires des figures qu'on n'eut osé conserver chez soi. La dévotion, couvrant du voile de la modestie les objets qu'elle permettoit de contempler, sembla justifier tous les moyens par lesquels le plaisir peut conduire au but principal de la nature. Nous avons un exemple de ce fait dans un bas-relief arrivé depuis peu de tems en Angleterre, où il a été apporté de la Pagode d'Eléphanta. Cette Pagode, comme on l'a fait voir, fut assurément dédiée à l'Etre Générateur : c'est en cette qualité qu'on lui a consacré le monument, dont le bas-relief duquel il s'agit ici n'est qu'une partie, au moyen de laquelle on peut juger de la composition de tout le reste. J'ai vu plusieurs fois ce morceau bizâre, dont le relief très-relevé est presque de trois quarts. (51) On ne peut rien imaginer de plus luxurieux, de plus effréné, que l'action de ses figures : dans cette composition, le libertinage d'un sexe paye les plaisirs qu'il reçoit, par ceux qu'il donne à l'autre, & les échange à mesure & à poids égal. Rien ne peut exprimer ces idées ; il faut les voir représentées pour concevoir ce qu'on veut dire en les décrivant. Cependant toutes singulieres qu'elles nous pa-

(51) Ce bas-relief singulier est, au moment que j'écris, dans une des chambres de l'Académie des Antiquaires. Il appartient à Mr. T. Aftle, qui a fait un recueil très-curieux de pieces originales, relatives à l'histoire moderne, à celle de l'écriture des différens tems, ainsi que des différens peuples, & d'autres choses également importantes par leur choix comme par leur nombre.

roissent,

roissent, elles ont autrefois été représentées de même en Europe, car elles ressembloit à beaucoup de choses du même genre, qu'on fait avoir été déposées dans les temples, & généralement dans presque tous les monumens consacrés à Bacchus. On en voit jusques sur des trépieds employés à son culte ; sur des sculptures destinées à l'ornement des tombeaux, & sur une très-grande quantité de pierres gravées. C'est un des motifs qui fit donner par Horace, le titre d'*Inverecundus* ou *sans pudeur* à ce Dieu, dont la liqueur permettoit de tout dire, les temples de tout voir, & les fêtes de tout faire.

Ces représentations obscènes, qui offensoient toutes les loix de la décence, jointes aux désordres des danses & des cérémonies nocturnes, en usage dans l'Italie, dans la Grèce & dans l'Inde en l'honneur du même Dieu, occasionant par-tout les mêmes désordres qui firent abolir les Bacchanales par les Romains, leur usage à cessé depuis long-tems chez les Indiens. Cependant, ils conservent encore le souvenir de leur existence, dans les désordres qu'ils attribuent aux compagnons de *Maidaschuren*. Les reproches faits aux Juives de s'être livrées à des boucs, la prostitution des femmes de Mendès au bouc de ce nom, nous apprennent assez jusqu'où peut se porter le dévouement de la superstition. Dès le premier siècle l'Eglise, on vit les Nicolaïtes renouveler les débauches des Orgies dans des assemblées Chrétiennes : & vers l'an 130 de notre Ere, Prodicus exigea la nu-

dité des sexes pendant les prières, ce qui conduisit à des débauches peu différentes de celles dont on vient de parler. Tant il est vrai que des principes les meilleurs, on peut tirer les conséquences les plus absurdes, & que l'imagination échauffée par un zèle mal entendu, est capable d'enfanter les égaremens les plus étranges !

La table du Gange met sur les bords de ce fleuve une chapelle P, consacrée à *Mahadeus* ou *Chiven*. Il y est représenté par l'emblème de la *Pyramide* : c'est celui du *Feu*, qu'on a déjà vû sur la tête de ce Dieu dans sa figure, *Planche IV*. La sommité de cette Pyramide est surmontée par le *Tau*, fait pour exprimer le *Lingam*, comme il l'exprimoit chez les Egyptiens, les Perses, les Grecs & les Romains. On peut observer ici la réunion de deux emblèmes : l'un fut celui du *Premier Principe*, l'autre celui du *Principe secondaire* : maintenant ils sont tous deux attribués à Shiven, de même qu'autrefois ils le furent à Brouma, dont on introduisit les noms avec celui de Vichenou, à la place de ceux qui spécifioient les trois pouvoirs de l'Etre suprême, dans les anciennes formules de prières & d'instruction. Cette pratique conservant l'apparence de l'ancien culte, le dégrada pour élever le nouveau. C'est aujourd'hui la cause de l'embarras où sont les Indiens, quand il s'agit de l'expliquer, & de la difficulté qu'ont les Européens à les comprendre, quand ils parlent de leurs dogmes. On est toujours dans l'étonnement de leur entendre déclarer hautement l'unité d'un

d'un Dieu, & de leur en voir révéler un si grand nombre.

Ce qui se manifeste dans l'emploi des anciens symboles, attribués aux Dieux modernes de l'Inde, occasionne de fréquentes méprises dans les explications des figures conservées dans les Pagodes de Canara, d'Eléphanta & d'autres endroits de cette sorte ; car au lieu d'en interpréter, comme on le fait, les monumens par la religion actuelle de l'Inde, c'est au contraire celle-ci qu'il faudroit développer par la religion plus ancienne : comme si le Christianisme étoit perdu, il ne faudroit pas en rechercher les principes dans la légende dorée, mais il conviendrait d'expliquer celle-ci par les principes de la religion, qu'on suppose avoir produit les événemens qu'elle rapporte ; sans quoi les Saints de ces légendes paroitraient au-dessus de Dieu même.

Ce qu'on vient de dire du mélange des anciens emblèmes, & de la confusion dans laquelle ils jettent la religion moderne des Indiens, s'observe également dans les extraits de leurs anciens livres : quelques morceaux en sont employés dans les commentaires, mais on les a conformés à la liturgie présente de l'Inde. Les noms de Brouma, de Vichenou & de Chiven, inférés dans le *Judger-Bede*, rendent ces morceaux moins purs, que ne le sont ceux de l'*Atherbun-Bede* & de l'*Hymne* rapportés ci-dessus. Ils peuvent cependant être, comme eux, tirés des *Védams*. Leur mélange n'empêche pas d'y reconnoître au moins quelque chose des expressions ori-

ginales. Voici quelque partie d'un discours adressé à *Pirjapet*, (52) par ses disciples. Celui-ci, qui est un Philosophe de la secte de Vichenou, conclut par ces mots un instruction, dans laquelle il leur apprend la maniere de parvenir à la connoissance de Dieu. " L'homme vertueux, dit-il, " qui entendant & pratiquant ces choses, a dévoué tout son " esprit à la contemplation de l'Etre tout-puissant; délivré " qu'il fera des attributs de l'humanité, qui remplissent le " corps & le tiennent en sujétion, s'absorbera lui même " dans l'Ame universelle."

" Les disciples ayant reçu cette instruction de *Pirjapet*, " rendirent hommage à sa sagesse supérieure & lui propose- " rent encore cette question. Lequel faut il estimer le plus " grand & le plus honorable, de tout ce que tu nous as décrit: " est ce le feu, le vent, le soleil, le tems, la vie, l'aliment, ou " Brouma, ou Vichenou, ou Mahadeus? (53) Apprens nous " lequel de tous ceux-ci est le plus digne de notre méditation. " *Pirjapet* répondit, tout ce que vous venez de particulariser

(52) Ce mot, dit-on, signifie en Indien assemblage des élémens, directeur, faculté des *éléments*. Mais c'est peut-être accidentalement qu'il se prête à cette explication: car il est manifeste que c'est celui d'un des instituteurs des Indiens. Et c'est peut-être de lui dont venoit la doctrine dont on le fait parler.

(53) Ces trois noms sont mis à la place de ceux du *Pouvoir Créateur*, du *Pouvoir Conservateur* & du *Pouvoir Destructeur* du monde: non parce qu'ils eurent cette signification dans la langue des anciens Indiens; mais parce que l'on substitua le culte des trois personnes de ce nom, à celui des trois pouvoirs ou attributs donnés à Dieu dans un culte précédent.

" n'est

“ n'est rien que le grand Créateur lui même, qui est tout-
“ puissant, éternel, immatériel. Considere ces êtres comme
“ faisant partie de son essence : quiconque médite sur
“ quelques-uns d'eux, comme séparé de Vichenou le tout-
“ puissant, comprendra la délicieuse récompense de ses
“ bonnes œuvres dans les deux mondes. Etant avancé dans
“ la science Divine, il sera par leur pouvoir conduit jusqu'au
“ Créateur. Ceux qui pareillement méditeront sur eux
“ tous, comme membres constitutans de Vichenou, seront
“ grandement exaltés. Après la dissolution générale, ils
“ seront réunis à cet esprit qui anime chaque partie de la
“ matiere.

“ Pirjapet continua à réciter une priere, qui avoit été
“ adressée au Créateur, par une personne éminente en sa-
“ gesse & en piété, selon la teneur suivante. Toi Seigneur
“ es Brouma ; tu es Vichenou ; tu es Mahadeus. Tu es le
“ directeur des Elémens ; tu es le Feu ; tu es le Vent. Tu
“ es l'armée des Anges. Tu es RUDER le Roi du Pa-
“ radis. Tu es la *Lune*. Tu es l'*Aliment*. Tu es Zum
“ l'Ange de la *Mort*. Tu es la terre. Tu es tout. Tu es
“ Occus, l'énergie plastique. Tu es sans manquement. Tu
“ es l'agent universel. O Seigneur du monde, je te révere.
“ O ame du monde, tu es le grand moteur de tout. O de-
“ structeur du monde, O toi qui te délecte dans le bon des
“ choses du monde ; tout ce que nous voyons, tout ce qui
“ est caché à notre lumiere est ton ouvrage. Telle est ta na-
“ ture

“ ture ô esprit de félicité ! Tu es caché dans la retraite du
“ secret ; tu es au delà de l’atteinte de l’imagination ; tu
“ es trop-élevé pour la perception des sens ; tu n’as pas de
“ commencement, tu n’as pas de fin. Tel que tu es, je te
“ révère.”

Tous ces titres de l’Etre suprême, attribués à Vichenou comme ils le sont aussi à Shiven, font par-là même reconnoître combien ils leur sont étrangers. Il en est ainsi des emblèmes ou attributs de tous tems attachés à ces titres, & qui passerent avec eux à ces nouveaux Dieux. Dès-lors ils perdirent la plus grande partie du sens qu’ils étoient destinés à exprimer. Le *Bœuf* & le *Serpent* ne marquerent plus l’acte de la puissance, par lequel l’Etre Générateur créa le monde & donna la vie aux êtres animés ; car l’une & l’autre de ces choses furent représentées, par les Dieux mêmes auxquels ces attributs restèrent attachés. Dans la prière qu’on vient de lire, Vichenou passe pour l’*Ange de la mort*, parce qu’il est supposé être dépositaire de ce pouvoir *destructif*, dont l’action fatale à l’individu, mais nécessaire à l’ordre général, est fondée sur la nature même des êtres organisés. Il est l’*Aliment* ou le *Conservateur* de tout, car rien ne peut se conserver sans la nutrition. Il est la *Lune*, représentée par la *Vache*, ou la partie femelle de l’Etre *Créateur*, & c’est par-là que cet emblème lui est attribué dans la table Indienne.

Vichenou, dans cette table, répand les eaux du Gange ; il
en

en est le principe, mais c'est par le moyen de la *Vache* qu'il les distribue. Le nom de cet animal, est donné au rocher dont on voit fortir ce fleuve pour prendre un cours réglé. On appelle cet endroit *Gow-Muki*, la *Bouche de la Vache*. Il est ici marqué N, & les eaux du fleuve paroissent fortir de la Bouche de cet animal. Le Cyrus ou le Cur, qui descend dans la Mer Caspienne, fort aussi d'un rocher auquel on a donné la forme d'une tête de *Bœuf*, de laquelle il prend son cours. Et comme sur quelques médailles de Dyrrachium au-dessus de la vache qui allaite son veau, on voit, ou le gouvernail ou la proue d'un vaisseau, qui sont les symboles des eaux, ainsi l'on voit ici le même emblème employé dans le même sens par les Indiens. C'étoit originairement celui du Dieu qui tira le monde du sein des eaux, sur lesquelles il flottoit dans la nuit du Cahos ; du Dieu qu'on représentoit également par les symboles du Bœuf & de la Vache, & qui dans tous les tems fut censé présider à toute la nature humide. Les sources des rivières furent supposées fortir de lui, comme on l'a vû, & par les hymnes, & par les monumens cités ci-dessus. C'est lui qui est les *eaux bruyantes*, qui est les *ondes de la mer*, qui est le *ruisseau coulant*, c'est enfin lui qu'on voit ici représenté par la *Vache*.

Ceci nous fait connoître l'origine du titre *Tauriforme*, donné à beaucoup de fleuves qu'on représentoit, ou avec des têtes ou avec des cornes de Bœuf. Ce titre vint de ce que le même Etre fut originairement regardé chez les Grecs,

ainsi

ainsi que chez les Indiens, comme celui qui présidoit à toutes les eaux dont les fleuves sont formés. Bacchus, substitué à cet Etre, dont il garda les titres & les attributs, avoit en cette qualité un temple au milieu du Rhin. On en voit encore les restes, près d'un endroit appelé *Baccara*. La position singulière de son temple, semble avoir été choisie pour montrer la domination que lui attribue Plutarque sur toute la nature humide : & comme on peut l'observer, cette position rappelle les idées exprimées par les figures de Bacchus, dont toutes les parties donnent naissance aux eaux, & celles que font naître les têtes de Bœuf & de Vache, desquelles sortent les eaux du Cyrus & du Gange. Je finirai cette explication de la table Indienne, en observant que le bassin octogone O, y marque un autre goufre, formé par la rapidité du fleuve qui descend du rocher représenté ici par la Vache, dont il porte le nom.

R E C H E R C H E S

*Sur les Antiquités de Persépolis ; sur la Religion des anciens
Perses avant le tems du premier Zoroastre ; sur les Monu-
mens de Mithras, &c.*

L'Empire des Scythes sur toute l'Asie dura quinze cens années. Des tributs modiques, imposés, plutôt comme une reconnoissance de leur droit, qu'à titre de conquête, (1) tenoient les peuples de ces vastes contrées dans une dépendance peu onéreuse pour eux. Dès le tems où les Scythes se portèrent dans l'Inde, il s'y forma une monarchie dont Brouma devint le Législateur & le Chef : différens peuples de l'Asie formerent des états semblables, dont les Princes restèrent tributaires des Scythes. Caïumarrath, le plus ancien Roi de la Perse, vécut près de douze cens ans avant Ninus, dont la bravoure affranchit l'Asie de tous

(1) Justin. lib. ii. cap. iii. *Asiam perdomitam Vectigalem fecere, modico tributo, magis in titulum imperii, quam victoriæ præmium imposito.*

tributs. (2) Ainsi, les premiers Rois de Perse & ceux de la Babylonie, avant le regne de Ninus, payerent à la Scythie ces tributs, par lesquels ils en reconnoissoient la supériorité; & c'est encore dans les usages des Scythes, qu'on peut trouver les premiers exemples du Droit Féodal.

Djemschid ou Giamschid, cinquieme successeur de Caïumarrath, (3) vécut, selon Mirkhond, cent douze ans après lui. " Ayant fait construire la ville d'Estekhar, appelée " Persépolis par les Grecs, ce prince y fit son entrée le jour " même que le soleil entroit dans le signe du Bélier. Ce jour " remarquable, auquel on donna le nom de *Neuruz* ou de " nouveau jour, parce qu'il étoit le premier du printems, " devint le commencement de l'année Persane." (4) Djemschid, à cette occasion, rectifia le Calendrier, en instituant la période de l'intercalation, à laquelle on donna son nom: elle distingua l'année Civile de l'année Religieuse, (5) dont le commencement fut marqué par la principale fête; c'étoit celle du *Neuruz*. Ces institutions relatives à la Religion, montrent que suivant la coutume des Scythes, le Sacerdoce fut d'abord réuni chez les Perses avec la Royauté. Cet

(2) Idem. *His igitur Asia per mille quingentos annos Vestigalis fuit. Pendendi tributum finem Ninus rex Assyriorum imposuit.*

(3) D'Herbelot compte Giamschid ou Djemschid, pour le quatrieme Roi de la Dynastie des Pischdadiens, mais nous avons suivi la liste de Mirkhond qui en compte cinq.

(4) Biblioth. Orient. au mot *Giamschid*. p. 367.

(5) Hyde. *Relig. Vet. Pers.* cap. xiv. p. 182.

ancien usage paroît avoir été changé, quand le *Magisme*, ou la Religion de Zoroastre, s'introduisit en Perse.

Le commencement de la période de Djemschid, remonte vers l'an 3209 avant J. C. & s'accorde avec la Chronologie sur le siècle où elle met le règne de ce Prince. (6) L'histoire du Ciel concourt ici avec l'histoire Civile, pour confirmer cette époque, non moins importante à celle des Arts qu'à celle de l'Astronomie, à laquelle on en est redevable.

Dès la première fête du *Neuruz*, on offrit à Djemschid deux pièces d'or nouvellement fabriquées. D'anciennes monnoies Persanes, portent à leur face l'empreinte d'une tête de *Bélier*, & sur leurs revers la figure de cet animal en action de se reposer sur le terrain. (7) Cet emblème pourroit représenter la fondation de la capitale des peuples, qui dans la suite ont frappé ces monnoies. La tête du *Bélier* semble y montrer la circonstance astronomique, ou le tems dans lequel eût lieu cet événement. Ces sortes de monnoies paroissent répondre encore à l'usage d'en offrir, au renouvellement de chaque année, à tous les successeurs de Djemschid.

La présentation de deux pièces d'or nouvellement fabriquées, 3209 ans avant notre Ere, en confirmant ce que nous avons dit ailleurs de la grande antiquité des monnoies en Asie, nous montre aussi combien les arts y étoient avancés

(6) Bailly. Hist. de l'Astron. Anc. p. 354 & 355.

(7) Cette médaille est tirée du Recueil des Peuples & Villes. T. III. Planche CXXII. N° 1.

à cette époque. On attribue encore à Djemschid l'usage des cachets pour sceller les écritures. (8) La pratique de la gravure, sans laquelle on ne pouvoit faire des cachets, suppose l'art d'exécuter des figures de relief & la sculpture, dont la partie mécanique, moins compliquée que celle de la gravure, dût être connue bien avant elle. Le double emploi des monnoies & des cachets, dès le tems de la fondation de Persépolis, prouve qu'alors même on eut pu exécuter la plupart des ouvrages de sculpture restés dans les environs & les ruines de cette ancienne ville.

Ainsi que la date de la fondation de Persépolis, celle du tems où vécut l'ancien Zoroastre, est maintenant déterminée par le moyen de l'Astronomie. Le Mage Giamasb, né dans la ville de Balkh, (9) fixe cette date à l'année de la grande conjonction des planetes. Ce phénomène observé à la Chine 2450 ans avant notre Ere, (10) place l'époque de Zoroastre à l'an 759 après le commencement de la période de Djemschid. (11) La durée de la branche des Pischdadiens, dont ce prince étoit le chef, est confondue dans les histoires Orientales avec celle de son regne, comme l'a remarqué Mr. Anquetil. Féridoun, le second des Rois suc-
cesseurs

(8) Biblioth. Orient. p. 368. *Giamschid.*

(9) Biblioth. Orient. p. 367. Le livre de Giamasb, *sur les grandes conjonctions des Planetes*, fut traduit en Arabe l'an 1220 de notre Ere. Ce Mage appelle toujours Zoroastre *Notre Prophete.*

(10) Hist. de l'Astron. Anc. p. 349.

(11) Biblioth. Orient. p. 920. d'Herbelot observe " que plusieurs auteurs
" anciens

ceffeurs de cette branche, regnoit sur la Perse, quand Zoroastre y réforma la religion. Ce législateur abolit toutes les figures, tous les emblèmes en usage pour représenter la Divinité ou ses Attributs, & ne conserva que ceux du Feu naturel & du Soleil, dont les Scythes & les Perses s'étoient de tous tems servis avec ces anciens emblèmes.

En réformant ces figures symboliques, dont la superstition avoit fait des Dieux, Zoroastre semble avoir voulu rappeler les idées du culte primitif, au sens qu'il eut pour les inventeurs mêmes de ces emblèmes. Il tenta de faire chez les Perses, ce que Moïse exécuta dans la suite avec plus de succès chez les Israélites. Ce dernier coupa les racines de toute idolatrie, en défendant toute sorte de représentation, & même tout emblème de la Divinité : au lieu qu'en conservant ceux du Feu & du Soleil, Zoroastre devint le fondateur d'un culte incertain dans son objet, dont l'esprit du peuple pouvoit abuser. Ce culte ne laisse cependant pas de s'être conservé jusqu'à nos jours, chez les restes épars des anciens Perses.

“ anciens & modernes parmi les Orientaux, veulent que Zoroastre n'ait été que
“ le Réformateur, & non pas l'inventeur du Magisme. En effet nous avons dans
“ les histoires des plus anciens Rois de Perse, que le culte du feu avoit com-
“ mencé dès le tems de Caïumarrath, premier fondateur de cette première &
“ grande monarchie, que les Persans disent être la monarchie de Perse,” &c.
Ce culte du Feu est encore plus ancien que Caïumarrath. C'étoit, comme on l'a vu, le premier emblème des Scythes, ou du moins celui qui donna lieu aux pierres de forme Conique & Pyramidale. Le Feu allumé sur des autels, est d'une institution aussi ancienne que les premières idées religieuses.

Depuis

Depuis l'introduction du culte de Zoroastre, les Perfes ne construisirent aucun temple ; ils n'éleverent aucun autel ; & loin d'ériger ou des figures ou des symboles pour honorer les Dieux, ils regarderent comme insensé l'usage de les représenter qu'avoient les autres nations. (12) Il est donc très-certain, qu'aucun temple, aucune figure, aucun emblème religieux ne peut avoir été élevé dans la Perse après le tems de Zoroastre. Ainsi, l'ancien bas-relief de *Nakski-Rustám*, où se voit un Perse invoquant à genoux le *Mihir* ou l'*Esprit*, représenté par une figure ailée, doit nécessairement avoir été sculpté avant le tems où la doctrine des Mages prévalut dans la Perse. (*Voyez ici ce bas-relief Planche XV.*) Le Feu, & le disque du Soleil devenus, à cette époque, les seules em-

(12) Herodot. Hist. lib. i. cap. cxxxi. p. 56. Ἀγάλματα μὲν καὶ θεοὺς καὶ βωμοὺς οὐκ ἐν νόμῳ ποιευμένους ἰδρύεσθαι, ἀλλὰ καὶ τοῖσι ποιέουσιν μωρίην ἐπιφέρουσι. Neque statuas, neque templa, neque aras extruere consuetudo est, quinimo hoc facientibus insanice tribuere. Vide & Strab. lib. xv. p. 732. En comparant les discours de ces deux auteurs qui ont écrit à cinq cens ans l'un de l'autre, on voit que rien n'étoit changé dans la religion des Perfes pendant cet espace de tems. Depuis-lors, c'est-à-dire près de 2300 ans après Hérodote, il y a encore très peu de changemens dans cette religion conservée chez les Parfis. Il y eut cependant des sectes de Mages qui s'éloignerent des pratiques de Zoroastre. Tels furent ceux de la Cappadoce, dont parle Strabon. Par une pratique tout opposée à celle des Perfes, qui suivant cet auteur n'érigeoient ni statues, ni autels, ces derniers avoient des temples, ouverts à la vérité, mais dans le milieu desquels ils élevoient un autel, & portoient en procession la statue d'Omanes. Ce culte étoit celui des anciens Perfes avant le tems de Zoroastre, & quoiqu'il eut ses Mages, il étoit cependant très-différent du Magisme ; nous en parlerons ailleurs.

blèmes

blèmes de la Religion, étant représentés dans ce monument, avec la tête du Bœuf sur un autel, & avec une figure encore plus révérée que le Feu sacré, tiennent évidemment à une Théologie différente de celle qu'on suivit en Perse depuis le regne de Féridoun. Tous les bas-reliefs, dans lesquels on voit une figure plus agée que celle du *Mihir*, soutenue en l'air sur une sorte de croix, avec le Feu ordinairement placé au dessous d'elle, sont également étrangers à la religion de Zoroastre. Et le Feu dans ces monuments, ne représente assurément pas celui des Mages, mais l'ancien emblème de la Divinité réveré dans la Perse dès le tems de Caïumarrath son premier Roi. Cette époque précéda de près de neuf siècles, celui où le Magisme eut fait regarder comme une témérité sacrilège, l'idée de représenter l'Etre divin par des figures pareilles à celles de tous les anciens monumens de *Nakschi-Rustâm*, & de quelques uns de ceux de *Tschil-Minâr* ou de ses environs. Nous donnerons toujours dans la suite le nom de Persépolis à cet endroit, parce qu'il est plus généralement connu en Europe sous cette dénomination.

La Conservation des anciennes figures religieuses qui existent encore dans la Perse, montre que les Mages, ne détruisirent pas toutes celles du culte qu'ils abolirent. Mais ils empêcherent assurément d'en ériger dans les tems suivans. Xerxès, par leur conseils, incendia les temples de la Grèce;

Grèce; (13) mais ces mêmes Mages semblent avoir laissé au tems, le soin de détruire ceux de leur pays, où peut-être il en existoit très peu. On en voit encore un près de Chiras; les figures en sont du même style que celles des bas-reliefs de Persépolis. Il y a près du même endroit où se trouvent ces ruines, des figures sculptées dans le massif d'une montagne. Les Persans donnent à ce lieu le nom de *But-Cané*. C'est-à-dire maison ou temple d'Idoles. (14) On ne trouve rien de pareil du culte des Mages, car ils n'érigerent aucun monument de cette espèce, & l'on cessa d'en élever vers le tems où furent faits ceux de Persépolis. Leur extrême solidité, la grandeur de leur masse & la nature de leur construction, les ont défendus contre les efforts du tems & contre ceux de la superstition, contre le feu même; leur grande antiquité les rendant à la fin respectables, les Perses les conserverent en détestant le culte auquel ils appartenrent, comme les Romains conservent les temples & les statues des

(13) Cicero de Legib. lib. ii. *Non sequor Magos Persarum, quibus auctoribus Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent Deos, quibus omnia debent esse patentia et libera, quorumque hic Mundus omnis templum esset ac Domus.*

(14) Voyages de Chardin. T. II. p. 202. Cet auteur, p. 211, parle encore de ruines antiques appelées *Kabné-Guebron*, c'est-à-dire habitation des Idolâtres. Celles-ci sont près du bourg de *Taduan*: mais quoiqu'il y existe quelques sculptures, elles paroissent être des tems où les Grecs dominèrent sur la Perse. C'est pourquoi je ne les compare pas avec les monumens qui appartiennent sûrement aux plus anciens habitans de ce pays.

Dieux,

Dieux, qu'ils méprisent aujourd'hui, mais qu'ils adorèrent autrefois.

Tout ce qui reste maintenant de la magnificence si vantée des anciens Perses, consiste dans les ruines de *But-Cané*, distantes de 16 lieues de celles de Persépolis, & dans les monumens de *Nakshi-Rustam* situés à deux ou trois lieues de ces dernières ; celles-ci sont assurément les plus considérables & les plus importantes de toutes à connoître ; car leur connoissance donne toute celle qu'on peut acquérir sur les antiquités de ces peuples.

Le Chevalier Chardin fit dessiner les ruines de *Tschil-Minâr* ou *Persépolis* par deux artistes, & en deux tems différens ; la dernière fois en 1674. Corneille le Bruyn dessina ces mêmes ruines en 1704. Enfin elles furent de nouveau dessinées par Mr. Nieburh dont le public connoit la scrupuleuse exactitude, en tout ce qu'il rapporte de ses divers voyages. Cet auteur assure que les critiques de Corneille le Bruyn, sur les dessins publiés par Kæmpfer & par Chardin, ont pour objet de couvrir les fautes dont on peut accuser les siens, dont ces fautes, dit-il, rendent méconnoissables quelques parties. (15) Cependant le Bruyn entendant mieux le dessin, semble avoir aussi mieux conservé qu'aucun autre le caractère des figures & des objets dont il s'est occupé. Mais comme il n'avoit aucune notion sur les antiquités, & sur la

(15) Voyage en Arabie par C. Nieburh. T. II. p. 122. Note A.

religion des anciens Perses, ne sachant pas les choses qu'il étoit important de reconnoître & d'examiner avec attention, il n'a pu les voir, comme il eut fallu pour les bien représenter. Pour juger des choses d'après ses deffins, il est nécessaire de corriger ce qu'il a négligé de détailler, par les observations faites depuis lui par Mr. Nieburh, & par celles du Chevalier Chardin. Ce dernier semble plus exact & plus éclairé dans ses recherches, plus judicieux dans ses remarques, plus au fait des matieres dont il s'occupe ; son esprit étoit bien plus capable de juger, parce qu'il étoit bien plus modeste, & bien moins décisif que celui de Corneille le Bruyn.

Après trois voyages successivement faits à Persépolis, dont il avoit pour ainsi dire examiné toutes les pierres, le Chevalier Chardin resta toujours persuadé, qu'il voyoit par-tout dans ces vastes ruines les débris d'un temple immense, de construction entièrement différente de celle des Egyptiens, des Grecs & des Romains. “ La chose, dit-il, la plus incompréhensible, c'est comment ces bâtimens, que nous avons appelés des chambres étoient couverts ; car on ne voit aucun reste dans toutes les ruines soit de voûte soit de toit, & l'on pourroit raisonnablement douter s'il y en a jamais eu, & si ces petits édifices en nombre presque infinis n'étoient pas découverts, comme le Chœur du Temple.” (16) En voyant les choses comme elles sont, on a du voir comme cet auteur ; mais ceux qui ont voulu trouver

(16) Voyages de Chardin. T. II. p. 161.

dans

dans ces ruines les restes du palais des Rois de Perse, ont du supposer & soutenir qu'il étoit couvert, sans quoi on n'eut pu l'habiter.

Diodore de Sicile nous a laissé quelques détails sur le palais de Persépolis, brûlé par Alexandre le Grand, trois siècles avant celui où il écrivoit. On pouvoit certainement alors avoir des connoissances très-précises sur la situation de cet édifice, sur sa forme, sur ce qui le distinguoit de tous les autres ; car ces détails existoient dans les livres écrits au tems d'Alexandre, par des gens qui purent voir Persépolis avant & après sa destruction. Cet auteur, sans doute d'après ces autorités, nous dit que le palais de Persépolis étoit entouré de trois enceintes, les murs de la première avoient 16 coudées d'élévation, & ceux de la dernière, qui étoit carrée, en avoient 60. “ Vers la partie Orientale de cette enceinte “ étoit le *Mont Royal* distant de quatre *Plethres*,” (17) ou 400 pieds. Sur ce mont étoient les sépultures des Rois. On voit encore à l'Orient des ruines de Persépolis, sur la montagne appelée *Rachmed*, des monumens que leur voisinage de ces ruines a fait prendre pour des tombeaux. Mais leur proximité même devoit faire rejeter une telle idée ; car loin d'en d'être distant de 400 pieds, comme le Mont Royal l'étoit du palais des Rois de Perse, le Mont où se voyent les

(17) Diod. Sicul. Biblioth. lib. xvii. p. 215. Ἐν δὲ τῷ πρὸς ἀνατολὰς μέρει τῆς ἀκρᾶς τέτταραι πλέθραι διεσκηκὸς ὄρος ἐστὶ τὸ καλούμενον βασιλικὸν. In Orientali arcis *plaga mons est quatuor inde plethris distans, quem regium vocant.*

prétendus tombeaux de ces princes, est attenant aux murs mêmes de l'ancien édifice ; quelques unes de leurs parties, comme celle qui est marquée L sur le plan de Mr. Nieburh, (*Voyez ici la Planche V.*) n'en est pas même éloignée de 25 pas géométriques. Comme on ne voit ici aucune trace des enceintes dont il est parlé dans Diodore ; comme il nous dit expressément que le Feu réduisit en cendres tout ce palais, (18) il est assuré qu'il dut être dans une position différente de celle où se voyent les ruines de Persépolis ; & le *Mont Rachmed* n'est assurément pas celui qu'on appeloit le *Mont Royal*.

Quant aux monumens taillés dans les rochers du *Mont Rachmed*, leurs bas-reliefs représentant des symboles d'une religion différente de celle de tous des Rois de Perse successeurs de Féridoun, & la religion de ces Rois défendant d'en ériger de semblables, il est certain qu'ils ne peuvent être les tombeaux d'aucun d'eux.

La construction des bâtimens dont nous voyons les ruines à Persépolis, est de la plus extrême solidité ; par-tout on y a mis en œuvre des blocs d'un marbre très-dur & d'une incroyable grandeur : nulle part on n'employa plus de précautions pour

(18) Idem. p. 216. Αὕτη δὲ μετὰ τὸν βασιλέα πρώτη τὴν δαδα καιομένην ἠκόντισεν εἰς τὰ βασιλεία. Καὶ τῶν ἄλλων ταῦτ' αὐτὰ πρᾶξαντων, ταχὺ πᾶς ὁ περὶ τὰ βασιλεία τόπος κατεφλέχθη, διὰ τὸ μέγεθος τῆς φλογός. *Illa vero, Thais, a rege prima faculam ardentem Regie injicit. Cæteris exemplum imitantibus, celeriter totus circumquaque locus, vi flammæ in cinerem confedit.*

assurer la durée d'un édifice ; & si l'on eut prétendu recouvrir ceux-ci, sans doute on eut préféré des voutes à toute autre espèce de toiture. Cependant il n'existe aucune trace capable de faire soupçonner que ces bâtimens ayent été couverts. Cette manière de construction est donc toute contraire à celle dont on s'étoit servi dans le palais de Persépolis. " Presque tout, dit Quint-Curſe, y étoit en bois de Cedre, " & dans le moment où l'on y mit le Feu l'incendie se répandit de toute part." (19) La ville même en fut consumée. Si dans la suite il exista une autre ville du même nom, elle fut bâtie des débris de la première. Les matériaux de celle-ci furent tellement dispersés, qu'environ 400 ans après sa destruction, (20) " les habitans mêmes du pays " croyoient, plutôt qu'ils ne savoient, que l'ancienne Persépolis étoit située à XX stades de l'Araxe ; & sans la position de ce fleuve, on n'en eut pas même reconnu un " seul vestige." (21) Les immenses ruines encore existantes, ayant certainement existé au tems où Quint-Curſe écrivit ce qu'on vient de lire ici, les habitans de leur voisinage n'y

(19) Q. Curtius, lib. v. p. 98. *Multa Cedro ædificata erat Regia: quæ celeriter igne concepto, late fudit incendium.*

(20) Q. Curſe, suivant Voffius, étant très-avancé en âge, écrivit son histoire, pour le plutard sous le regne de Vespasien. Avant l'an 79 de notre Ere : 409 ans après la destruction de Persépolis, arrivée l'an 331 avant J. C.

(21) Q. Curtius. *ub. supr.* *Hujus Vestigium non inveniretur, nisi Araxes amnis ostenderet. Haud procul mœnibus fluxerat ; inde fuisse xx stadiis distantem credunt magis quam sciunt accole.*

reconnoissoient

reconnoissoient certainement pas celles du palais ni de la ville de Persépolis, sans quoi ils n'eussent pas été embarrassés de les chercher, & ils n'eussent eu aucune incertitude sur leur position. Il faut donc que les édifices pris aujourd'hui pour les ruines de Persépolis, en aient été au moins à quelque distance: ils semblent avoir été dans un lieu solitaire, comme celui où *Stone-henge* est placé, & comme ceux où étoient les bois sacrés dans lesquels on révéroit les Dieux, avant qu'on n'élevât des temples en leur honneur.

Il ne se trouve dans les ruines des anciens édifices de Persépolis, aucune pierre calcinée par le Feu; aucun voyageur ne dit y avoir reconnu des marques d'incendie. Il a même toujours été impossible de les brûler, car jamais on n'a pu mettre le feu à des bâtimens entièrement construits en marbre. Chardin a donc grande raison de douter que jamais ces édifices aient été recouverts. Et si dans la partie marquée G sur le plan, ainsi que sur l'élévation de cette ville, (*Voyez Planches V & VI.*) Mr. Nieburh a cru remarquer des trous, où des gonds ont été attachés pour suspendre des portes & des fenêtres, c'est qu'autrefois les Arabes y établirent une Mosquée, (22) dont l'enceinte quoique découverte étoit fermée par des portes, comme celle qui se voit à Malthe.

L'entablement dont sont décorées les portes des édifices de Persépolis, regne, non seulement sur leurs ouvertures, mais

(22) Voyez d'Herbelot au mot *Esfekhar*, p. 305.

encore sur leurs côtés extérieurs, comme cela peut se voir *Planche VII. A. B. C.* Ainsi jamais ces portes n'ont été liées aux parties qui en sont voisines. Elles sont ordinairement isolées & détachées des murs où se trouvent des espèces de fenêtres : on entroit par tous les côtés comme par la baie de ces portes ; ainsi elles formoient une sorte de portiques singuliers, ouverts de toute part, & sans autre abri contre la pluie & le soleil que l'épaisseur de ces fabriques mêmes, qui est souvent de six à sept pieds. Les fenêtres semblent avoir été aussi inutiles que les portes à des endroits également à jour de toute part. Et si dans quelques endroits on a pratiquée des réduits de six ou sept pieds de grandeur, ce fut peut-être pour servir de retraite à ceux à qui étoit confiée la garde de ces lieux, où tout paroît contredire les usages employés ailleurs.

Ces anciens édifices sont du genre de celui dont les restes subsistent encore dans la Médie, où il passe pour être l'ouvrage des *Kaous* ou des *Géants* : (23) ce dernier est formé de pierres énormes, arrangées sur un plan circulaire, comme le sont celles de *Stone-henge* dans la province de Wiltshire en Angleterre. Tous deux diffèrent moins par leur distribution des édifices de Persépolis, qui sont sur un plan quadrilatère, qu'ils ne leur ressemblent, en ce que comme eux ils furent ouverts de toute part & sans aucune espèce de couverture.

(23) Voyages de Chardin. T. I. p. 305.

L'Art employé dans les uns, la somptuosité de leurs marbres, la richesse de leurs sculptures, la variété de leurs inscriptions, contrastant avec la rudesse & la simplicité des autres, annoncent l'ouvrage d'un tems moins ancien, que ceux où l'on éleva ces monumens de *Stone-henge* & de la *Médie*. La majestueuse uniformité de ces derniers, tenant à la nuit des siècles dans laquelle exista le berceau des Arts, a sous cet aspect quelque chose de plus vénérable & de plus imposant, que tout le luxe dont l'orgueil décora ces grands édifices, par lesquels les peuples crurent immortaliser leur nom, & que le tems entraîne avec eux dans l'oubli commun, auquel toutes les choses humaines sont condamnées.

Les bâtimens de Persépolis n'ayant pas été construits pour être habités, ne peuvent être le palais construit vers le tems de Cambyse, (24) qu'Alexandre détruisit environ trois siècle après.

(24) Diodor. Sicul. Biblioth. lib. i. p. 55. Οτε δὴ φασὶ τοὺς Πέρσας μετενεγκόντας τὴν εὐπορίαν ταύτην εἰς τὴν Ἀσίαν, καὶ τεχνίτας ἐξ Αἰγύπτου παραλαβόντας, κατασκευάσαι τὰ περιβόητα βασιλείαι τὰ τε ἐν Περσέπολει, καὶ τὰ ἐν Σούσοις καὶ τὰ ἐν Μῆδιαι.
 “ On dit qu'alors, c'est-à-dire au tems où Cambyse dépouilla des temples de
 “ Thèbes en Egypte, les Perses en transporterent non seulement un grand
 “ nombre d'ornemens, mais encore des Artistes au moyen desquels ils con-
 “ struisirent les palais fameux de Persépolis, de Suze & ceux de la Médie.”

On voit par ce récit, que le Palais Royal de Persépolis n'existoit pas avant le tems où Cambyse conquît l'Egypte, 524 ans avant notre Ere, 194 ans avant sa destruction par les Macédoniens. Ce palais étoit à peine commencé quand ce prince mourut, car il ne retourna jamais en Perse. Il devoit y manquer des Artistes, puisqu'on fut obligé d'en transporter d'Egypte. La religion de Zoroastre, suivie par les Perses du tems de Cambyse, dont le successeur fut

après. Cela suffiroit seul à les faire reconnoître pour des temples, si les ornemens qui s'y sont conservés n'attestoient encore

fut un Mage, ne permettant ni de construire des temples, ni d'élever des statues, la Perse & la Médie ne pouvoient avoir que des architectes peu expérimentés & devoient manquer de sculpteurs. Ainsi l'on n'eut pu y construire les grands édifices, ou y faire les grands ouvrages de sculpture, dont les restes existent encore à Persépolis. Si les uns ou les autres eussent été dirigés par des artistes Egyptiens, on y reconnoitroit le style & la maniere de ces peuples. Cependant rien n'est plus opposé à leurs pratiques : jamais ils n'éleverent des colonnes isolées, comme le sont celles de Persépolis; jamais ils ne contruisirent des temples à jour & sans couvert; par-tout ils firent des édifices couverts & sans fenêtres, tout est ouvert, tout est fenêtre dans ceux de Persépolis; on n'y trouve pas un seul obélisque, une seule forme pyramidale, toutes les sculptures y sont en relief, au lieu d'être en creux suivant la maniere Egyptienne. On n'y voit que le couronnement de quelques portes, qu'on peut comparer à des membres semblables de l'architecture Egyptienne, mais cette maniere pouvoit être commune à ces peuples sans que l'un la tint de l'autre. Enfin, ce qu'on a pris jusqu'à présent pour des Sphinx est, comme on va le voir, toute autre chose. Leurs figures au lieu d'être couchées, ainsi que celles des Sphinx de l'Egypte, sont au contraire en pied; on en voit une avec des ailes, que n'eurent jamais ces sortes de compositions chez les Egyptiens. Tout montre que ces ouvrages, bien antérieurs au siecle de Cambyse sont d'un tems après lequel les Arts se perdirent en Perse, au point qu'il fallut y faire passer des Egyptiens, pour y construire des palais. Cette indigence d'Artistes, étoit une suite nécessaire de l'influence des dogmes de Zoroastre, sur les arts de la partie de l'Asie où ils furent admis. On n'eut plus occasion d'y faire ni statues, ni temples publics; & si dans la suite le Perses'eurent des monnoies bien frappées, c'est que les Lydiens & les Grecs perfectionnerent celles qu'eurent ces peuples à des époques bien antérieures au monoyage de ces derniers, mais que les Perses n'eussent pu exécuter comme elles le furent dans les tems suivans. C'est ainsi qu'à présent on ne pourroit faire en Grèce des monnoies comparables à celles qu'on y eut autrefois. Quand on parle du monoyage, de la sculpture

encore mieux ce fait important. De près de 1300 figures, comptées dans ces ruines par Corneille le Bruyn, il n'en est aucune qui ne soit relative à la religion & aux cérémonies d'un culte bien antérieur au tems de Cyrus, & au commencement de la monarchie dont il fut le fondateur.

A l'entrée des ruines de Persépolis, (25) on rencontre d'abord deux figures colossales d'animaux : ces figures, de marbre noir, ont été ruinées à coups de marteau. Le zèle seul put armer les mains qui les ont détruites, car il fallut y employer un travail considérable : de tels efforts semblent avoir été faits, dans un tems antérieur à celui où les Arabes s'emparèrent de la Perse, & vraisemblablement quand on voulut détourner l'attention des anciens objets d'un culte auquel les peuples étoient acoutumés. Chardin, après avoir examiné ces figures, crût ne pouvoir en déterminer l'espece. Néanmoins le dessin qu'il en a publié les fait aisément reconnoître pour des bœufs : la destruction de leurs cornes ôte

ture & de l'architecture des Perses, il faut distinguer les tems les plus anciens de leur première monarchie, des tems plus modernes à commencer depuis Cyrus ; car alors ils furent destitués des connoissances qu'ils eurent à des siècles plus reculés. C'est ainsi que l'Egypte & la Grèce sont aujourd'hui dans la plus parfaite ignorance des Arts qu'elles firent fleurir autrefois, & s'il leur falloit exécuter quelque édifice ou quelque ouvrage considérable de peinture ou de sculpture, il faudroit nécessairement y appeler des Artistes étrangers.

(25) Voyez dans la Planche V. la position de ces deux figures, elles sont sur le côté & sur la face des deux grands murs A. dont on peut voir l'élévation Planche VI. A. On les peut voir dans les Voyages de Chardin. T. II. Planche LVI. elles représentent deux Bœufs.

beaucoup

beaucoup à leur caractère, mais leurs pieds, dont le sabot est fendu, & les proportions de leur corps, laissent peu de doute sur la nature de l'animal qu'on a voulu représenter, & sur l'intention de ces Bœufs symboliques.

Deux autres figures, de même grandeur que les précédentes, se voyent à l'extrémité opposée du portique où elles sont placées. (26) Les unes ainsi que les autres ont 18 pieds de long sur environ 15 de hauteur, y compris celle de la plinthe sur laquelle elles sont élevées. Les jambes de ces dernières sont entièrement semblables; Mr. Nieburh en les dessinant, observa que la corne de leurs pieds se divise en deux parties, & l'on ne peut y méconnoître ceux du bœuf. Cependant le col & l'arrière de ces animaux ne se ressemblent pas, & si la figure A paroît avoir la croupe du Bœuf, la figure B, me semble avoir celle du Lion fréquemment représenté dans ces ruines: elle en a aussi l'encolure, comme on peut le voir en lui comparant le profil C, pris d'un monument voisin de l'endroit où est celui que nous lui comparons. On peut donc être assuré que le devant de la tête qui manque à présent à cette figure, fut autrefois un muse de *Lion*, & qu'elle étoit composée des parties propres à cet animal, & de celles du *Bœuf*. Les unes appartennoient à l'emblème du Soleil *Diurne*, les autres à l'emblème du Soleil *Nocturne*. Ce dernier représentoit l'Etre *Créateur & Régisseur* de tout, dont le Soleil *Diurne* étoit

(26) Voyez ici la Planche IX. A & B. ces figures sont copiées d'après la gravure publiée par Corneille le Bruyn.

l'image. (27) L'ardeur & la force du *Lion* semblant* propres à exprimer la chaleur & la puissance du Soleil, il en devint le symbole. L'alliance des parties de cet emblème avec celles du *Bœuf*, par lequel on représentoit la puissance de l'Etre Créateur du monde, pourroit encore avoir été le symbole du pouvoir qui opere la destruction.

Corneille le Bruyn ayant négligé de copier le devant de la tête de la figure A, *Planche IX*, Mr. Nieburh, y a reconnu la barbe & tous les traits du visage humain : le nez, qu'il a suppléé dans son dessin, en est, dit-il, la seule partie détruite. (28) Cette figure est reconnoissable à ses ailes, à sa barbe, à sa

(27) Les Indiens, comme les Parfis qui descendent des anciens Perses, regardent encore le Soleil comme l'*Image de Dieu*. On peut se rappeler ce qui en est dit dans l'hymne à Ruder rapporté ci-dessus.

(28) Voyage de Nieburh, *T. II. p. 102*. On a pareillement voulu " Emporter la tête de ce Sphinx de la Perse, mais on n'a guere pu en endomager " que le nez qu'on lui a remis dans *Planche XX*. donnée par cet auteur." Je l'eusse faite graver ici, si les figures de Corneille le Bruyn, malgré leur inexactitude sur des points essentiels, ne m'eussent semblées plus propres à rappeler l'idée du caractère original de la sculpture. Tous ces auteurs en donnant le nom de Sphinx à ces figures, ignoroient que le corps du Lion entroit nécessairement dans la composition de la figure du Sphinx. Corneille le Bruyn ne put imaginer qu'on eut mis une tête humaine sur un corps de Bœuf, comme celui qu'il avoit sous les yeux, & sur cela il ne voulut pas, s'en rapporter à eux. Ce qu'il dit sur ce sujet est à lire pour son extrême singularité ; rien ne montre mieux combien il ignoroit les choses, dont cependant il parloit avec beaucoup de hardiesse. " Les figures," dit-il, *p. 288*, " qu'on trouve " dans les deux premiers portiques, ressembloit assez à un cheval par devant " & par derriere, hors qu'elles ont à peu-près la tête d'un finge : à la vérité " la

sa coëffure, pour être le même emblème représenté sur la médaille D du cabinet de Mr. Hunter. On en voit une autre semblable sur une très-ancienne gravure en cachet, acquise par Mr. Nieburh à Bassora, près du golfe Persique. (29) L'*Astérisque* & le *Croissant*, gravés avec le bœuf à tête humaine, sont les symboles du Dieu également représenté sur cette pierre, sur la médaille dont on vient de parler,

“ la queue ne ressemble gueres à celle d'un cheval, mais on pourroit attribuer
“ cela aux ornemens qui y sont attachés, & qui étoient fort en usage chez
“ les anciens Perses. On les nomme *Sphinx* à cause qu'ils ressemblent aux singes,
“ & comme les anciens donnoient aussi ce nom de *Sphinx* à un certain oiseau,
“ les Grecs, & apparemment les Perses leur ont donné des ailes. Quelques
“ naturalistes prétendent qu'il représente pareillement la forme du *volatil* &
“ *du fixe.*” Il doit avoir été prodigieusement difficile de réunir autant d'absurdités en aussi peu de lignes. A travers tant de choses étranges, on entrevoit cependant que ce Bruyn vit dans les traits des figures dont il parle, une ensemble qui le lui fit comparer au visage d'un singe, qui effectivement a beaucoup d'analogie à celui de l'homme, quand le nez est ôté à ce dernier, & plus encore à celui du Lion, que l'une de ces deux têtes représentoit autrefois.

(29) Ce cachet en Agathe, Voyez Pl. IX, G, est certainement de la plus haute antiquité. Il fut par rapport au Bœuf à tête humaine de Persépolis, ce qu'étoient les figures des Dieux qu'on portoit en bague chez les Grecs, & qu'on copioit d'après celles des temples. Mr. Nieburh, T. II. p. 102, parle d'un autre cachet de même forme, qu'il a trouvé à Alep. La gravure de ce dernier représente un Lion, avec d'anciens caractères écrits autour de la figure, comme la légende d'une monnaie. Ces lettres très-différentes de celles des inscriptions de Persépolis, sont postérieures au tems des Parthes; & l'Agathe sur laquelle elles sont gravées est d'un tems très-moderne par rapport à la précédente. Le Lion y représente l'emblème de la monarchie Persane. On le voit, dit Chardin T. II. p. 151, dans les enseignes, sur les monnoies de cuivre, & en mille endroits. La forme du cachet où se voit le Lion est
bien

parler, & sur le bas-relief du temple de Persépolis. Le *Croissant* caractérise le Soleil *Nocturne*, le *Bacchus* ou l'*Hébon* des Campaniens, (30) représenté par le Bœuf à tête humaine sur tant de monumens Grecs. Il est sous cette même forme avec l'*Astérisque*, sur quelques médailles de Naples (31) & d'Atella. (32) Ce Dieu fut révééré par les Scythes, les Grecs & tant d'autres peuples, sous les doubles figures du *Bœuf* & de la *Vache*, dont les têtes sont réunies, dans le monument de *Nakski-Rustâm*, représenté *Planche XV*. Ces mêmes emblèmes placés à l'entrée de Persépolis, y sont ceux du culte auquel ses édifices furent anciennement consacrés. Le *Zend-Avesta* reproche aux Indiens l'adoration du Bœuf. (33) Ce livre, attribué à Zoroastre, fut la loi suprême des Perses : on peut-être assuré qu'il ne toléra pas chez eux les emblèmes d'un culte qu'il réprouvoit chez les Indiens. En le proscrivant, comme la loi de Moïse le proscrivit chez les Juifs, celle de Zoroastre fit abandonner les temples qui lui étoient con-

bien plus ancienne que sa gravure, mais le symbole de cet animal remonte à la plus haute antiquité. Il s'est toujours conservé dans la Perse, tandis que l'emblème du Bœuf y fut totalement oublié depuis le siècle de Zoroastre ; & la pierre de Mr. Nieburh me paroît être des tems mêmes de la famille de Djemshid. C'est à mon gré la plus ancienne gravure connue. Toutes celles des autres nations sont nouvelles en comparaison.

(30) Macrob. *Saturn.* lib. i. p. 141.

(31) *Miscellan. Numismatic.* Magnan. T. I. Tab. XXVIII. N° 27.

(32) Goltz. *Magna Græcia.* Tab. XX. N° 5.

(33) *Zend-Avesta.* T. II. p. 211. Voyez la *Note 1.*

facrés;

sacrés; mutiler, au moins, les principaux simulacres, & les réduire à l'état où nous les voyons à présent.

L'espace marqué BCDE, Planches V & VI, sur le plan & sur l'élévation du temple de Persépolis, paroît en avoir été la principale partie. Des quarantes colonnes qui en existoient encore, quand les Arabes lui donnerent le nom de *Tscil-Minâr*, il n'en reste maintenant que dix-neuf, & les fragmens d'un très-grand nombre d'autres, qu'on croit avoir été au nombre de cent-huit. Les figures posées sur ces colonnes ne permirent pas d'y asseoir des voutes, ou d'y poser une toiture. Il me semble reconnoître, dans cette disposition, le dessein de conserver l'idée de ces bois, dans l'obscurité desquels les hommes révérèrent très anciennement la Divinité. Ils n'eussent osé entreprendre d'en renfermer la grandeur dans des murailles; (34) de cet usage vint pour les anciens arbres ce respect, qui s'est toujours conservé dans la Perse. (35)

(34) En comparant les passages d'Hérodote & de Cicéron, cités dans les Notes 12 & 13, avec ce que dit Tacite des usages des Germains, on verra que les idées de ces peuples, au sujet des temples étoient parfaitement d'accord avec celles des anciens Perses. *Tacit. de Morib. German. cap. 9. Cæterum nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem adsimilare, ex magnitudine cælestium arbitrantur. Lucos et nemora consecrant, Deorum que nominibus appellant.*

(35) Voyages de Chardin. T. II. p. 201. " Il y a par toute la Perse de ces
" vieux arbres révéés superstitieusement par le peuple, qui les appelle *Dracht-*
" *fasels* c'est-à-dire *arbres excellens*, on les voit tous lardés de clous, pour y
" attacher des pieces d'habillemens par vœu, ou d'autres enseignes." Cet usage subsista long-tems chez les Grecs & les Romains.

Les

Les colonnes de ce bâtiment singulier, supportent encore des figures d'animaux, dont les corps unis par leurs milieux, ne laissent voir que leurs parties antérieures : tels sont ceux, qu'on voit sur la médaille A, rapportée ici *Planche VII*; deux devants de figure de Bœuf y sont réunis par le corps de cet animal. Des figures toutes semblables, & d'autres de même composition, avec des devants de Lion ou de Cheval, qui étoient aussi les emblèmes des deux Soleils (36) représentoient sur ces colonnes les symboles de l'Etre *Générateur*, dont le Soleil étoit l'image : son temple se reconnoit ici par ses emblèmes, répétés sous différentes formes dans toutes les parties de ces ruines.

L'existence de ce temple & celle des symboles religieux, dont il est encore rempli, constatent des usages, non seulement différens, mais entièrement opposés à ceux du culte des Mages. Ce culte se maintint constamment en Perse, depuis qu'il y fut établi, jusqu'au VII^e. siècle de notre Ere. Ainsi, ces anciens édifices, dans lesquels on trouve des monumens évidens d'une religion différente de celle de Zoroastre, doivent avoir été construits, avant le tems où ce législateur défendit l'usage des temples & des statues. Celles qu'on y voit furent donc faites, dans l'espace des 759

(36) Voyez ici, *Planche VII*, les médailles B. & C. des chevaux y sont représentés, l'un avec l'*Astérisque* symbole du Soleil *Diurne*, l'autre avec l'*Astérisque* & le *Croissant*, qui sont à-la-fois les symboles des deux soleils, auxquels l'emblème du cheval étoit également consacré.

ans écoulés entre le regne de Djemschid & celui de Féridoun, sous lequel parut Zoroastre. Ces grands monumens furent l'ouvrage de cette branche de la dynastie des Pischdadiens, qui porta le nom de Djemschid. On leur donne encore à présent dans le pays le nom de *Tacht-Djemschid*, ou résidence de Djemschid; & l'on est persuadé que ce prince en jeta les fondemens. (37) Le nom de *Tschil-Minâr* que porte ce lieu depuis plus de mille ans, n'a pu faire oublier cette tradition. Elle semble tenir à l'origine des édifices qu'on y voit, & nous avons montré, par l'état des arts au tems de Djemschid même, qu'alors on eut pu exécuter en Perse les monumens, dont on lui attribue la fondation.

Il existe des figures de Bœuf à tête humaine, sur un très-grand nombre de médailles Grecques, sur beaucoup de pierres gravées, & nous en avons quelques unes en bronze de médiocre grandeur, mais on n'en connoit aucune en marbre. Le temple de Persépolis est le seul endroit où il s'en trouve encore une. Elle constate la prodigieuse antiquité de cette figure symbolique; car celle-ci doit être antérieure à toutes les statues les plus anciennes qu'on fit en Grèce, puisqu'elle dut être faite au moins 600 ans avant le regne d'Inachus, le plus ancien de ses Rois. Nous voyons d'où les Grecs prirent, avec cet emblème, la théologie à laquelle il appartenait & l'art de le représenter. Ils tinrent

(37) Voyage de Nieburh. T. II. p. 99.

tout cela, ou des Perses, ou des peuples de qui les Perses l'avoient reçu.

Les figures emblématiques, par lesquelles le Soleil *Nocturne* & le Soleil *Diurne*, furent représentés dans le temple de Persépolis, sont tournées vers les montagnes situées à l'Orient, mais les figures des deux Bœufs par lesquels est représenté le Soleil *Nocturne*, sont placées vers l'*Occident*. Les pilastrs A & Æ, *Planches V & VI*, dans lesquels sont prises ces figures singulieres, dont le corps est de bas-relief & le devant est entier & en faillie, sont divisés par un intervalle, dans lequel s'élevoient quatre colonnes. Le chemin qui conduisoit à la partie du temple où est la colonade, dont on a parlé, passoit entre ces colonnes & les pilastrs ou plutôt les murs dont elles sont précédées. Cet arrangement ne se voit dans aucun autre temple ; mais dans celui-ci, tout est différent de ce qui s'observe ailleurs, tout se ressent d'un culte, dont les usages ne ressembloient pas à ceux de toutes les religions connues ; tout y porte l'empreinte d'un antiquité plus grande encore que celle des Egyptiens & des Grecs.

La partie du temple, où est la colonade B.C.D.E. *Planches V & VI*, s'éleve sur une terrasse revêtue d'un mur de marbre noir, maintenant haut de huit pieds, mais qui le fut d'avantage autrefois. On y monte par quatre grands escaliers. Tout ce mur, dans une étendue de 70 pas géométriques, est couvert de plusieurs rangées de figures : c'est

un

un immense bas-relief, qui occupe un espace de 350 pieds. On y a représenté une procession, dans laquelle je crois reconnoître celle qui se faisoit à l'occasion de la fête du *Neuruz*, ou de la nouvelle année. On continue à célébrer en Perse, cette fête instituée par Djemschid, dont l'endroit où nous en voyons la représentation porte encore le nom. Les six jours de sa durée, marquoient les six intervalles de la Création; (38) dans le dernier desquels l'homme & la femme furent tirés de l'œuf du Cahos où le monde étoit renfermé, suivant la Cosmogonie des anciens Perses, avec les Dieux ou Génies qui devoient le gouverner. (39) Cette cérémonie se faisoit en l'honneur de l'Etre Créateur, auquel on a vu que ce temple étoit consacré.

Djemschid distingua les différens états de ses sujets par des habillemens différens, & les rangea tous sous trois classes principales. Il mit dans la première les prêtres & les militaires, la seconde renfermoit les agriculteurs, les artisans étoient dans la troisième. (40) Chacune de ces classes se divisoit sans doute en plusieurs autres. Elles étoient toutes admises chez les Rois le premier jour de la fête du *Neuruz*: les quatre suivans, destinés à recevoir les personnes les plus considérables de l'état, laissoient le prince en liberté de disposer du sixième. Au lever du cinquième jour, on lui apportoit les

(38) *Zend-Avesta*, T. III. p. 574.

(39) Plutarch. in *Isid.* & *Osirid.* p. 169 & 170.

(40) *Hist. de Mirkhond.* sect. v.

présens dont il a été parlé ; il donnoit ensuite un repas public, & disoit aux laboureurs. “ Nous sommes vos compagnons, le monde ne peut subsister sans l’agriculture, elle existe par vous : cultivez la terre pour le bien commun. “ Nous ne pouvons nous passer les uns des autres, vivons en freres.” (41) C’étoit enfin dans le sixieme jour, le plus solennel de tous ceux de cette fête, qu’on la terminoit par la procession, représentée sur les degrés du temple de Persépolis ; où sans doute elle alloit porter les vœux & les offrandes des peuples.

On a représenté sur chacun des trente degrés, par lesquels on arrive à ce temple, (42) autant de figures qui se suivent & paroissent y montrer. Elles sont vêtues de longues robes, & portent une lance & un carquois sur l’épaule : c’est, dans l’ordre des militaires, le premier rang, dont vraisemblablement Djemschid l’avoit composé. Les autres divisions répandues en différentes parties de ce bas-relief, sont reconnoissables à leurs armes. Après cette classe, vient celle des Agriculteurs ; le premier d’entr’eux est conduit par un prêtre : ceux qui le suivent portent des vases destinés à contenir des grains & des légumes. Ce sont les fruits de la terre, les produits de leurs travaux, ils les portent comme des offrandes aux Dieux. Deux figures qui viennent à leur suite

(41) Pocock in Abulpharag. p. 202 & 203.

(42) Voyez dans les Voyages de Chardin, T. II. la *Planche* LVIII, qui représente cette cérémonie.

tiennent

tiennent des anneaux fermés par deux têtes de serpens tournées l'une vers l'autre. Ce sont les anneaux qu'on donnoit dans les jours de mariage, dont la célébration se faisoit chez les Perses, au commencement de l'équinoxe du printems, (43) & par conséquent pendant la fête du *Neuruz*. Le fixieme jour de cette fête, représentée ici, étoit un commémoration de Meschia & Meschiané, du premier homme & de la premiere femme qui sortirent de la terre, à la fin de la Création, & furent les premiers unis par les liens du mariage. (44)

Les serpens males & femelles, assemblés dans un même anneau, étant les symboles de la vie, en marquoient la propagation qui est l'objet du mariage. (45) Voilà pourquoi on employa ces fortes d'anneaux soit en bagues, soit en armilles ou bracelets. Il en existe encore un grand nombre

(43) Strab. lib. xv. p. 733. Οἱ δὲ γαμοὶ κατὰ τὰς ἀρχὰς τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας ἐπιτελοῦνται· παρέχεται δ' ἐπὶ τὸν θαλάμῳ προφαγὼν μῆλον, ἢ καμήλον μυελόν, ἄλλο δ' οὐδὲν τῆν ἡμέραν ἐκείνην. *Nuptiæ in initio verni equinoctii celebrantur: sponsus in thalamum venit, comesto prius malo, vel cameli medulla, præter id nihil eo die.* On voit dans cette procession un chameau, dont la moëe pouvoit servir à l'usage dont il est ici parlé: car il paroît avoir été destiné à un sacrifice, & l'on avoit coutume de partager les victimes entre les prêtres, & ceux qui les offroient.

(44) Zend-Avesta, T. II. p. 253.

(45) Deux serpens se voyent dans les mains de l'Isis représentée sur la table Isiaque du *Musæum Britannique*. Cette Déesse étant l'emblème de la nature, comme les serpens sont les emblèmes de la vie, ceux-ci expriment dans cette composition, la vie que la nature accorde aux êtres doués de sentiment. Les femmes Indiennes, dans une cérémonie en l'honneur du *Lingam*, ou de l'organe de la génération, en portent la figure entre deux couleuvres. *Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 253.*

en

en or en argent & en bronze, car les Romains en firent un grand usage ; & je crois que ce sont des armilles de cette sorte, qu'on a voulu représenter sur le bas-relief de Persépolis. Les figures qui les portent sont suivies d'un char vuide : c'est celui du Soleil, son arrivée dans le signe du *Bélier* donnant lieu à la fête représentée ici, est marquée par ce char, comme par le cheval qui vient ensuite. Les Perses, qui lui consacroient des chevaux, en conduisoient toujours un dans leurs armées, & l'appeloient le cheval du Soleil (46). Les Artisans paroissent ensuite dans cette procession, on les y reconnoit aux étoffes qu'ils ont fabriquées, & qu'ils portent dans leurs mains pour les déposer dans le temple. Ils précèdent la classe des pasteurs ; ceux-ci se distinguent par les peaux, dont est faite une partie de leurs vêtements, & qui peuvent désigner celles des troupeaux dont ils se revêtoient.

Toutes les autres figures de ce grand monument étant composées dans les mêmes vues que les précédentes, représentant toutes les différentes divisions du peuple, & les diverses professions des hommes qui marchent dans cette procession ; il seroit aisé de les expliquer toutes ; mais il suffit ici d'avoir montré l'objet de leur composition. J'observerai

(46) Q. Curtius, lib. iii. p. 9. *Curram deinde Jovi sacratum albentes vehebant equi. Hos eximia magnitudinis equus, quem solis appellabant sequebatur.* Comme il est assuré que les Perses n'adorerent jamais le Jupiter des Grecs, & qu'ils appeloient de ce nom tout l'étendue du Ciel, il paroît que ce prétendu char de Jupiter, étoit celui, du Soleil même ; Justin dit aussi que les Chevaux lui étoient consacrés, *Et equos eidem Deo sacratos ferunt.* lib. i. p. 13.

seulement

seulement que les animaux conduits dans cette cérémonie, paroissent avoir été destinés pour les sacrifices. Quant aux arbres de la forme des Cyprès, qui d'intervalle à autre séparent les figures employées ici, ils doivent représenter une longue avenue d'arbres qui conduisoit au temple : car il ne put en croître d'aucune espèce sur le rocher applani où il est construit. Cela semble confirmer l'opinion, de ceux qui croiroient que ce temple à toujours été dans un lieu solitaire, comme ceux où se voyent les édifices du même genre, qui subsistent encore en Médie & en Angleterre.

Une inscription en langue & en caractères maintenant inconnus, accompagne ces bas-reliefs ; auxquels elle avoit sans doute quelque rapport : près d'elle, on voit deux figures, dont l'une représente un Lion dans l'action de dévorer un animal, que Chardin a pris pour un *Bœuf*, Nieburh pour une *Licorne*, & Corneille le Bruyn pour un Cheval : c'en est un en effet, mais il porte une corne de Bœuf. (47) Cette partie, manifestement étrangère à la nature de l'animal auquel on l'a donnée, fait voir qu'il ne s'agit ici, ni d'un combat ni d'une chasse de Lion, mais d'une composition emblématique, dont le sens doit s'expliquer, par les caractères de l'emblème qui y est employé.

Le Lion est connu pour être le symbole du Soleil *Diurne*, & le Bœuf, dont ce cheval a la corne, fut celui du Soleil

(47) Voyez la représentation de ce groupe *Planche VII. Figure D.*

Nocturne. Cet animal qui étoit également le symbole de deux Soleils, est en cette occasion caractérisé par la corne étrangère à sa nature, pour celui du Soleil *Nocturne*. (48) Et par cette composition, dans laquelle l'une des figures symboliques du Soleil est représentée dans l'action de dévorer l'autre, on a voulu représenter, le moment dans lequel le Soleil *Diurne* prévalant sur le Soleil *Nocturne*, les nuits sont raccourcies, & pour ainsi dire dévorées par la longueur des jours, comme l'un de ces animaux symboliques est dévoré par l'autre. Le tems dans lequel arrive ce phénomène, est à-la-fois celui de l'Equinoxe du printemps & de la fête représentée avec cet emblème, vraisemblablement employé dans ce bas-relief, pour marquer la circonstance astronomique dans laquelle cette fête arrivoit. Ces même figures symboliques se voyent aussi sur des médailles Grecques. (49) Elles y marquent les fêtes instituées

(48) Voyez les figures citées dans la *Note* 37.

(49) Voyez ici la *Planche* VII. N° E. Dans cette médaille d'Achante en Macédoine, le *Lion* est représenté dans l'action de dévorer le *Bœuf*, & pour ne laisser aucun doute que celui-ci ne représente le Soleil *Nocturne*, on a mis sous lui le poisson qui détermine toujours cet emblème, comme celui de Bacchus ou du Soleil de nuit; ainsi qu'on l'a prouvé par les monumens & par les témoignages uniformes des anciens. On voit, sur les médailles de différens peuples de la Grèce tous les emblèmes de Bacchus détruits par le Lion. Le Serpent symbole de ce Dieu, comme étant l'auteur de la Vie; le Lapin, par lequel on indiquoit en lui celui qui préside aux enfers, ou dans les lieux souterrains; le sanglier emblème des forêts, enfin le Cerf qui étoit l'attribut de la nuit, de la Lune, paroissent dévorés par des Lions sur les médailles de Vélia & d'Achante.

pour

pour le renouvellement de l'année. C'étoit le triomphe ou la *Résurrection* du Soleil Diurne ou du Lion. On la célébroit par des réjouissances, le lendemain du jour où l'on avoit pleuré sa mort, dans les fêtes d'Osiris, de Thamus & d'Adonis. Le tombeau de Bacchus étoit à Delphes sous la statue d'Apollon. Cet emblème & ces cérémonies singulieres, exprimoient les mêmes idées qu'on rendit par les figures symboliques, dont nous venons de donner l'explication.

De même que l'ascendant du Soleil *Diurne* au tems de l'Equinoxe du printemps, fut représenté par la mort de l'emblème du Soleil *Nocturne*, ainsi l'ascendant de ce dernier au tems de l'Equinoxe d'automne, après lequel la longueur des nuits augmente, tandis que celle des jours diminue, fut représenté par la mort du Lion ou des autres symboles du Soleil *Diurne*. Des figures sont représentées dans les monumens de Persépolis, en action d'enfoncer un poignard dans le corps d'un Lion, d'un Gryphon, ou d'un Cheval, qui sont également les emblèmes du même Soleil. (50) Ces figures ne représentent assurément ni des prêtres ni des héros, comme on l'a dit, mais le Soleil *Nocturne*, car elles ont le caractère de tête & le bonnet qu'on lui voit sur l'*Hébon* ailé des médailles & des pierres gravées. Le poignard qu'elles portent est celui de *Mithras*, qui étoit le même que ce Soleil ou Bacchus. C'est celui qu'on lui voit sur les monumens Mithriaques, il en est parlé

(50) Voyez ici les figures A. B. C. de la *Planche XIV.*

dans le Zend-Avesta. (51) Et comme on trouve dans ce temple deux emblèmes, qui marquent les fêtes des Equinoxes, d'autres compositions du même genre y furent sans doute employées à marquer les fêtes célébrées à l'occasion des Solstices ; & se trouveront dans le grand nombre de figures qu'on n'a pas copiées, parce qu'on n'a pas sçu jusqu'à présent qu'elles étoient les plus importantes à dessiner.

Les figures expliquées ci-dessus, se voyent dans l'édifice marque G sur le plan & sur l'élévation, *Planches V & VI*. Cet édifice est au midi de celui où l'on ne voit que des colonnes ; & comme celui-ci fut spécialement consacré aux fêtes du Soleil *Diurne*, ainsi que le montre le bas-relief placé sur ses degrés, l'autre semble, vû les emblèmes qu'on y trouve, avoir été plus spécialement consacré aux fêtes du Soleil *Nocturne*. Mais puisque tous les édifices de ce temple se réduisent à quatre principaux, dont les autres moins considérables n'étoient que des accessoires, on pourroit conjecturer, que les deux derniers furent destinés à célébrer des fêtes relatives à l'arrivée du Soleil dans les deux points des Solstices.

On trouve des inscriptions dans toutes les parties de ce temple : elles sont ordinairement placées dans des endroits

(51) Zend-Avesta. *Vendidad Sadé*. VIII^e Cardé. T. I. p. 134. Il est dit " je fais izeschné (c'est-à-dire je rends un culte de respects) au poignard & à la massue (qui sont les armes de Mithra & de Behram.) " C'est le poignard qui ne se laisse pas dont il est parlé dans les *Ieschts-Sadés* IV^e. Cardé, & dans l'*Ieschts Farvardin* XXVIII^e Cardé.

ménagés exprès entre les figures : les habillemens mêmes de celles-ci, sont quelquefois chargés de plusieurs lignes d'écriture ; l'une d'elles en porte jusqu'à sept. Ces inscriptions doivent avoir été relatives aux cérémonies du culte représenté par les figures qu'elles accompagnent ; elles en expliqueroient la nature, si l'on pouvoit les entendre ; & celles-ci, bien dessinées, pourroient vraisemblablement contribuer à l'intelligence de la langue & des caractères répandus dans ces édifices. Chardin y a remarqué des restes de dorure dans quelques lettres : le fond noir des marbres sur lesquels elles sont gravées, exigeoit qu'on cherchat quelque moyen pour les rendre plus lisibles. La dorure, employée à cet effet, est encore une preuve du grand avancement des Arts, au tems où ces temples furent construits. Les caractères, alors en usage, ne ressembloit presque en rien, à ceux des médailles frappées sous les Rois de Perse successeurs de Cyrus. Aucune d'elles ne remonte avant le tems de Darius Hystaspès. Ainsi, les lettres, comme la langue de ces anciennes inscriptions, doivent être celles dans lesquelles furent écrits les livres du premier Zoroastre. L'oubli des unes dut contribuer à la perte des autres, dont assurément il reste peu de choses, dans ceux qu'on attribue au second Zoroastre. Et je crois qu'il y auroit moyen de distinguer ce qui appartient au premier. Mr. Nieburh nous a fait observer trois sortes d'alphabets différens, dans les inscriptions de Persépolis. (52) Ces variations montrent que les édifices

(52) Voyage de Nieburh, T. II. p. 130.

où se trouvent ces inscriptions, ne furent pas construits dans un même tems. Mais les changemens qu'elles indiquent doivent avoir été faits durant les 759 ans qui précéderent le siecle de Zoroastre, & suivirent celui de Djemschid.

Les figures répandues par-tout sur les degrés, sur les murs, sur les jambages des portes & des fenêtres de ces temples, représentent les cérémonies pratiquées dans les différentes fêtes du culte des anciens Perses. Parmi ces figures il y en a une très-fréquemment répétée; & qui par-là même semble avoir été la principale de toutes celles qu'on y a représentées : sa stature est constamment beaucoup plus grande que celles de toutes les autres dont elle est accompagnée. Son vêtement ressemblant à celui des prêtres, & les honneurs qu'ils lui rendent, l'ont fait prendre pour leur chef; mais elle est assurément celle du Dieu même au culte duquel ces prêtres étoient attachés. S'ils paroissent vêtus comme lui, c'est parce qu'avec les noms mêmes des Dieux, leurs prêtres en prenoient les habillemens & souvent les attributs. (53) Cela dut être ainsi chez les Perses; car la comparaison de leurs monumens fait voir que cette figure représenta chez eux le même Etre, dont le Bœuf à tête humaine fut l'emblème, & dont le Soleil devint l'image, parce qu'il semble être le moyen dont la Divinité se sert pour régir la nature & maintenir l'ordre des saisons.

(53) Il a été parlé ailleurs de ces usages, communs aux Grecs & aux Egyptiens, & qui leur vinrent probablement des Scythes.

Sur un pilastre du temple, représenté *Planche XIII*, on voit une figure assise ; une autre derrière elle, semble la servir ; toutes deux sont élevées sur une espèce d'arche ou de coffre, dont les côtés représentent deux rangs de figures posées les unes sur la tête des autres. Deux rangées d'animaux, aussi représentés sur la figure assise, sont reconnoître en elle l'Etre qui préside à toutes les générations des Créatures animées. La supériorité de sa stature montre ici celle de son essence. Ces deux choses sont encore plus particulièrement exprimées par l'alliance de cette figure, avec l'emblème mystérieux de l'*Esprit*, du *Mihir* ou de l'*Amour*, représenté sur elle dans ce bas-relief, & dans un fort grand nombre d'autres. Car on ne peut la méconnoître, en la comparant avec celle qui entre dans cette figure symbolique.

Une figure du genre de la précédente, peut servir à développer l'intention de toutes ces sortes de compositions ; on la voit *Planche XIX*. Elle est sur un bas-relief pareil à celui de la *Planche XV* ; tous deux sont sculptés dans les rochers de *Nakski-Rustam*. Leur forme étant la même que celle de deux autres monumens taillés dans la montagne située à l'Orient du temple de Persépolis, leur ressemblance nous assure qu'ils eurent une même destination.

A l'exception du bas-relief de la *Planche XV*, dont l'Architecture peut faire connoître celle de tous les autres, on observe généralement dans ceux-ci la forme d'un *Arche*, ou *Coffre* de pierre A.B.C.D, pareille à celle des tombeaux : &
comme

comme ceux des Grecs, souvent ils sont cantonnés par des têtes d'animaux symboliques, (*Voyez la Planche XIX.*) La figure E placée sur ce tombeau, ressemble dans tous ses traits & par son habillement à celle, dont la forme *Mystique* F, s'élève au-dessus d'elle. C'est cependant la même qu'on a représentée assise sur le pilastre de Persépolis. Son alliance avec le symbole de l'*Esprit* ou de l'*Amour*, montre assez qu'elle ne représente pas un prêtre, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais qu'elle est un des emblèmes du Dieu révéré dans ces temples. Toutes ses figures ressemblent par le caractère de leur visage & par leur coëfure, aux Bœufs ailés & à tête humaine, qui sont empreints sur les médailles : d'où l'on voit que les ailes de ces derniers, sont celles du *Mihir* ou de l'*Amour*, dont la forme *mystérieuse*, réunie à la forme humaine dans la figure F, exprime la même chose que le Bœuf ailé à tête d'homme, qu'on voit à l'entrée du temple de Persépolis, ainsi que sur les médailles & la pierre gravée dont il a été parlé à son occasion.

Ces deux emblèmes marquent l'union de l'Etre *Générateur* du monde, avec l'*Esprit* dont il se servit pour produire les *Générations*. C'étoit le Soleil *Nocturne* distingué, dans ce bas-relief, du Soleil *Diurne*, par l'*Astérisque* G qui est le symbole de ce dernier. Il tient en main le serpent symbole de la *Vie*, dont il est l'auteur ; ce même serpent lui sert de ceinture dans la figure *mystique* F. La pomme de Pin, mise sur l'autel H, y tient lieu de la *flamme* ou du
Feu.

Feu. C'étoit le symbole de l'Etre *Primitif*, de l'Etre *Principe* des *Générations*, dont l'Etre *Secondaire*, représenté par l'emblème du *Bœuf*, par celui du Bœuf à tête humaine, ou par la figure qui se voit ici, étoit regardé comme l'*Agent* ; & l'*Esprit*, l'*Amour* ou le *Mihir* comme le *Moyen Actif*. Les figures élevées les unes sur les autres, sous ces trois emblèmes de la Création, expriment les générations qui en résulterent. Cette composition rend exactement les mêmes idées que celle de la *Planche XV.* (54) L'Etre *Générateur*, représenté dans l'une par une figure humaine, l'est dans l'autre par la tête de Bœuf posée sur un autel. L'Etre *Principe* de tout, dont la pomme de Pin mise sur un autel étoit le symbole, est représenté dans la *Planche XV*, par la flamme également placée sur l'autel ; enfin l'*Esprit*, désigné par l'alliance mystérieuse de son symbole avec celui de l'Etre *Générateur*, est représenté dans la seconde de ces compositions par la figure d'un enfant ailé : ces trois emblèmes, faits pour représenter les trois êtres, dans lesquels la Théologie Persane disoit que l'Etre *Primitif* se multiplia trois fois lui même, (55) sont supportés

(54) Voyez l'explication de cette Planche, dans la partie de la note imprimée page 190, du 1^{er} Vol. de cet ouvrage.

(55) La Théologie des Mages, en abolissant tous les emblèmes, à l'exception du Feu & du Soleil ; conserva cependant une partie de la Religion des tems précédens. Djemschid avoit adoré le Feu *Farpa* : c'étoit l'emblème de l'Etre *Primitif*, qui se voit sur tous ces monumens. Dans la suite, Zoroastre consacra un Pyrée à ce même Feu, sur le mont Karezom près de Kasbin. (*Zend-Avesta. T. I. p. 46.*) Ormuzd, appelé Oromaze par les Grecs, tenoit chez

portés par des figures constamment arrangées de la même façon dans tous les monumens, pour rendre les mêmes idées. La différence entre ceux que nous venons de comparer, consiste principalement, en ce que dans le premier on voit l'*Arche* ou le *Tombeau*, qui n'étant pas dans le second, ne peut-être relatif à la figure de l'Amour qui domine dans ce bas-relief, mais doit avoir un rapport marqué avec la figure de l'Etre *Générateur* ou du Soleil *Nocturne*, deux fois répétée dans le bas-relief de l'autre.

L'Arche ou coffre mystérieux, sur lequel on a présenté la figure de l'Etre *Générateur*, dont le Soleil *Nocturne* étoit l'emblème, ressemble à ces caisses de pierre ou d'autres matières, par lesquels on représentoit les tombeaux d'Osiris, de Thamus ou d'Adonis. Elle marque sa *résurrection*, par laquelle on exprimoit l'arrivée du Soleil Nocturne au point de l'Equinoxe d'automne, où les nuits commencent à s'ag-

chez les Mages la place qu'avoit tenue avant lui l'Etre *primitif* des Scythes & des Perses : & comme il est représenté dans leurs monumens, par les trois figures qui exprimoient chez eux le système de la Création, opérée par l'Etre Suprême, au moyen de la *Parole* & par l'intervention de l'*Esprit*. Cela fit dire aux Mages qu'Oromaze se *tripla*, & que pour placer les Etoiles, il s'éloigna autant du Soleil que cet astre est éloigné de la terre. Ce morceau singulier de la Cosmogonie des anciens Perses, qui resta dans celle de Zoroastre, ne s'est pas conservé dans les livres des Parses, mais il se trouve dans un compte fort exact que Plutarque rend de la Théologie des Mages, dans son traité d'Isis & d'Osiris, p. 370. Εἰς ὃ μὲν Ὀρομάζης τρίς ἑαυτὸν αὐξήσας, ἀπέστη τοῦ ἡλίου τοσούτον ὅσον ὁ ἥλιος τῆς γῆς ἀφέστηκε, καὶ τὸν οὐρανὸν αἰσροῖς ἐκόσμησεν. Deinde Oromazen sese triplicasse, et a sole tanto intervallo removisse, quanto a terra sol abest, ac cælum stellis decorasse.

grandir,

grandir, comme elles commencent à diminuer à l'Equinoxe de printems, où l'on célébroit *sa Mort*, car on le supposoit entré dans la tombeau dont il sortoit fix mois après. Les anciens représenterent un phénomène de la nature, comme les modernes représentent un phénomène dans l'ordre de la Grace, par la mort & la résurrection du fils de Dieu. Ceux-ci le peignent s'élevant du tombeau où il fut renfermé pendant trois jours, les autres peignoient le Soleil sur le tombeau, où ils feignoient qu'il fut renfermé durant plusieurs mois : si ces anciens peuples pouvoient entendre parler de nos lamentations du vendredi saint, des sépulcres représentés dans nos temples, des cérémonies funebres dont on les accompagne, des réjouissances qui suivent ce jour de deuil dans lequel on éteint la lumière, qu'on rallume ensuite le jour suivant, il croiroient reconnoître leur culte, dans celui que des motifs bien différens engagent à employer des rites semblables aux leurs.

De ce qu'un Arche, ou Coffre pareil à tous ceux dont on vient de parler, est représenté sur un pilastre du temple de Persépolis, dans lequel il n'existe assurément pas de tombeau, on doit conclure que la forme de cet Arche & les figures employées avec lui, ne furent jamais destinées à décorer des frontispices de chambres sépulcrales. Cependant les bas-reliefs où se voyent ces sortes de compositions, ont fait regarder comme des tombeaux, les antres auxquels ils servent de décoration. Cette opinion a paru confirmée par

la découverte de plusieurs caisses de pierre renfermées dans ces antres, où l'on trouve encore des niches très-ressemblantes à celles qu'on pratiquoit dans les anciens tombeaux. Pour apprécier cette opinion, il faut connoître l'usage de toutes ces choses, dans le culte des peuples dont ces monumens sont les ouvrages.

La figure mystérieuse F, *Planche XIX*, par laquelle on exprimoit l'union de l'*Esprit* avec l'Etre *Générateur*, représente ce dernier avec le corps entouré d'un serpent. Il en tient encore un autre dont le corps se replie sur lui même en forme de cercle. C'est l'emblème de l'année, à laquelle présidoit le Soleil *Nocturne*. Le nombre des jours qui la composoient étoit exprimé par la valeur numérique des lettres du mot *Mithras*. (56) Ce fut peut-être la raison pour laquelle les Perses donnerent ce nom au Soleil. Sa qualité d'Etre *Générateur du monde* & de *Pere des hommes*, lui fit consacrer des antres dont la voute, comme le dit Porphyre, d'après un auteur plus ancien que lui, sembloit représenter la

(56) D. Hyeron. in *Amos*. cap. iii. *Basilides omnipotentem Deum portentoso nomine appellat Abraxas, et eundem secundum græcas litteras et annui cursus numerum, dicit in circulo contineri quem Ethnici sub eodem numero litterarum vocant MITHRAM.* Ce nom n'exprimant en Grec que le nombre 360, & celui des jours de l'année étant de 365, exprimé par les lettres du mot *Abraxas*. Il me semble que par le mot *Ethnici*, on entend les Perses, à la langue desquels appartenait le mot *Mithras*, & c'étoit dans les caractères de cette langue que les lettres dont ce nom est composé pouvoient exprimer le nombre 365. On ne le peut trouver en Grec, qu'en changeant avec Kircher le mot *Mythras* en celui de *Meithras*, ou en donnant à ses lettres une valeur différente de celle qu'elles ont toujours, comme la fait Macarius, dans son livre sur les *Abraxas*, p. 11.

figure

figure du monde, (57) parce qu'elle représentoit celle de l'intérieur de l'œuf du Cahos dans lequel le monde fut renfermé. Cette idée semble avoir donné lieu à l'ancien usage de creuser des antres dans les montagnes, pour y servir de temples. Tels sont ceux de Canara, d'Illoura & d'Eléphanta. Les Scythes eurent encore cet usage qui semble aussi ancien qu'eux. Ils adorèrent la Divinité dans des antres sacrés, bien avant les Perses & le tems de Zoroastre : & quand on imagina de considérer comme une espèce de *mort* du Soleil *Nocturne*, le tems où cet astre parvient à l'Equinoxe du printemps, on déposa des tombeaux dans les cavernes consacrées à Mithras ; on ferma ces cavernes avec beaucoup de soin ; mais l'on représenta sa *résurrection* sur le devant des mêmes antres, dans lesquels nous trouvons encore ces choses, dans l'ordre dont on vient de parler.

Le Soleil *Nocturne* commençant à renaître, ou les nuits à croître, après le Solstice d'été, quand le Soleil commence à perdre une partie de sa force, cela fit dire que Mithras naquît de la semence de cet astre, (58) & qu'il sortit de la

(57) Porphy. *de Nymph. Antro.* p. 253, 254. Πρώτα μὲν ὡς ἔφη Εὐβελος, Ζωροάστρῃ αὐτοφύῃ σπηλαιον ἐν τοῖς πλησίον ὄρεσι τῆς Περσίδος ἀνθηρὸν καὶ πηγὰς ἔχον ἀνιερῶσαντος, εἰς τιμὴν τοῦ πάντων ποιητοῦ καὶ πατρὸς Μίθρῃ, εἰκόνα φέροντος αὐτῷ τοῦ σπηλαίου τοῦ κόσμου ὃ ὁ Μίθρας ἐδημιούργησε. *Auctore Eubulo Zoroastres primus omnium in montibus Persidi vicinis antrum nativum, floridum, fontibusque irriguum, in honorem Creatoris omnium que Patris Mithrae consecravit, ita ut conditi a Mithra mundi figuram ei repræsentaret.*

(58) Hyeron. *lib. i. adv. Jovin.* Narrant et gentilium fabulæ, Mithram et Erichonium vel in lapide vel in terra, de solo æstu libidinis esse generatos.

pierre. (59) Cette expression faisoit allusion à l'ancre ou au tombeau dont il étoit supposé sortir & sur lequel il est représenté, dans presque tous les bas-reliefs des façades des temples ou cavernes de *Nakski-Rustâm*, & dans celles qui sont voisines des ruines de *Persepolis*.

Mr. Bryant a très bien reconnu dans ces monumens des anciens Perses, les temples de Mithras *Petræus*, (60) & a détruit par d'excellentes raisons l'opinion, qui, sur de vaines apparences, les fit prendre pour les tombeaux des Rois. (61) Les caisses de pierre trouvées dans les uns, parurent trop étroites à Chardin, vû l'usage auquel on les suppose destinées : quant aux caisses découvertes dans les autres à *Nakski-Rustâm*, Mr. Hercule cité par Nieburh, leur a trouvé quatre pieds de haut, sur huit de large & neuf de long, ce qui ne ressemble guere aux proportions des tombeaux. Ceux qu'on montroit à Saïs & aux Rochers de Pyles en Egypte, où l'on disoit qu'Osiris étoit enseveli, & les cercueils de Thamus ou d'Adonis que faisoient chaque année les habitans de Biblos & d'Athenes, avoient la forme exacte des autres tombeaux, dont ils n'étoient cependant que des représenta-

(59) Justin. Mart. *Dial. adv. Tryph.* p. 268. *Quando illi qui Mithræ initia tradunt, e petra natum esse memorant.*

(60) J'ai grand plaisir à me rencontrer avec ce savant & ingénieux auteur, dont le livre sur l'ancienne Mythologie est rempli de grandes vues, de quantités d'idées également neuves & intéressantes, & où l'on trouve des réflexions très-approfondies sur la plupart des sujets les plus importants de l'antiquité.

(61) *New System of ancient Mythology.* T. II. p. 223, 224, 225, &c.

tions.

tions. Tels font ceux dont il s'agit ici; quoiqu'ils n'aient pas même la figure qu'ils devroient avoir, ce qui les a fait prendre par des gens très-habiles pour des cuves à contenir de l'eau.

Tous les Dieux, pour lesquels on employoit des tombeaux semblables à ceux qu'on voit représentés sur les anciens temples des Perfes, étoient le même qu'ils appeloient *Mithras*, (62) & que les Grecs appeloient Bacchus. Ce Dieu, dans un monument très-curieux, (63) est représenté fortant d'un rocher & à-la-fois d'un tombeau, ou caiffe de pierre pareille à toutes celles dont on vient de parler. Pour marquer sa *résurrection*, qu'on supposoit arriver vers le tems de l'Equinoxe d'automne, où se font les *Vendanges*, Bacchus ou *Mithras* paroît dans l'action de cueillir un raisin sur le rocher dont il est prêt à sortir. Deux figures en habit Scythique, tiennent près de lui des flambeaux; le renversement de l'un est le signe de la *mort* du Dieu encore à moitié retenu

(62) Martian. Capell. Hymn. de Nupt. Philolog.

Solem te Latium vocitat, — — —

— — — — —

Vel quia dissolvis nocturna admissa Lyæum;

Te Serapim, Nilus; Memphis veneratur Ofirim.

Diffona sacra Mithram; — — —

— — — — *et Biblus Adonis.*

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

(63) Voyez ici *Planche XX*. Ce monument est copié d'après Monfaucon. *Antiq. Expl. T. I. p. 2. Planche CCXVIII*. Il existe à Rome dans la galerie Justiniani.

dans

dans le tombeau ; l'autre figure, par le flambeau qu'elle élève, marque la *résurrection* du Dieu, qui déjà sort à moitié de ce même tombeau. L'arc le carquois & le flèche sont ici les attributs du Soleil : mais l'épée ou le poignard est celui de Mithras, dont cette figure de Bacchus à la *thiars*, & à qui seul convient la formule dont le mot *Nama*, écrit à côté de lui est le commencement, & de laquelle on parlera ci-après.

Les Antres de Mithras sont représentés sur un grand nombre de bas-reliefs antiques. Dans celui de la *Planche XXI*, ce Dieu, regardé comme le *Créateur* & le *Père de toutes choses*, (64) est représenté sur le Taureau, qui étoit en même tems le symbole de l'acte de la Création & de l'Etre Créateur. Celui-ci plonge un poignard dans le col de l'animal emblématique, dont la queue se termine en deux *Epis* de bled. Un chien s'approche & va laper le sang de sa playe, pour montrer que le Dieu dont ce taureau est l'emblème, est l'auteur de la conservation de toutes les créatures animées, qui tirent de lui leur nourriture, & à-la-fois de la végétation qui la fournit à la plupart d'entr'eux. Le *Serpent* ici placé, est le symbole de l'Etre qui préside à la Vie ; & le *Corbeau*, auquel les Perses, encore à présent, abandonnent les corps des morts, y marque le même Etre qui préside encore à la mort. Les *Epis* sortans de la queue du Taureau Mithriaque, indiquent le tems de l'Equinoxe du printemps, où la végétation commence à se développer. Les deux flam-

(64) Voyez la Note 57.

beaux élevés que portent les deux figures Scythiques, marquent l'égalité de la vie ou de la durée des deux Soleils. Cependant l'ascendant que va prendre le jour sur la nuit, est exprimé par le char du Soleil parvenu au faite de la caverne qui *représente du monde*, tandis que le char de la Lune commence à descendre: tous deux sont précédés d'une figure destinée à indiquer l'étoile, dont le lever précède les nuits & les jours. Enfin les arbres placés au fomet de l'ancre de Mithras, marquent par leurs feuilles le renouvellement de la verdure avec celui du printems.

Dans quelques monumens de cette espèce, le Crâbe & le Scorpion pressent quelque fois de leurs pinces les testicules du Taureau Mithriaque; c'est l'indication des saisons où la végétation commence à se ralentir & à s'arrêter, vers le tems de l'arrivée du Soleil dans les signes du *Cancer* & du *Scorpion*. Les figures qui représentent ces signes, marquent les causes qui retardent l'action des semences & de la nature, à laquelle préside le Dieu dont ce Taureau est l'emblème. Dans un groupe en marbre de la collection de Mr. C. Townley, Mithras est suivant l'usage représenté sur le Taureau; le sang de la playe qu'il lui a faite, se change en trois épis de bled. Le Dieu dont cet animal est l'emblème, est comme on l'a dit plusieurs fois le même que le *Ruder* des Indiens: celui-ci dit de lui même, *je suis l'essence intérieure & la substance extérieure de toutes choses*. (65) Cette idée ex-

(65) Voyez le passage de l'Atherbun-Bede des Indiens rapporté ci devant page.

primée par la figure du Bacchus *Lafius*, représentée *Planche XVI*. l'est également par le Taureau Mithriaque, *l'essence intérieure de toutes choses* paroît exister en lui, puisque la *substance extérieure des plantes* produites de son sang, se manifeste dans les épis qui sortent de sa queue ou de sa playe.

Selon l'*Atherbun-Bede* des Indiens, Ruder est un Dieu mâle & femelle ; (66) Bacchus eut chez les Grecs les mêmes qualités : (67) & comme Mithras étoit le même que ce Dieu, il fut aussi représenté par des figures des deux sexes. Il paroît sous la figure d'un jeune homme avec des ailes, dans un monument rapporté par Hyde ; (68) & sous celle d'une jeune fille également avec des ailes dans beaucoup de marbres & de pierres antiques. On peut voir ici une figure de ce genre, *Planche XX. N° 2*. Ainsi que le Mithras de forme humaine, elle est placée dans un antre & sur un taureau. L'égalité des deux Soleils dans l'Equinoxe d'automne, me semble marquée ici par les flambeaux également renversés, & par les têtes faites pour représenter ces deux astres, mais posées sur un même plan.

Beaucoup de ces statues de Mithras à figure de femme, se sont conservées jusqu'à nous : aucune de toutes celles que j'ai vues, ne plonge l'épée dans le corps du taureau, & jamais la queue de cet animal symbolique ne se termine en

(66) Voyez le passage cité dans la note précédente.

(67) Orph. Hymn.

(68) Hist. Relig. Vet. Persar. Tab. I. p. III.

épis. Cela me fait croire qu'elles représentent toutes les tems des Solstices, où la végétation ne se manifeste pas comme au Printems, ou celui de l'Equinoxe, d'automne dans lequel la végétation est nulle. Il y a dans la collection de Mr. C. Townley, deux très-belles figures de Mithras femelle. Un Vase en marbre, de forme ovalaire, reconnoissable par ses bas-reliefs pour un de ceux qui furent consacrés à Bacchus, est posé entre ces deux figures qui lui tournent le dos. Cette disposition est imitée de celle qu'on a donnée à des figures semblables, sur quelques frizes antiques conservées à Rome. Ces vases consacrés à Bacchus, interposés entre les taureaux Mithriaques, expriment encore l'Equinoxe d'automne, ou le tems de sa résurrection, dont l'éloignement est égal des deux Solstices, représentés par les Mithras ailés à figure de femme. Quelques autres frizes antiques, représentent aussi des Mithras femelles avec des ailes entre des candélabres, sur lesquels le Feu est allumé: ces figures sont à genoux & semblent lui offrir des guirlandes de feuillage; elles marquent, par leur action, la supériorité de l'Etre *Primitif*, représenté par le feu, sur l'Etre *secondaire* ou le Mithras, dont elles sont les emblèmes. Cette supériorité est indiquée de même dans les monumens Persans, où la figure de Mithras de forme humaine, est représentée devant l'autel sur lequel s'élève la flamme, ou la pomme de Pin qui en tient lieu, comme cela peut se voir *Planche XIX.* figure E.

Le mot NAMA, ordinairement écrit au-dessus de la playe

Y

du

du taureau Mithriaque, avec le nom SEBESIO, comme on le voit *Planche XXI*, se trouve sans lui, près du Bacchus Mithras, de la *Planche XX. N° 1*. Ce nom paroît supplée dans ce monument par la figure même du Dieu, auquel on donnoit le titre des SEBEDIVS ou SABAZIVS, qui paroît être le même que celui de SEBEZIVS, & semble exprimer la *force* ou la *puissance*. Ainsi la formule NAMA SEBESIO doit être une acclamation qui signifie *Gloire* au Dieu puissant, au Dieu fort, & même au Dieu des armées. Cette acclamation se lie avec le titre d'INVICTO SOLI, donné à Mithras dans la plupart des inscriptions érigées en son honneur. Bien que les idées du *Zend-Avesta*, aux sujet de Mithras, soient différentes de celles de la Théologie Persane antérieure à Zoroastre, elles ne laissent pas de le regarder comme le Génie qui peut donner la Victoire, s'il est invoqué comme il doit l'être.

(69) Dans cette ancienne Théologie, la formule NAMA SEBESIO peut avoir été employée à cette invocation, ou pour en obtenir la fertilité des terres, dont les livres sacrés des Parfes regardent aussi Mithras comme le dispensateur.

Une pierre très-singulière publiée par Maffei, & qu'on voit ici, *Planche XXII*, représente Mithras dans l'action de blesser le Bœuf symbolique; un Dauphin placé près de lui, montre sa domination sur les eaux : celle qu'il est supposé avoir sur la terre, est marquée par la tortue mise à côté de

(69) *Zend-Avesta. Ieschit de Mitbra, T. II. p. 205, &c.*

lui : cet animal fut le symbole du Péloponese appelé *Apia* ou la *terre*, d'un nom qui signifie *mere*, parce que la terre étoit regardée comme la mere de tout. C'étoit l'emblème de la partie femelle du *Papæus* des Scythes, & celui de ce Dieu, qui fut le même que le Mithras des Perses & le Bacchus des Grecs. Une tête de mort, posée sur une branche de palmier, est ici le symbole du Dieu qui préside à la *Génération* des plantes & à la *mort* ; on a voulu montrer qu'il est encore l'auteur de la *Génération* & de la *Vie* des êtres animés, par l'indécence action de la figure Scythique posée devant lui : car au lieu du flambeau, dont la flamme élevée a coutume de représenter la *Vie*, cette figure élève l'organe par lequel elle se propage, & lui donne l'action dont elle est l'effet. La gravure ne permet pas de reconnoître quel est le symbole que tient l'autre figure Scythique. Mais la figure du *Tau* posée sur celle de Mithras, est l'emblème abrégé du *Phallus*, du *Priape*, ou du *Mihir*, consacré chez les Perses & les Assyriens, comme le dit Ptolémée le Géographe. (70) C'est des Phéniciens, dont le pays faisoit partie de l'Assyrie, que les Egyptiens prirent la figure du *Tau*, comme ils en prirent celle du *Cneph*. Les Sidoniens, l'employèrent en forme de *Croix*. Ainsi qu'on le voit par leurs médailles ; la partie supérieure de cette Croix ou celle qui en fait la tête, marque l'alliance de l'Etre *Générateur* avec le *Mihir*, comme on le voit dans les monu-

(70) Ptolem. lib. i.

mens Persans, où quand le Mihir est représenté seul il a la forme du *Tau*, & où il prend celle d'une *Croix* quand il est allié avec la figure du Mithras. Enfin les têtes d'Apollon, de Diane; le *Disque* du Soleil & le *Croissant* de la Lune; les sept étoiles représentées sur cette pierre, avec l'Aigle, le Corbeau, la Flèche, la Foudre, le Caducée, le Harpen, qui sont les attributs de différentes divinités, montrent que Mithras est lui-même tous ces Dieux, ou que ceux-ci ne sont que ses attributs Déifiés; qu'il est enfin le Créateur & l'Auteur de toutes choses comme le disoit Eubulus cité ci-dessus. Au tems de Xénophon, les Perses donnoient encore à Mithras le titre de *Grand Dieu*; (71) & malgré la Théologie de Zoroastre, ils le regardoient comme le premier de tous. (72) Cyrus juroit par lui, (73) ainsi que les Arabes & les Cimbres juroient par Urotalt ou par le Bœuf qui étoit son symbole. (74)

Mithras, dont on a vû la mort & la résurrection célébrées par des cérémonies pareilles à celles du culte d'Osiris, étoit le même Dieu que révèrent les Grecs sous le nom de Bacchus, & les Indiens sous celui de Ruder; & comme pour exprimer sa puissance Génératrice, ces peuples donnerent à Ruder, à Mithras & à Bacchus les formes des deux sexes. (75)

Ainsi

(71) Xenoph. de Exped. lib. i. Ὁ μέγιστος Θεός.

(72) Hesych. Μίθρης ὁ πρῶτος ἐν Πέρσαις Θεός.

(73) Xenoph. Œconom. p. 484.

(74) Herodot. lib. iii. cap. viii. p. 164. & Plutarch. in Mario.

(75) On a vu que les Perses eurent, comme les autres peuples, l'emblème du

Ainsi les Egyptiens donnerent les mêmes formes à leur Isis. Quoiqu'ils l'appelaient la *Mere du Monde*, ils ne laissoient pas de lui attribuer les deux natures; (76) Comme l'assure Plutarque: Osiris étoit donc la partie mâle du Dieu, dont Isis étoit le partie femelle: c'est ainsi que *Libera*, ou la partie

du Bœuf & celui de la Vache. Ces emblèmes personifiés dans les figures de Mithras, furent représentés par les deux sexes de la figure humaine. Ainsi le Mithras femelle étoit la *Libera* des Latins, que Varron dit encore avoir été la même Déesse que Vénus: (*Augustin. de civit. VI.*) à laquelle on consacroit le *Mullos* ou l'organe passif de la Génération. Quand Bérose, cité par Clément d'Alexandrie, (*in Protrept. p. 43.*) assure qu'Artaxerxes fils de Darius & pere d'Ochus, introduisit l'usage de représenter la *Vénus Anaitis*, cela veut dire que le premier des Rois de Perse, il fit des Mithras à figure de femme. Le Regne de ce prince commença 465 ans avant notre Ere: c'est la date du tems où l'on fit les premières figures de cette espece. C'est la raison pour laquelle on n'en trouve aucune dans les ruines de Persépolis. Quant à ce que dit Agathias, sur la foi de Bérose, d'Athenocles & de Symmachus, qui avoient écrit d'anciennes histoires des Medes & des Assyriens, où ils assuroient que les Perses révérerent Jupiter *Bélus*, Hercule *Sandis*, Vénus *Anaitis*, & d'autres Dieux sous différens noms; cela montre qu'on confondit les attributs de Mithras, & d'Oromase, avec ceux des Dieux des Assyriens & des Medes; & confirme ce que nous avons dit que tout ces peuples eurent un Théologie commune, ou du moins un Culte dont le fond avoit originairement été le même; ce qui faisoit aisément confondre les Dieux des uns avec ceux des autres; ainsi les Medes & les Assyriens crurent voir le culte en usage chez eux dans celui des Perses, comme les Grecs & les Latins crurent voir le leur dans celui des Indiens & des Celtes. Ces méprises ont répandu sur les antiquités de tous ces peuples un faux jour, que ces recherches me semblent corriger, en faisant voir quelle en fut la cause, & les erreurs qu'elle a produites.

(76) Plutarch. *in Isid. & Osirid.* Διὸς ἡ μητέρα τὴν σελήνην τοῦ κόσμου καλοῦσι, ἡ φύσιν ἔχειν ἀρσενόδηλην οἴονται. *Ideo et Lunam mundi matrem appellant, et naturam ex utroque mixtam sexu ei adsignant.*

feminine

feminine de Bacchus, étoit la même que Vénus, (77) & que sous le nom d'*Anaitis*, cette Déesse représentée avec des ailes exprimoit le sexe féminin de Mithras. On donna de même des ailes à Isis, comme cela se voit par la table Isiaque & par quantité de monumens Egyptiens. Ces ailes, chez les Perses, furent également données au Bœuf emblème de ces Dieux, & au signe appelé *Cercopitheque*, qui fut l'un des symboles d'Isis.

Deux marbres très-singuliers de la Collection de Mr. C. Townley, peuvent servir à montrer la correspondance de ces idées Théologiques communes aux Peuples de l'Asie, aux Grecs & aux Egyptiens. Je crois que ces marbres appartinrent autrefois à deux petites chapelles consacrées à Isis à Osiris : beaucoup de ces sortes de chapelles sont représentées dans les peintures antiques ; & dans le petit temple d'Isis conservé à Pompeia, il y en a un dont les frizes sont à hauteur de l'œil. Comme les fragmens dont je parle semblent avoir servi à des frizes pareilles, ils sont travaillés avec le même soin qu'on eut pu mettre à des camais. L'ouvrage en est Grec. On a ménagé dans le lit de l'albâtre, dont furent faites ces frizes, des *Cercopitheques* d'une très-belle couleur jaune, pour imiter la dorure, dont les Egyptiens avoient coutume de recouvrir ces sortes de figures. (78) Celles-ci

(77) Augustin. *de Civit. Dei. lib. vi. cap. ix. Liberam, quam etiam Venerunt putant.*

(78) Juv. Sat. xv. *Effigies sacri nitent aurea Cercopitheci.*

font

sont renfermées entre des lignes d'Hieroglyphes parmi lesquels on observe quelques caractères analogues à ceux des plus anciens tems de la Grèce & de la Perse.

Un *Disque*, avec un cercle dans son milieu, comme celui que dans les monumens Persans on voit d'ordinaire avec le Mihir, (79) est ici le symbole d'Osiris ou du Soleil. Il est placé devant le *Cercopitheque*, emblème d'Isis ou de la Lune, dont le cours semble régler le sexe de cet animal, (80) ce qui le lui fit consacrer : & comme Isis étoit la même qu'Osiris, ou l'Etre Générateur de tout, on a mis sur sa tête un voile, de la forme de celui qui se voit ordinairement sur celle de Priape, & on lui a donné les ailes du Mihir, de l'Esprit ou de l'Amour, regardé comme le Priape des Perses, ou comme l'Etre par lequel se propagent les générations. C'est ce voile mystérieux d'Isis, dont parloit l'inscription du temple de Saïs. (81) Nul mortel ne l'avoit levé, parce que les voyes par lesquelles la nature se reproduit, inconnues à tous les hommes, restent cachées sous le voile. Isis étant la même que la *Lune*, où l'emblème féminin du *Soleil Nocturne*, appelé *Lunus* par quelques peuples & Bacchus par les Grecs, elle est ici représentée avec le Tyrse renversé. Ce Tyrse, comme on l'a dit ailleurs, tenoit la place du flambeau, dont la flamme élevée étoit le symbole de la *lumière* & de la *Vie*, & dont la flamme renversée étoit celui de la *nuit* & de

(79) Voyez ici les *Planches* XV. & XXII.

(80) Horus. Apollo. *Hieroglyph.* XI. XII. & XIII.

(81) Plutarch. in *Isid. & Osirid.*

la *mort*. Dans ce monument, l'emblème d'Isis, qui comme Hécate présidoit à la *Mort*, & qui comme *Mere du monde* présidoit à la *Vie*, a sur la tête, un Hiéroglyphe qui représente le Serpent rampant qui exprime la vie.

Un autre Cercopitheque très-jeune est à coté du précédent. Le voile de Priape est aussi sur sa tête : mais il a les ailes déployées, comme celle du Mihir, de l'Amour ou de l'Esprit : cette figure qui en tient la place dans l'ancienne théologie des Egyptiens, est celle d'Horus : il est à côté d'Isis sa mere, devant laquelle on le voit dans les monumens Egyptiens. Quand cette ancienne Théologie se changea, Horus passa pour être la température de l'Air, qui enveloppe, alimente & conserve tout, (82) en cela il retint encore quelque chose de ce qu'il fut d'abord, & l'on y reconnoit le *Pneuma*, ou l'Etre dépositaire de la Puissance *Conservatrice* du monde, qui opere la propogation des especes. Pan, le plus ancien des Dieux de l'Egypte, formoit avec Osiris & Horus les trois emblèmes de la *Puissance Divine* ; & si l'un fut regardé comme le Principe de toute les choses, les autres furent regardés comme les moyens par lesquels il agit dans l'acte de la Création, & par lesquels il conserve les êtres créés.

L'autre fragment représente un Cercopitheque assis ; celui-ci est sans ailes. La flute à plusieurs tuyaux, posée sur

(82) Plutarch. in *Isid. & Osirid.*

la terre à côté de lui, montre que le Dieu dont cet instrument fut l'attribut étoit la terre, le monde, la substance de tout, le Pan ; & que celui dont le Cercopitheque est ici l'emblème est le fils de ce Dieu. Aussi tient-il le Tyrse élevé, qui caractérise le Soleil *Diurne* ou le jour qu'il *produit* ; enfin le fils de *Tyr* ou de Pan, comme on l'a dit ailleurs. Cet emblème de l'Etre *Générateur*, a devant lui la Vigne qu'Osiris planta, (83) elle est entournée du Lierre, appelé *Chénosiris*, ou plante d'Osiris par les Egyptiens. (84) Ainsi l'on ne peut douter que ce ne soit ce Dieu que représente encore le *Cercopitheque*.

Dans la même collection où sont ces monumens singuliers,

(83) Plutarch. in *Isid.* & *Osirid.*

(84) Les Basilidiens, dans le commencement du second siècle de l'Eglise, établirent une doctrine secrète, pour cacher les erreurs dont ils remplirent la religion : pour cela ils cherchèrent des emblèmes dans le culte des Perses, & dans ceux des Grecs & des Egyptiens. Mithras, Bacchus, Osiris, autrefois regardés comme l'Etre *Générateur*, fournirent les principaux symboles, du Verbe éternel, par qui tout avoit été engendré. On peut voir ici *Planche XXI. N° 3.* un de leur *Abraxas*, dans lequel Osiris ou l'Etre *Générateur* a sur la tête le symbole du monde qu'il est supposé avoir engendré, & près de lui l'Astérisque & le Croissant, pour montrer qu'il est également les deux Soleils, il tient le fouet comme *Régisseur du Monde* ; & montre par le geste de sa main qu'il le créa par sa parole. Il est porté sur le Lotus symbole des eaux, & près de lui on voit la hupe symbole de leur incubation ; elle fut pour cette raison fréquemment représentée sur la tête d'Isis, dans l'attitude d'Incuber. Enfin le Cercopitheque, avec l'attribut indécent de Priape, tient lieu, dans cette pierre, de l'Horus représenté avec le voile de ce Dieu, dans les monumens dont on vient de parler. Ses ailes y sont employées, comme on les voit toujours aux *Mihir*, & à la plupart des *Priapes* ailés dont il nous reste un si grand nombre..

il y a une petite statue du même marbre qu'eux. Les extrémités en sont détruites ; mais le jet de sa draperie, la forme de sa poitrine, qui est celle de l'homme, tandis que ses hanches élevées font reconnoître les formes d'un autre sexe, nous assurent que cette figure fut faite pour représenter les deux sexes du Bacchus *Myzes*, de l'Osiris, ou du Soleil. Cette figure porte un collier auquel est rattaché un Scarabée, dans lequel on observe des restes de dorure. Ils caractérisent l'espece de Scarabée remarquable par *les rayons qu'il semble répandre*, comme le dit Horapollon. Ces rayons rejaillissent de la cuirasse dorée dont ses ailes sont recouvertes : il fut le symbole du Soleil, & par conséquent celui de Bacchus, d'Osiris & de Mithras.

Le dernier de ces Dieux, étant regardé comme l'Etre *Générateur* ou le *Créateur* du monde, le Scarabée, dont le corps a d'ailleurs la forme de l'Œuf, par lequel on exprimoit l'état du monde au tems du Cahos dont le tira l'Etre Créateur, en devint l'emblème. Des traces du culte de cet insecte se sont conservées dans l'Isle de Madagascar & vers, le cap de Bonne-Espérance. St. Ambroise a plusieurs fois comparé Jesus Christ, ou le *Verbe Divin* au Scarabée. Cette étrange comparaison, devoit sans doute être familière aux anciens, sans quoi on n'en eut pas compris l'analogie ; elle étoit assurément fondée, sur ce qu'anciennement cet insecte fut regardé comme l'emblème de l'Etre par lequel *toutes choses* avoient été faites. En plusieurs endroits de l'Europe, il porte encore le nom de
Mouche

Mouche ou *Cheval de notre Seigneur*. Les Basilidiens frappés de trouver dans l'ancienne Théologie des Perses, des Egyptiens & des Grecs, des idées religieuses semblables à celles des Saintes écritures, employèrent pour exprimer celles-ci les emblèmes dont ces peuples s'étoient servis pour exprimer les autres. Une pierre gravée, dont le dessin se voit ici *Planche XXI. N° 2*, représente l'Etre *principe de tout*, le Grand Dieu, que Basilides d'Alexandrie appeloit *Abraxas*, (85) par le Serpent symbole de la vie ; le corps de ce reptile réplié sur lui même, marquoit la Vie éternelle de cet Etre. Le Scarabée entouré par ce Serpent, dont la forme rappelle l'idée de l'Œuf, dont on disoit que sortit le monde, représente ici le Verbe *par lequel tout fut fait*. Sa tête éclante de rayons, marque le *Soleil de Justice*, & l'Esprit ou le *Noun*, est figuré par le T ou Tau représenté sur le dos du Scarabée. Ce symbole, commun aux Perses, aux Egyptiens & aux Grecs, fut, comme l'a dit ailleurs, celui de l'Esprit vivifiant, & de l'organe au moyen duquel les générations se perpétuent.

Les conséquences de ces recherches, en découvrant les rapports de la primitive Théologie avec celle des différens peuples de l'antiquité, expliqueroient tous les emblèmes Egyptiens, comme elles expliquent tous ceux des Indiens & des anciens Perses ; & de même que les *Abraxas* nous font

(85) Tertul. de *Præscript advers. Hæretic. Postea Basilides Hæreticus erupit: hic esse dicit summum Deum nomine Abraxam, a quo Mentem creatam, quam Græce νοῦν appellat. Inde Verbum, ex illo Providentia, ex Providentia virtutem & sapientiam, &c.*

connoître le mélange absurde que firent les Basilidiens de la doctrine religieuse de ces peuples, avec celle du Christianisme, ces emblèmes nous font voir le mélange fait par les anciennes nations, de la doctrine primitive du Scythisme avec leurs Religions. Cet ordre de choses, nous ramene aux anciens livres, dont nous avons vû que les Scythes tirèrent les idées qu'ils communiquèrent aux Chinois & aux Indiens ; il confirme ce que nous avons dit de la maniere dont ces Livres respectables, conservés pendant long-tems dans la famille du pere des Scythes, se défigurèrent ensuite en se répandant par-tout, & produisirent les Mythologies de toutes les nations.

Au tems de l'Etablissement du Magisme en Perse, l'emblème du Bœuf & celui de l'Esprit ou du Mihir, cessèrent d'être ceux du culte public. Cependant ces deux mêmes emblèmes, représentés sans doute sur les types des plus anciennes monnoies de la Perse, se conserverent dans celles de tous les tems suivans : (86) car quoique le Zend-Avesta, ne parle pas du Mihir, quoiqu'il fasse mention du culte du Bœuf, comme d'un objet de reproche pour les Indiens qui le conservoient. On voit néanmoins les symboles de culte des tems de Gjemschid, sur une médaille Persane représentée *Pl. XXI. N° 1.* Le *Mihir*, tel qu'il existe sur les bas-reliefs

(86) C'est ainsi que les Types des monnoies Romains se conserverent assez long-tems sur les monnoies des Empereurs Chrétiens. Ils continuerent pendant plusieurs siècles à prendre les titres de grands pontifes. Quoiqu'ils eussent quité le culte dont ce grand pontificat supposoit qu'ils étoient les chefs.

de Persépolis, (87) paroît à la face de cette médaille, au dessus du Bœuf, symbole de Mithras ou de l'Etre *Générateur*; sur la figure humaine duquel on observe ce même symbole dans tant de monumens. C'est encore lui qu'on voit au revers de la même médaille, sous la forme d'une Colombe qui descend du Ciel; (88) il est ainsi représenté dans plusieurs autres médailles Persanes. Ses ailes sont déployées, ainsi que celles de l'Horus Cercopitheque, dont il a été parlé ci-dessus, & de plusieurs Priapes Grecs & Romains. Le Bœuf est ici le même emblème dont la représentation se trouve à l'entrée de Persépolis, & pour marquer qu'il est celui de l'Etre *Générateur*, on a mis pris de lui le *Disque* qu'on observe ordinairement dans les figures mystiques du Mihir. Ce Disque est surmonté de la Croix qui représente l'*Union* de l'Etre *Générateur* avec l'Esprit. C'est le même symbole qu'on voit *Planche XIX figure F*, représenté d'une manière plus simple & plus expéditive. Chardin a remarqué, avec étonnement,

(87) Voyez la *Planche XV.* du premier volume de cet ouvrage N° 8. & les voyages de Chardin, de le Bruyn, de Nieburh, où l'on trouve cet emblème souvent répété sur les monumens du temple de Persépolis.

(88) Cette médaille est tiré du Recueil de celles des peuples & villes, qui l'attribue à Crotone; mais les caractères dont elle est accompagnée, les emblèmes qu'elle porte & sa fabrique, ne laissent pas douter qu'elle ne soit Persane. La colombe mise la face de cette médaille est représentée dans un sens contraire, relativement à celui où est posé le Bœuf qui est au revers: on l'a fait graver ici dans le sens où l'on peut la voir sur la médaille originale. Je crois me ressouvenir de l'avoir vue plusieurs fois représentée sur les médailles Persanes du cabinet de Mr. Hunter.

des

des Croix semblables au centre des boucliers de plusieurs figures Persanes. (89) Mais il ne put en donner les raisons, elles ont été inconnues jusqu'à présent.

Les bas-reliefs, les Pierres gravées, les médailles, des anciens Perses d'accord avec les témoignages des anciens auteurs, font reconnoître dans Mithras l'Etre Créateur, le Pere des choses qui existent, enfin le Générateur du monde. Ces idées contredisent toutes celles de la religion de Zoroastre, car elle donnoit tous ces titres à Ormuz ou Ormaze né de la lumiere, dont il fit tout ce qui est bon, ainsi qu'Arimaze ou Akriman né des ténébres, étoit l'auteur de tout ce qui est mal en ce monde, (90) Mithras étoit un être médiateur entre ces deux principes de toutes choses. (91) Cette doctrine s'est conservée dans les livres des Parfes ; mais au lieu d'être le Créateur de toutes choses, Mithras n'est dans cette Théologie que le premier des Izeds ou Génies du second ordre. (92) Il accompagne le Soleil, mais n'est pas le Soleil même : (93) il n'est pas non plus le Dieu qui donna

(89) Voyez dans les voyages de Chardin, T. II. *Planche LXII*. Le rang de figures placées à gauche sous la figure principale. C'est encore une chose remarquable que les boucliers, au centre desquels on voit ces Croix, ont la forme des ceux des Béotiens : lisez aussi ce qu'en dit Chardin, *page 160*.

(90) Zend-Avesta, T. II. *Buon-Dchesh*, p. 334, &c. *Ieschts-Sadés*, T. II. p. 148. *Nanm-Sadés*, T. I. p. 25.

(91) Plutarch. in *Isid.* & *Osirid.* Voyez dans l'*Ieschts-Sadés* les titres données à Mithra.

(92) Zend-Avesta. *Ieschts-Sadés*, *Néash du Soleil*, T. II. p. 11.

(93) Idem. p. 28.

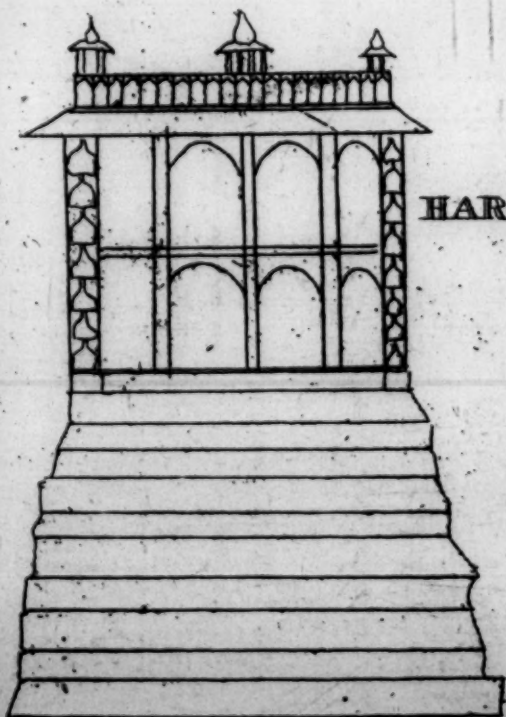
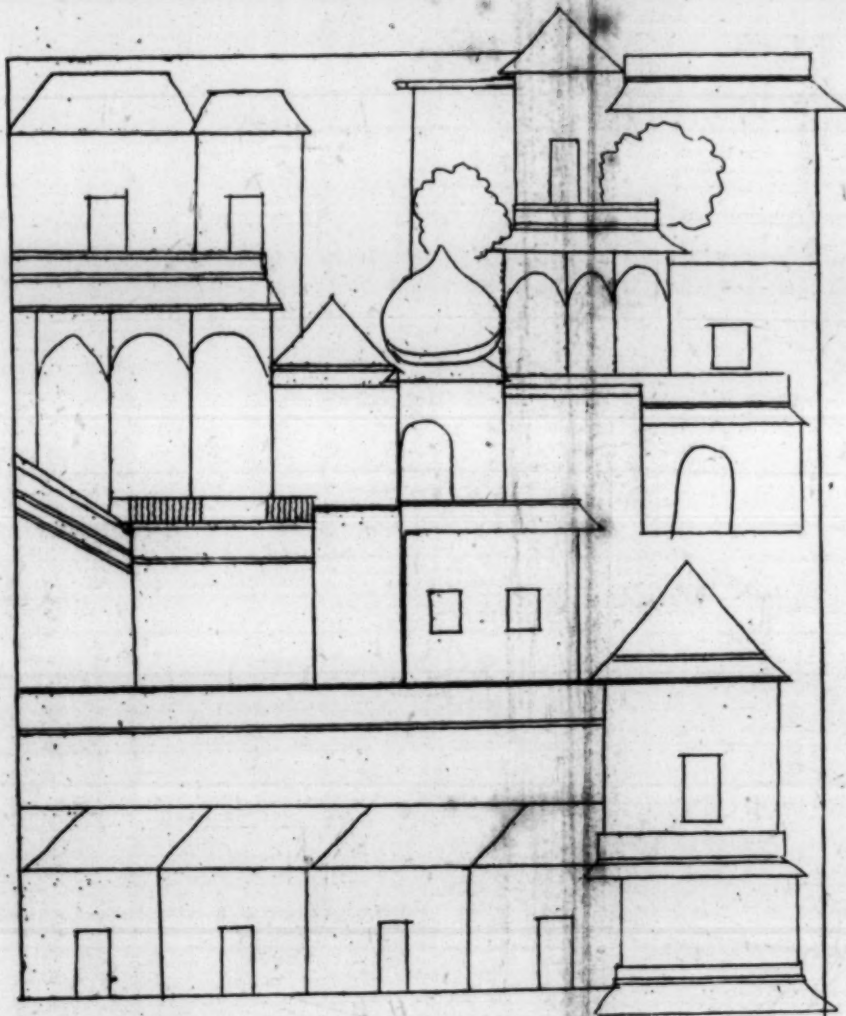
les eaux, mais il préside à leur cours, (94) & répand toutes sortes de biens sur les hommes. Les Emblèmes dont on vient de parler tiennent à un culte bien différent de celui des Mages. C'est celui des Scythes & des tems de la Perse antérieurs à Zoroastre. Conservé par quelques peuples de l'Asie, le culte de Mithras passa dans l'Italie au tems de Pompée : après avoir fleuri dans Rome vers le siècle de Trajan & des Antonins, il y fut aboli vers l'an 378 de notre Ere. On voit par cet exposé, comment les monumens Mithriaques faits par les Romains, s'expliquent par ceux de Persépolis, & ne peuvent s'expliquer par le Zend-Avesta qu'on nous a donné. Ce en quoi les derniers s'accordent avec ces livres, est ce qui est resté de l'ancienne religion de Gjemschid & des Perses dans celle de Zoroastre. Ce en quoi ils en diffèrent, est ce que ce législateur changea dans le culte qui existoit avant lui.

(94) Zend-Avesta.

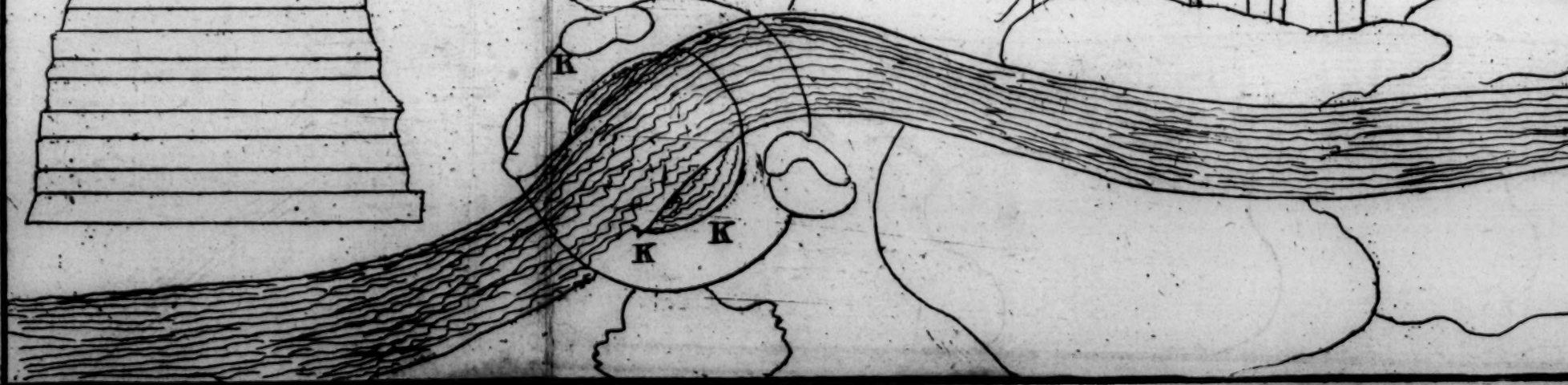
F I N I S.



I
HORDEAR OPPIDUM.



HARKI PERIND

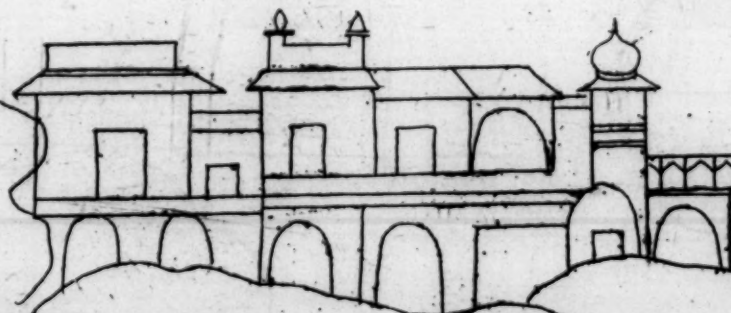


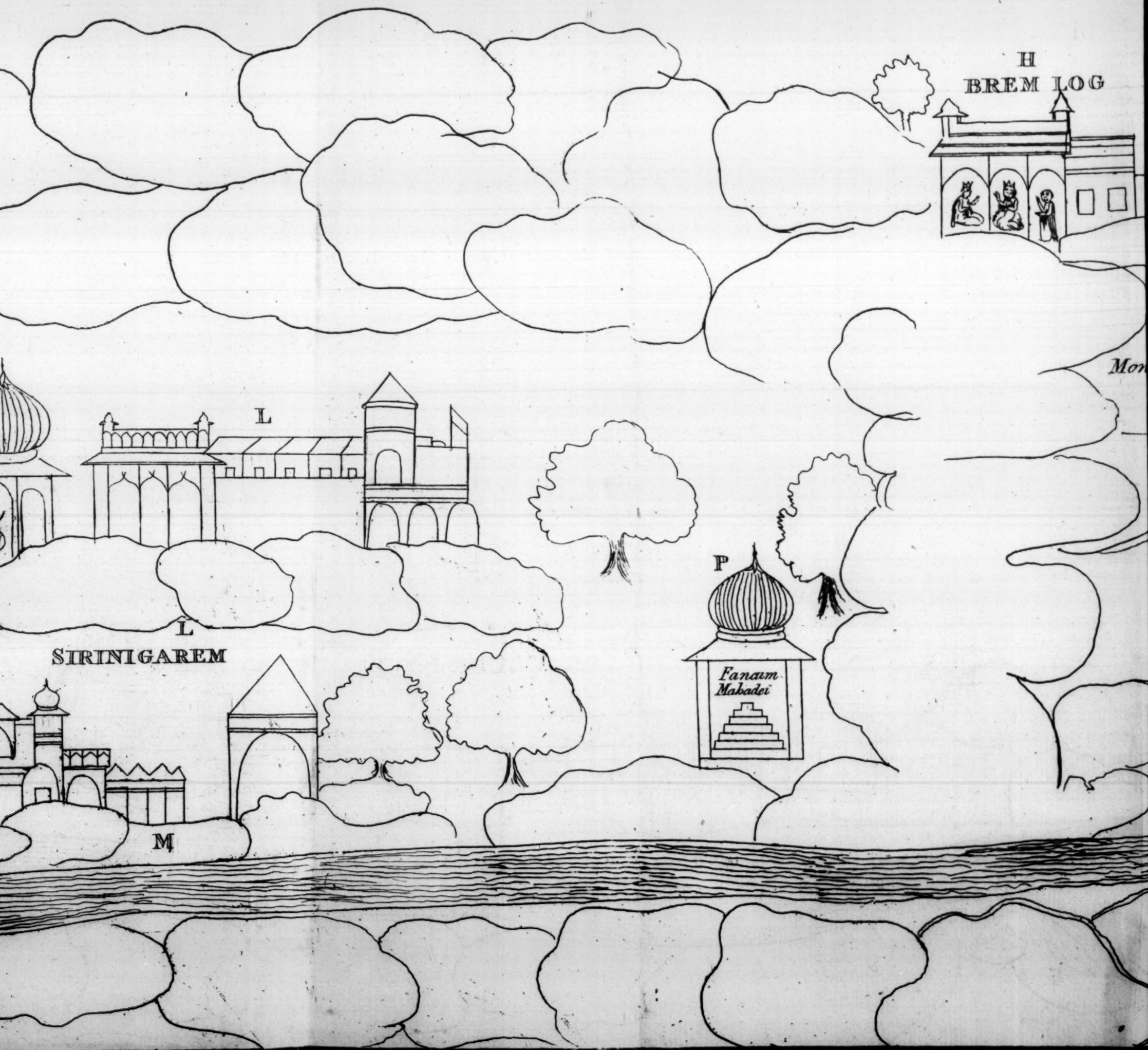
N

Fanum Bavani



SIRI





SCATURIGO GANGIS

H
BREM LOG

G
BESCHAN LOG

F
SCHEU

Montes Glaciales

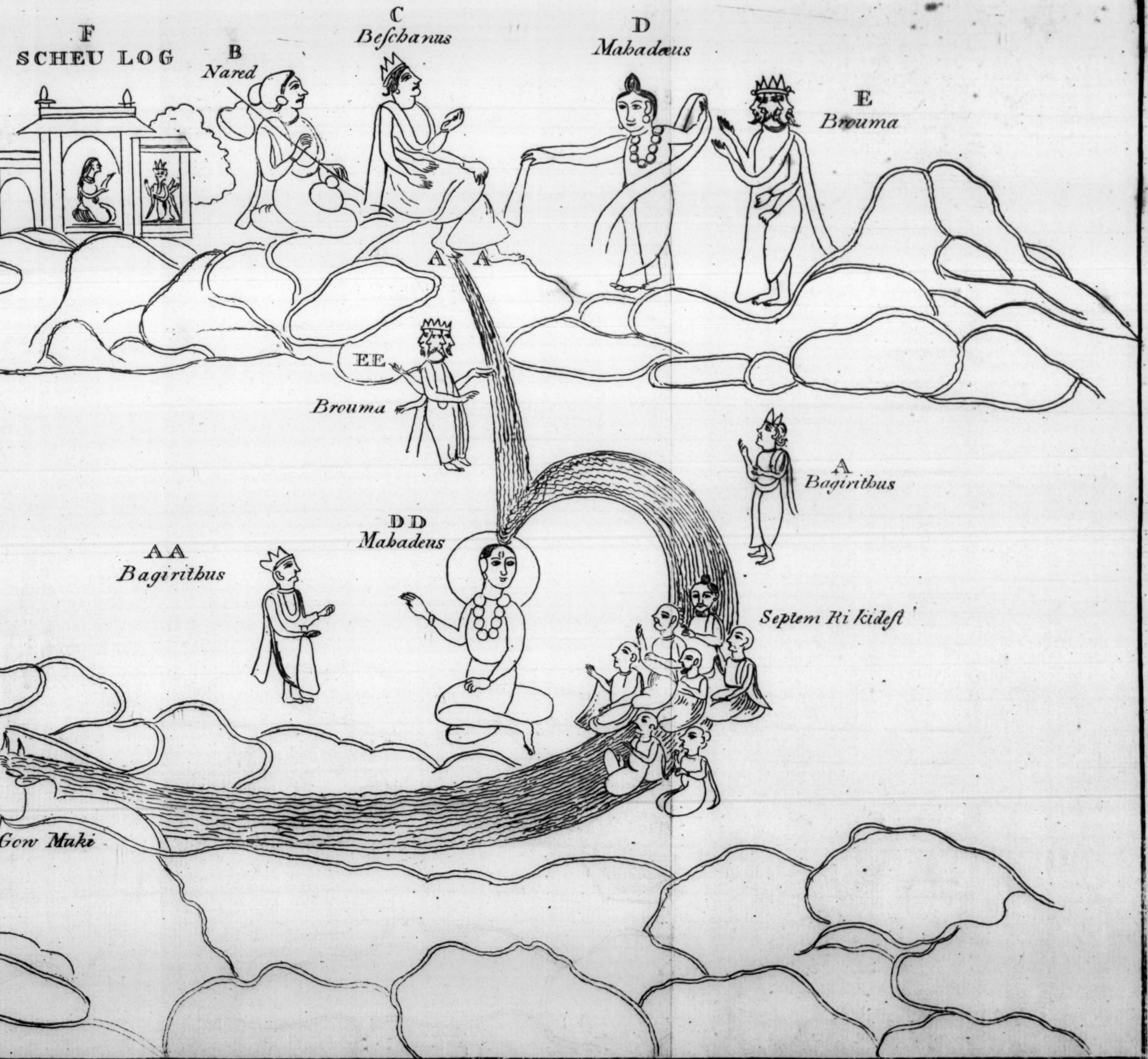
Montes Aurei

P

Fanaum
Mabadei

N

Gow Maki





MAINTENANCE



MAINTENANCE

MAINTENANCE

MAINTENANCE

MAINTENANCE



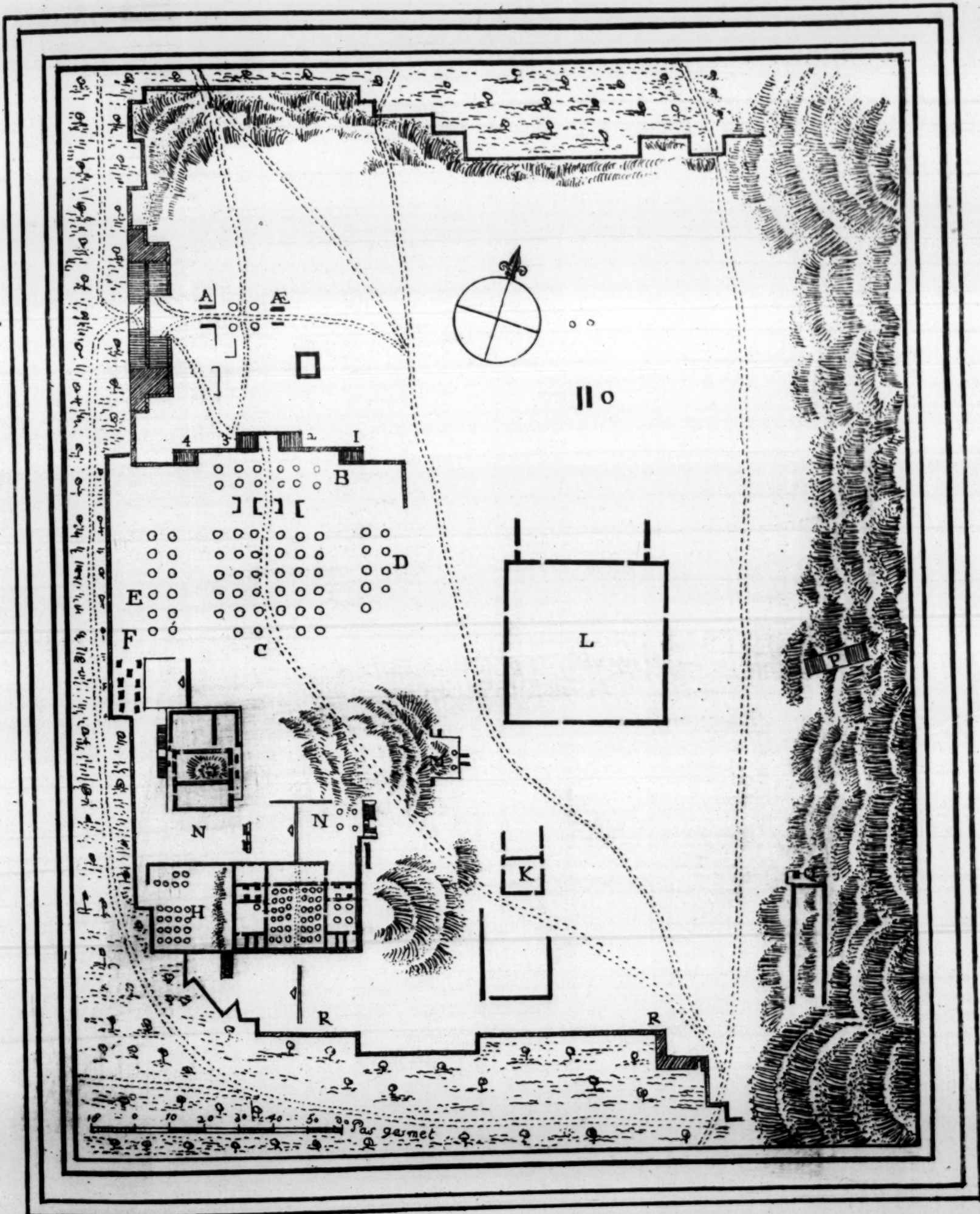




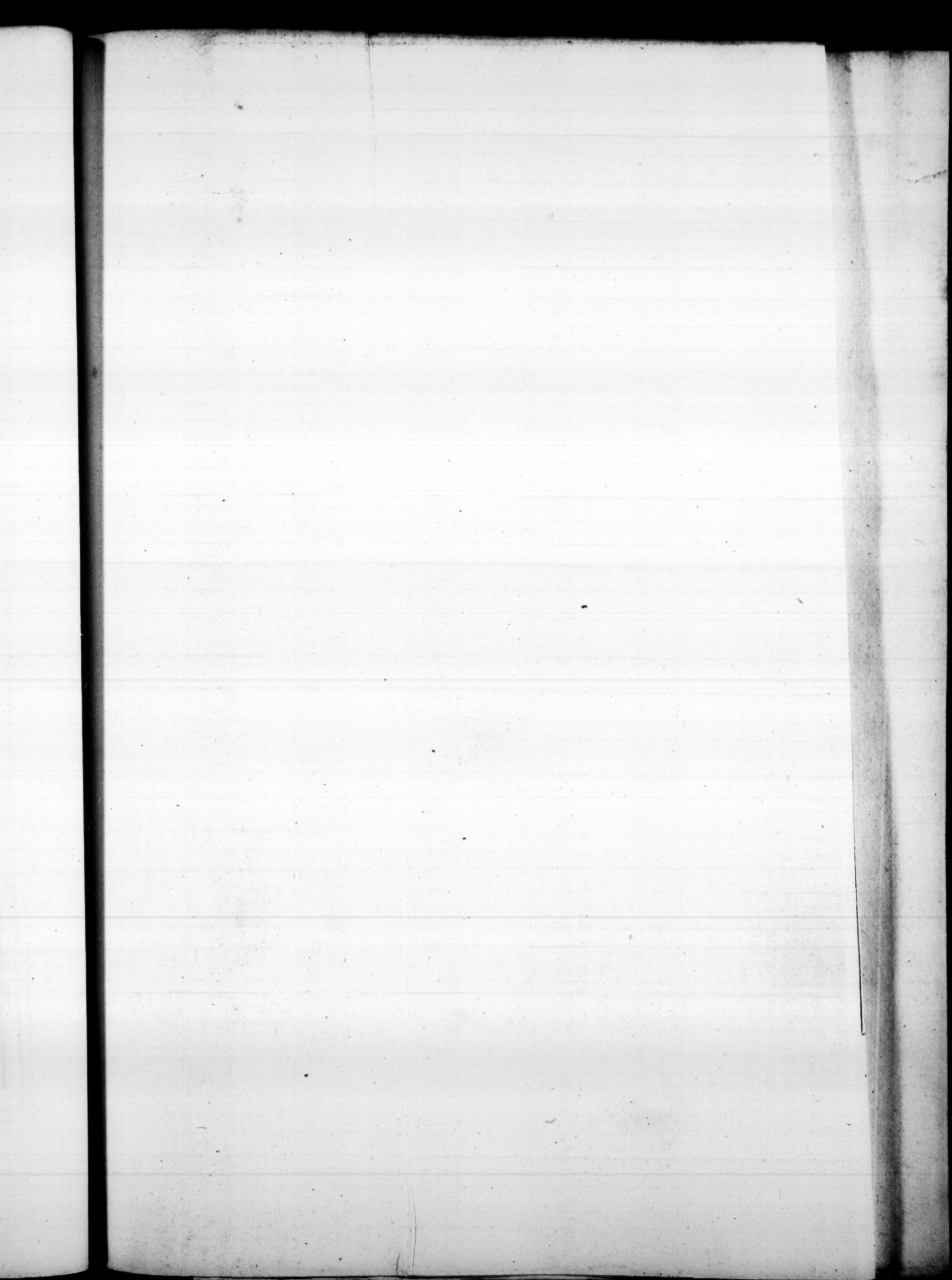


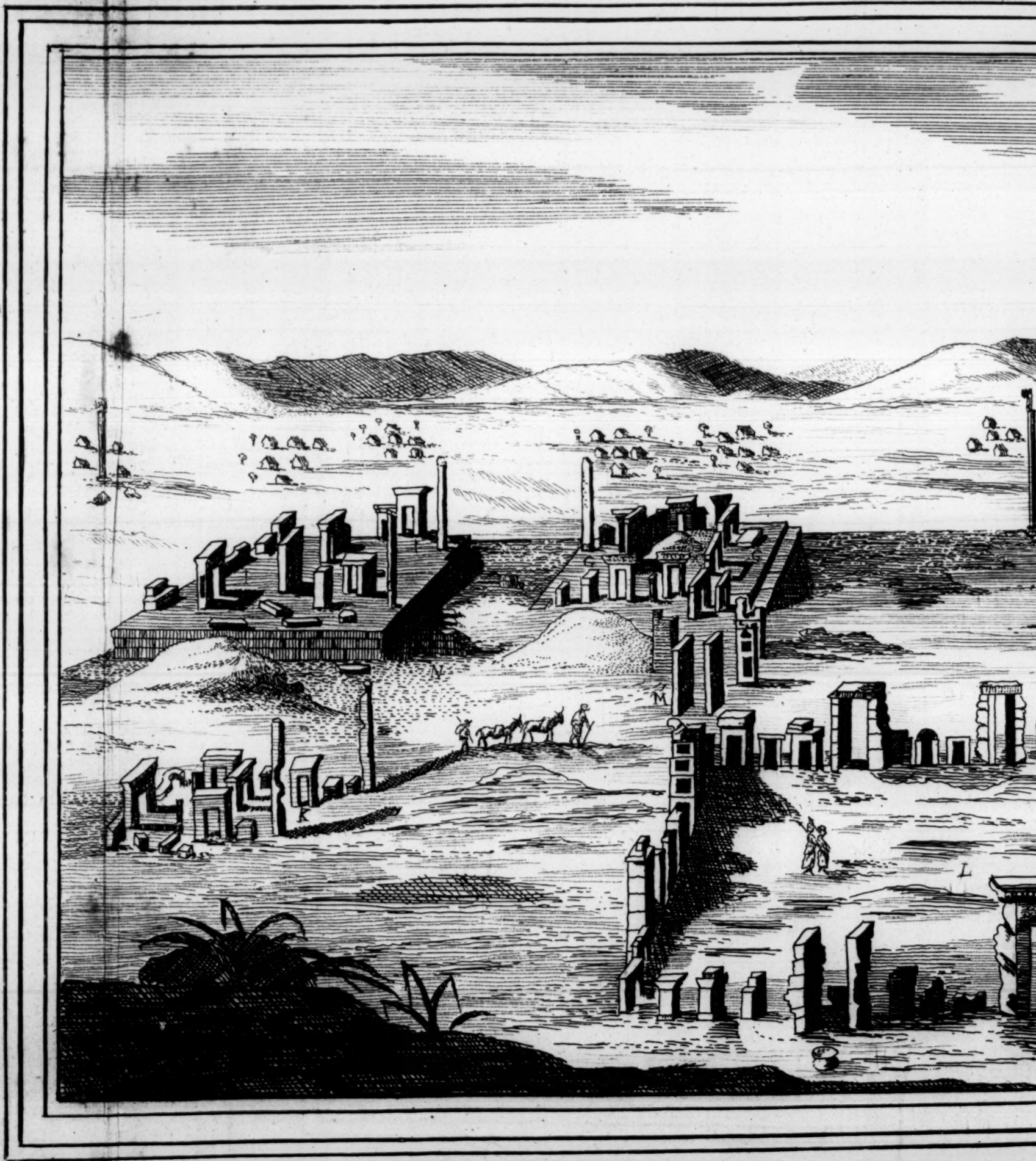


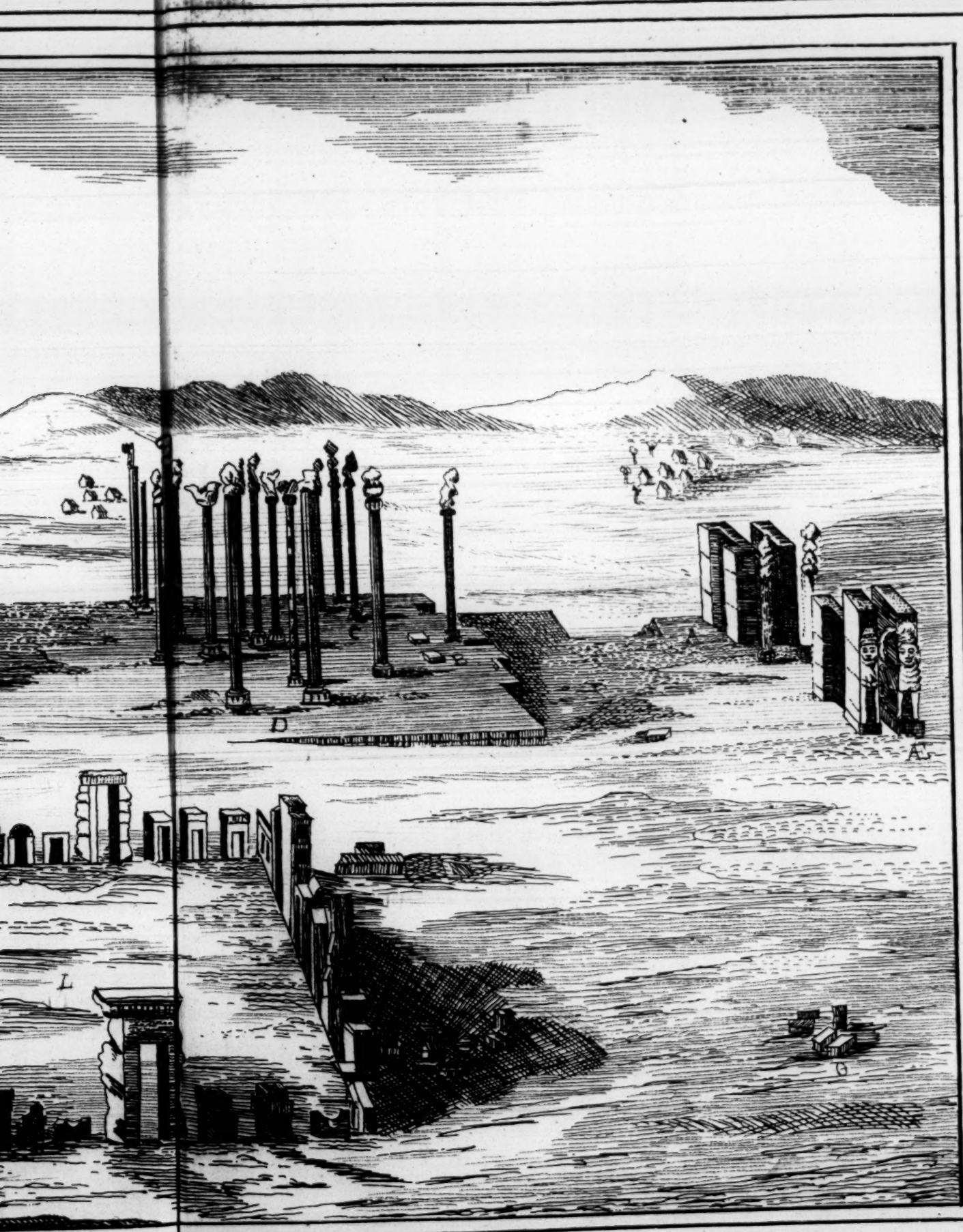




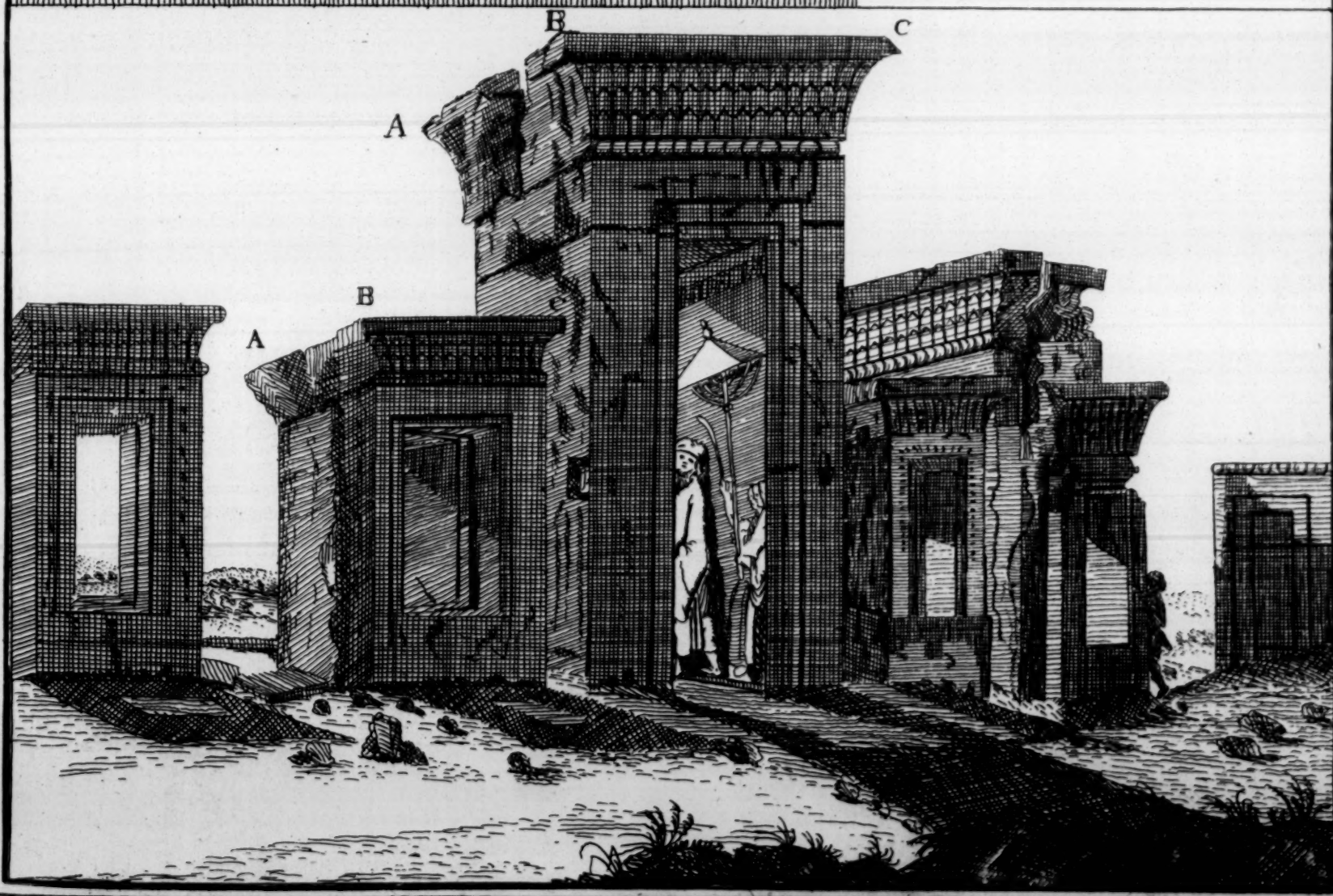
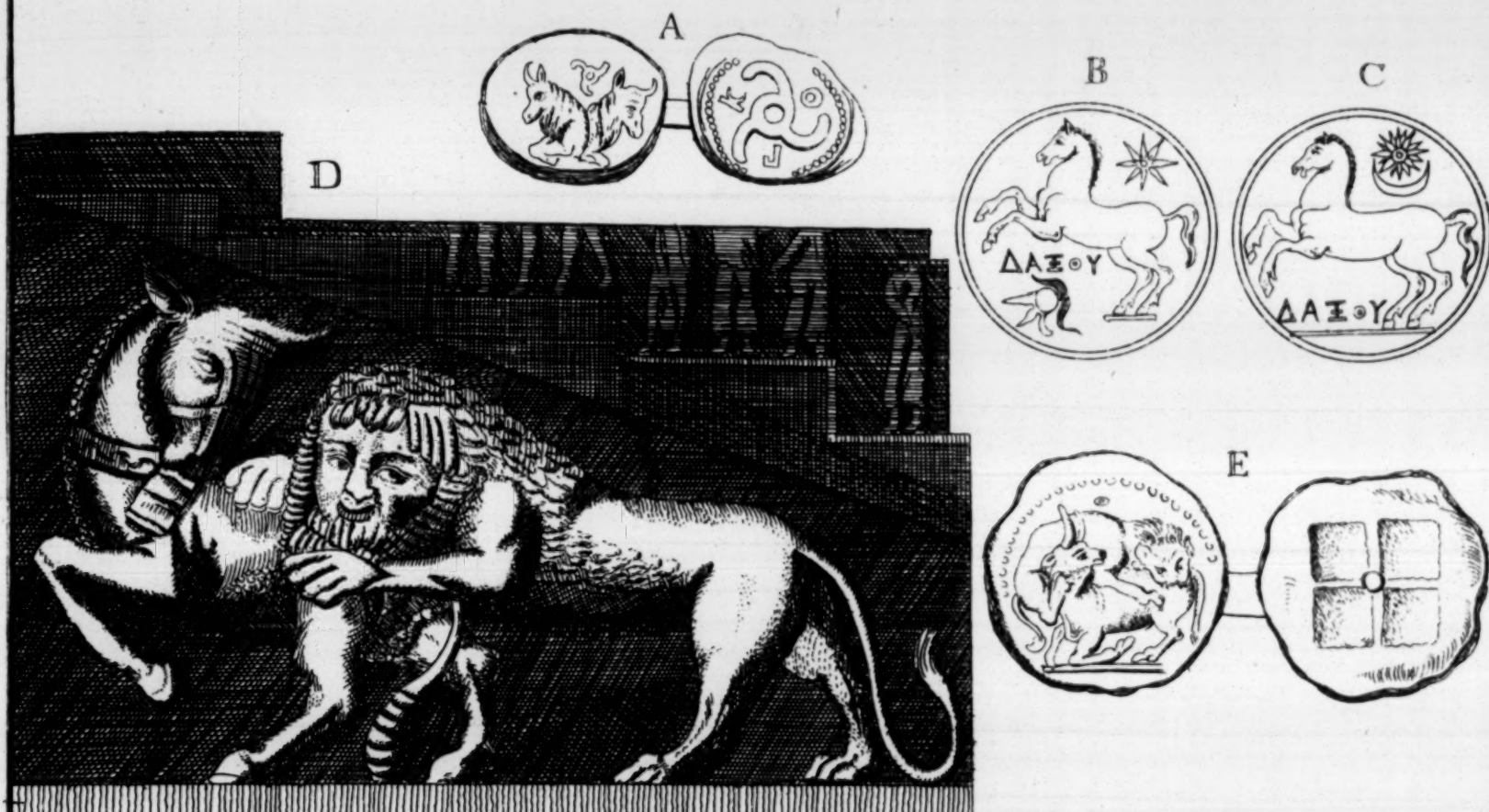


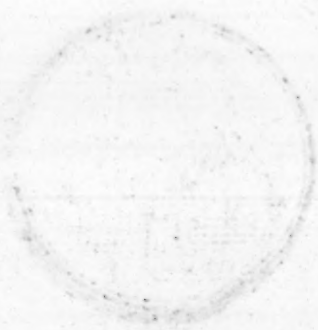
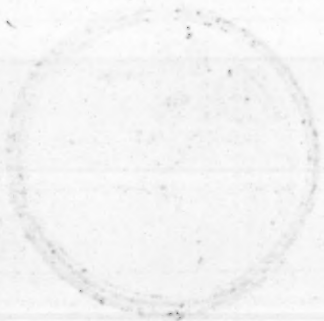












PL·VIII A

II



I





A



F



G



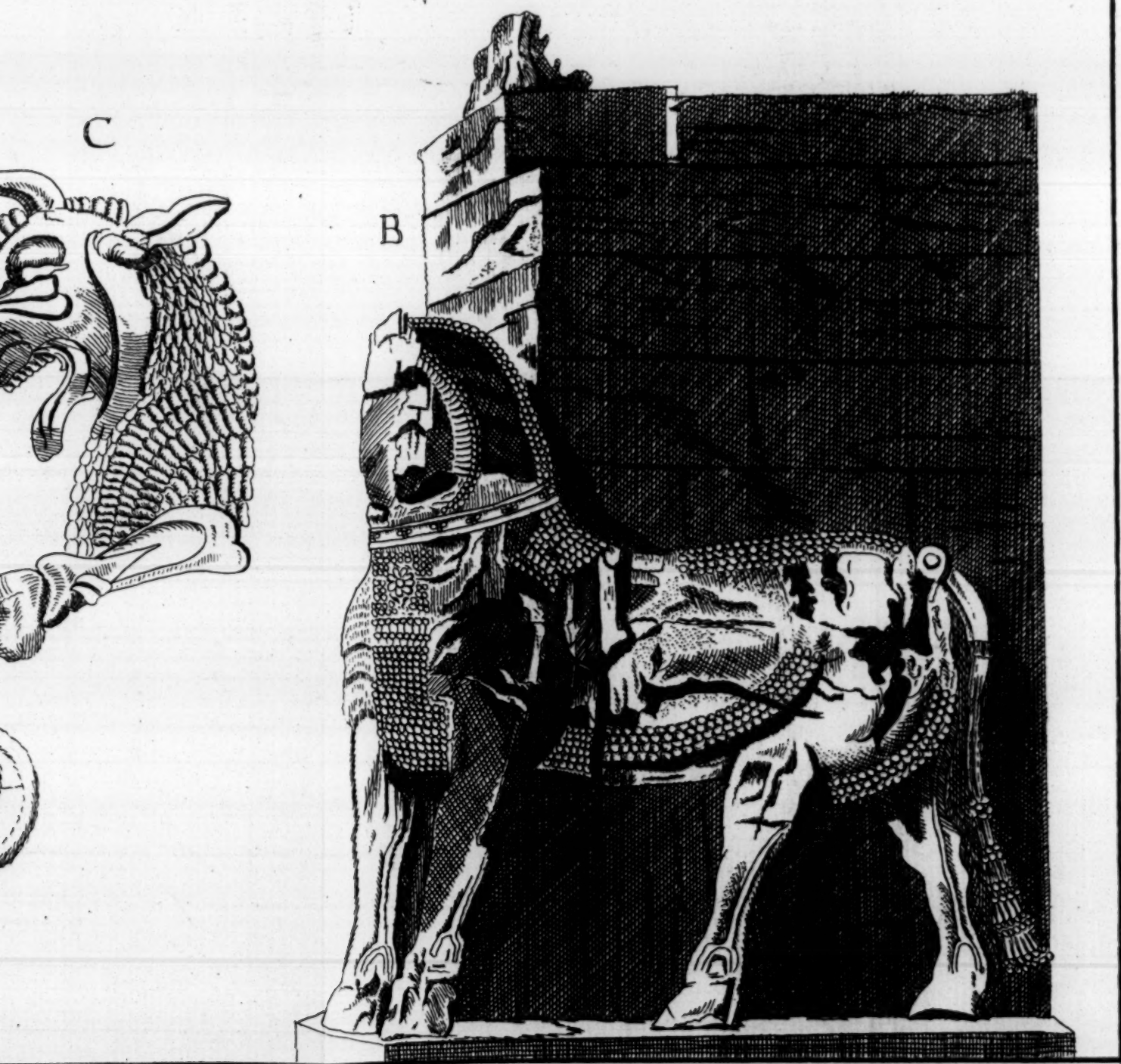
D



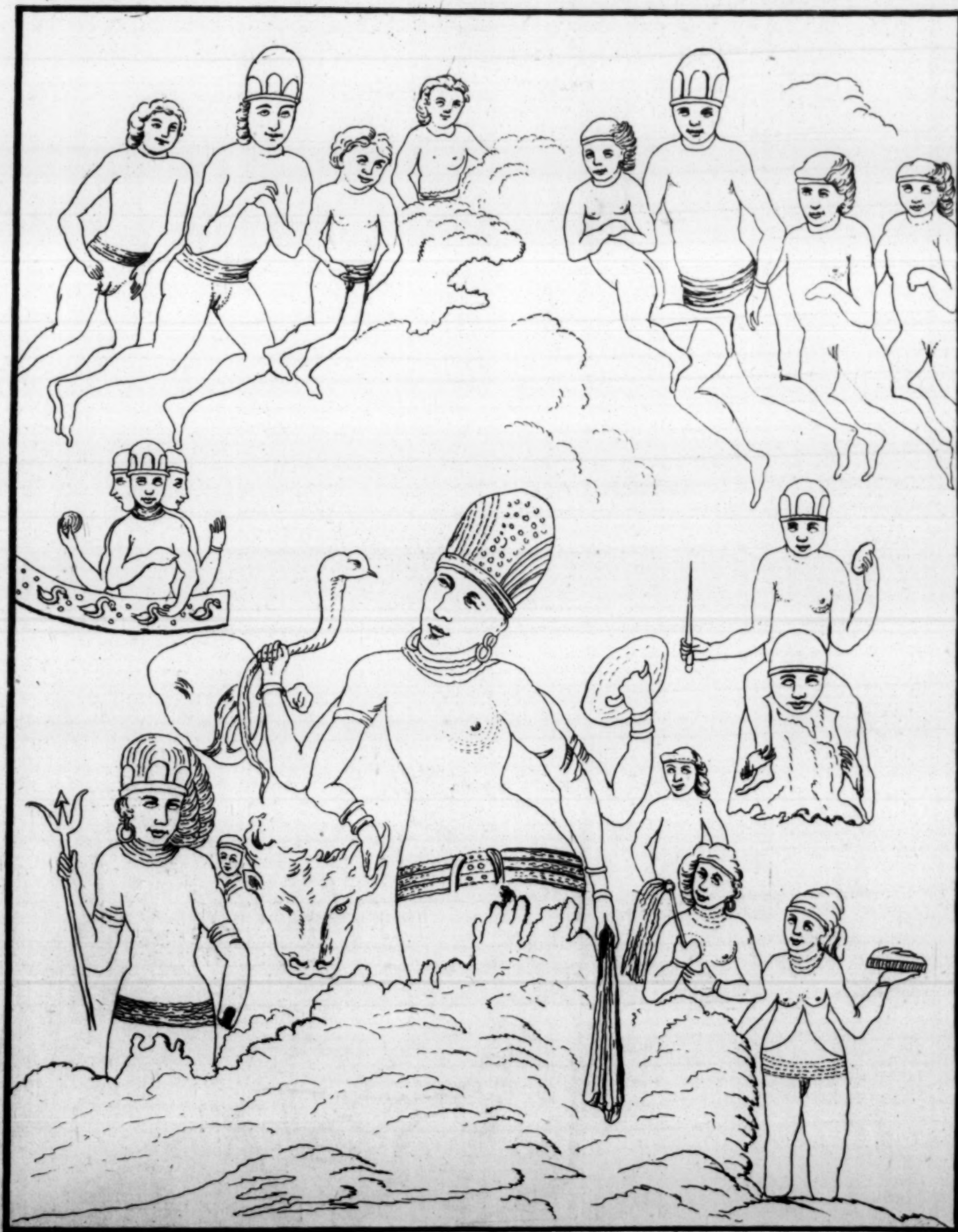
AA



C

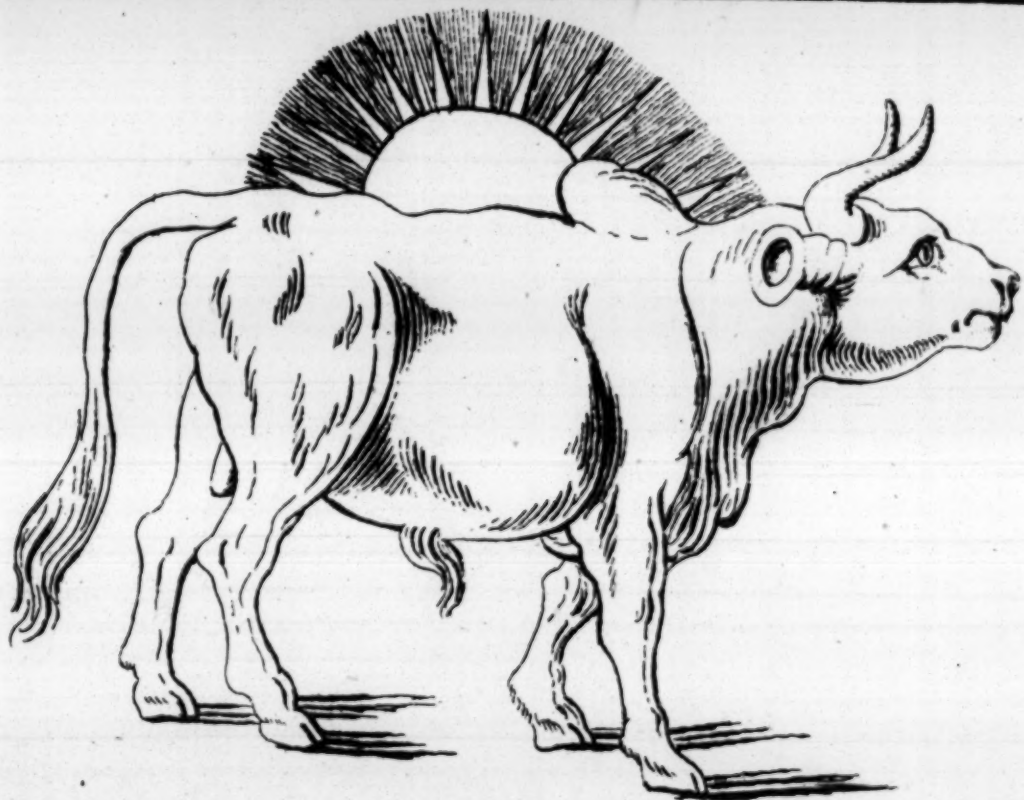








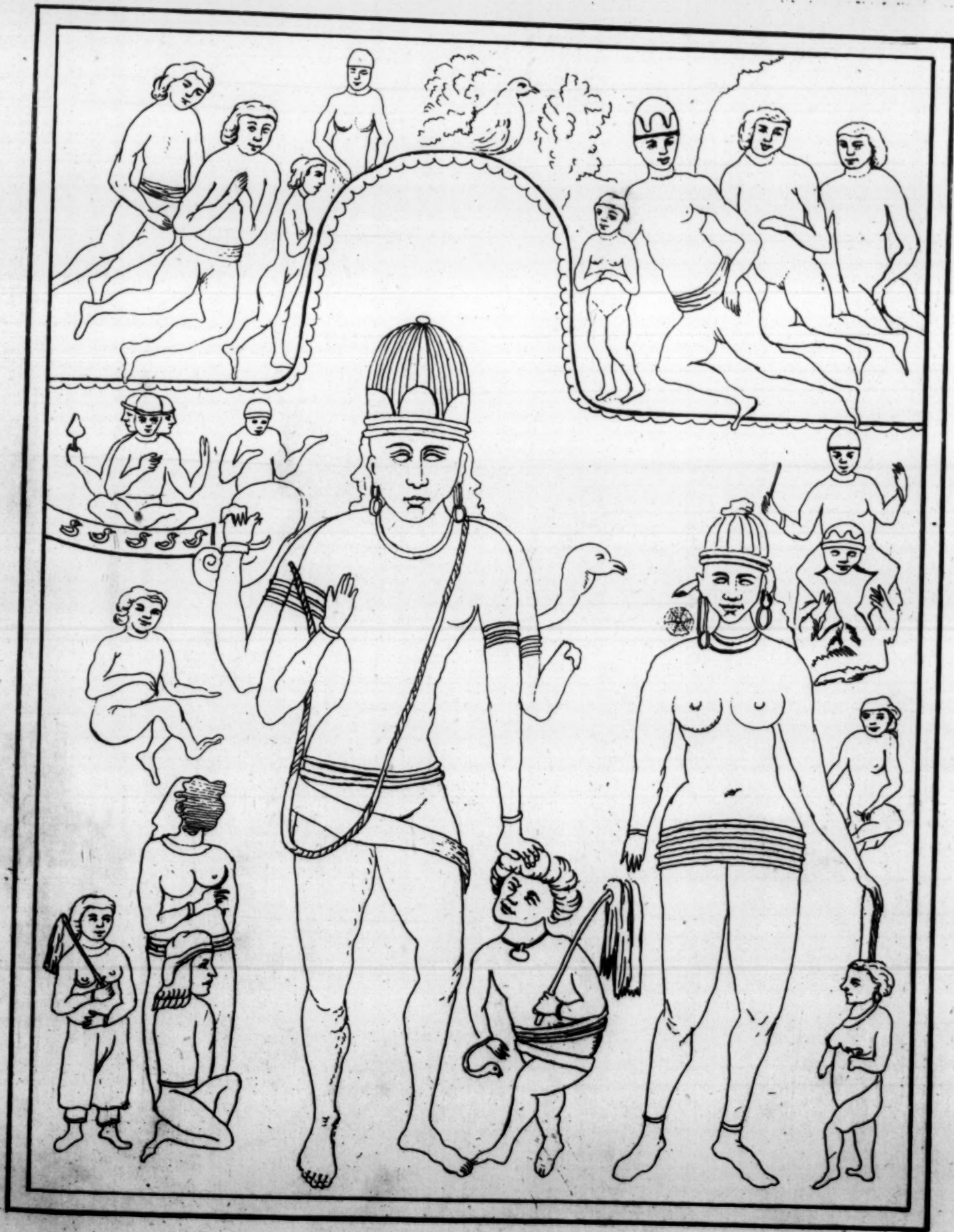
I



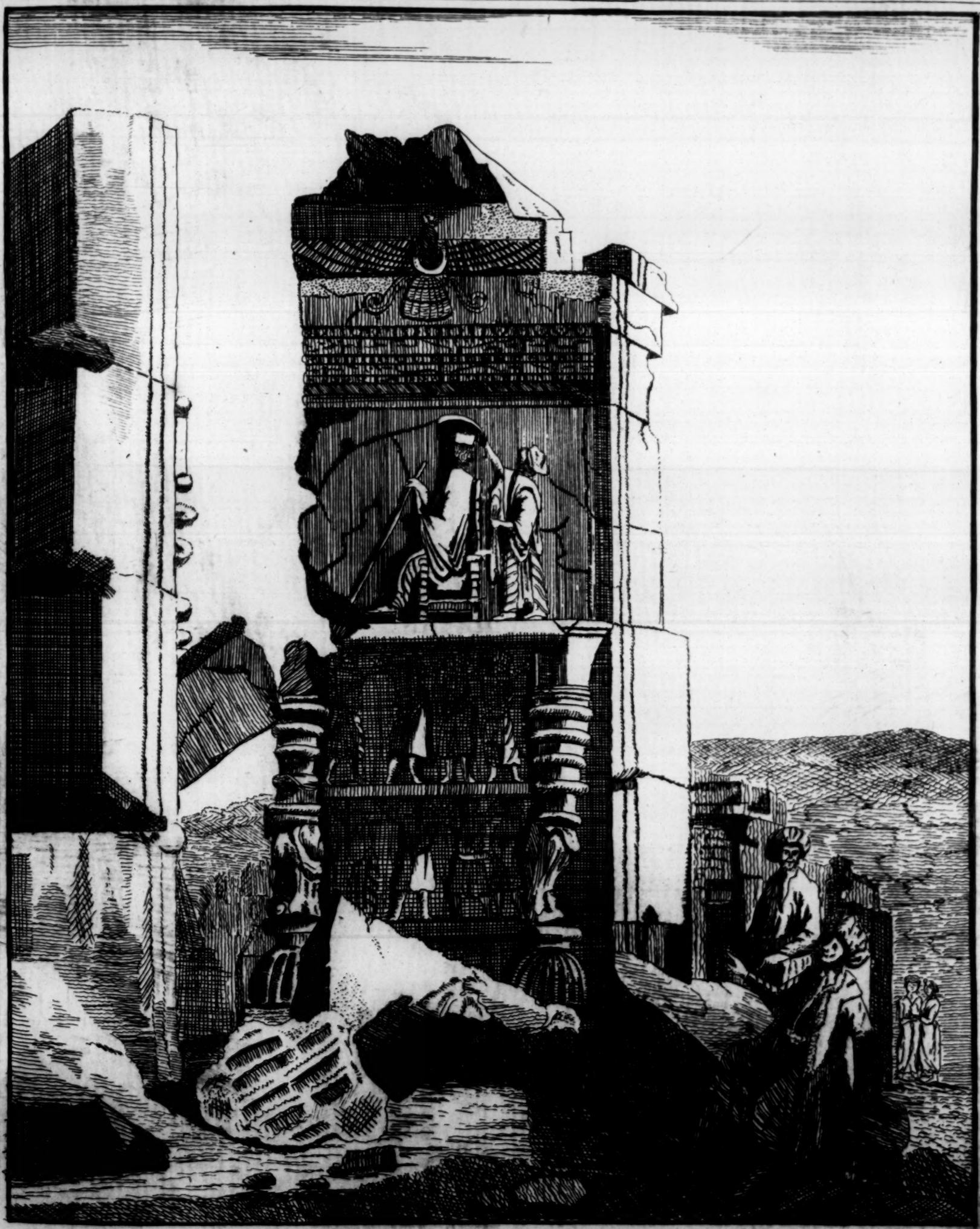
II



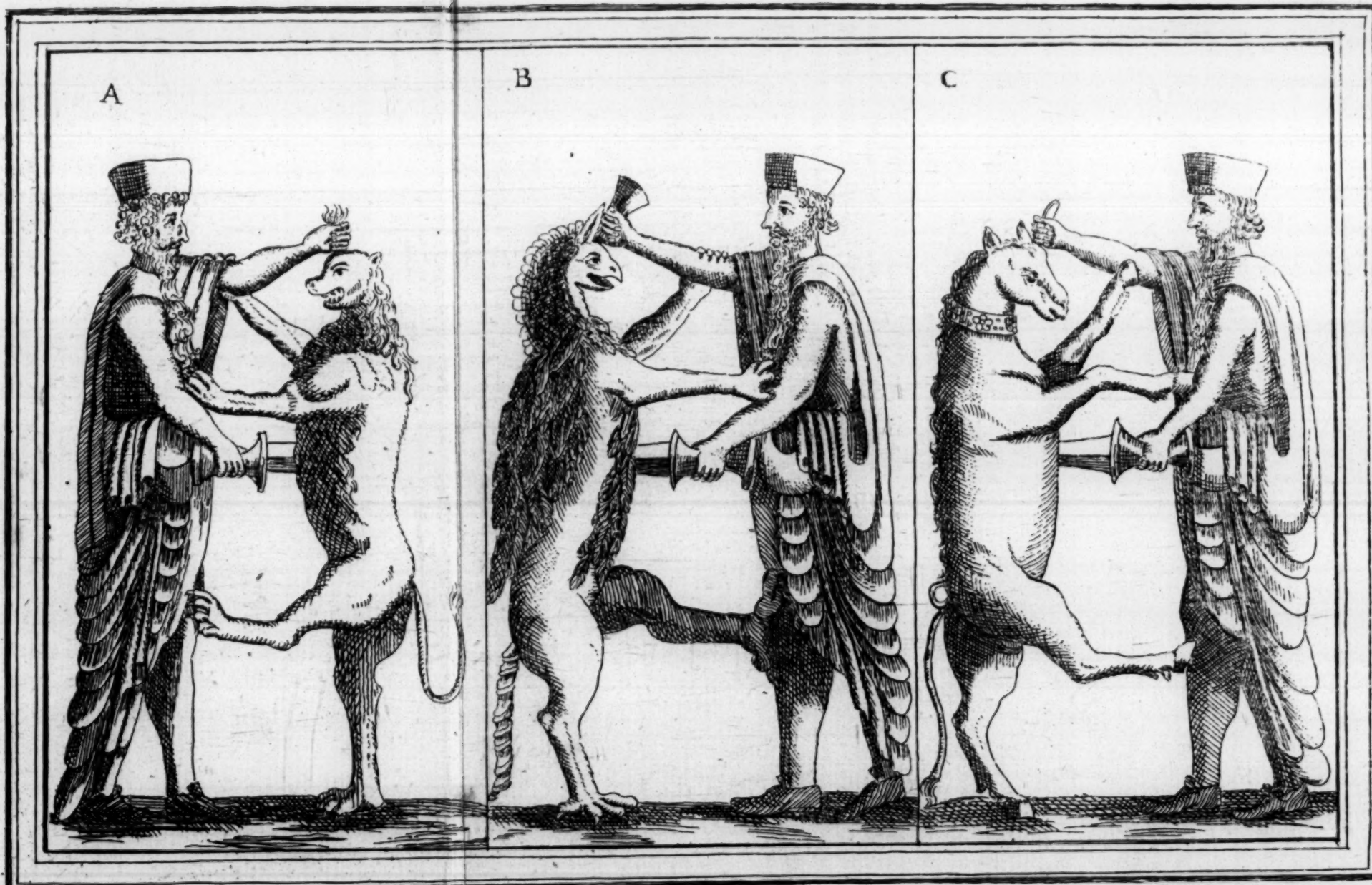


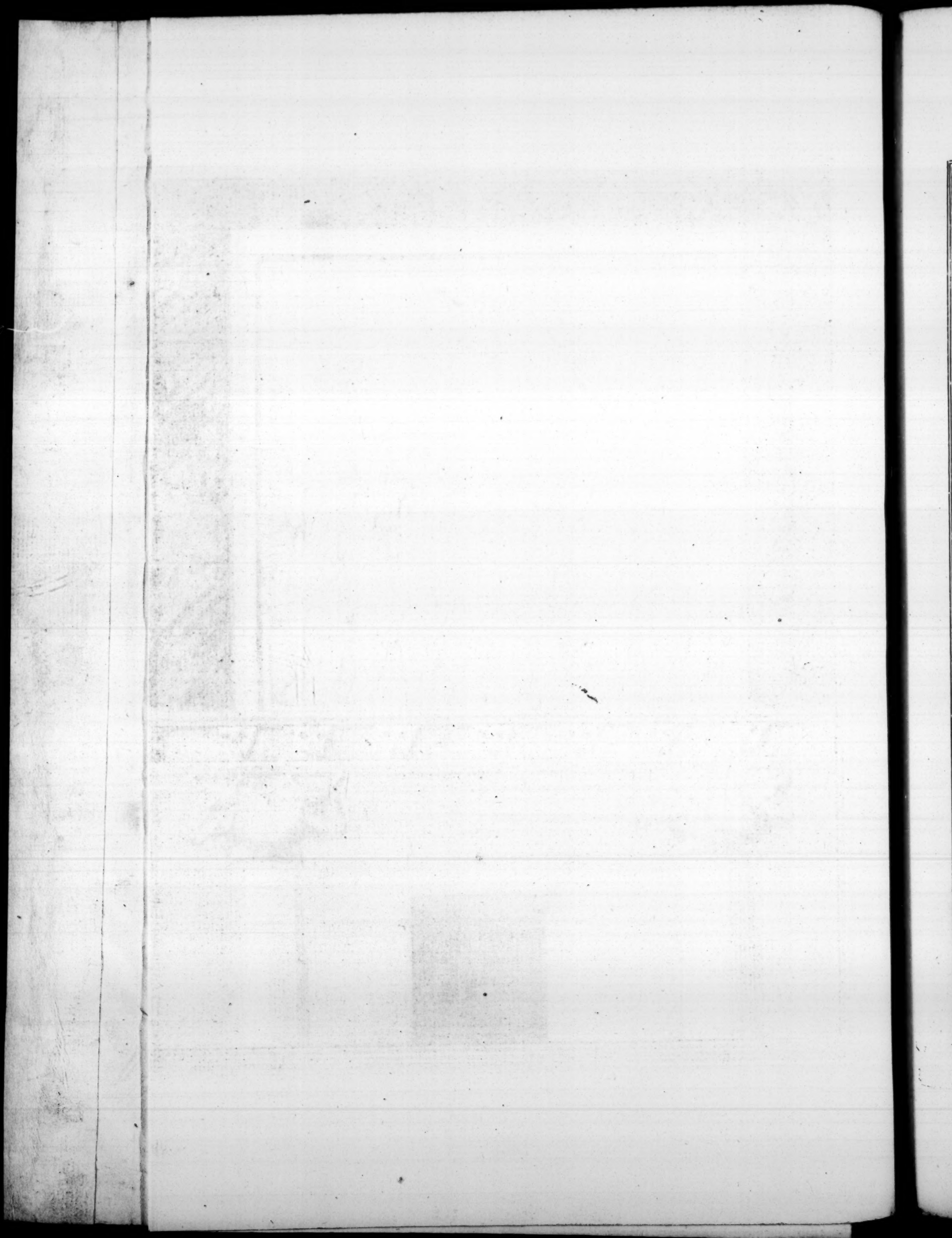


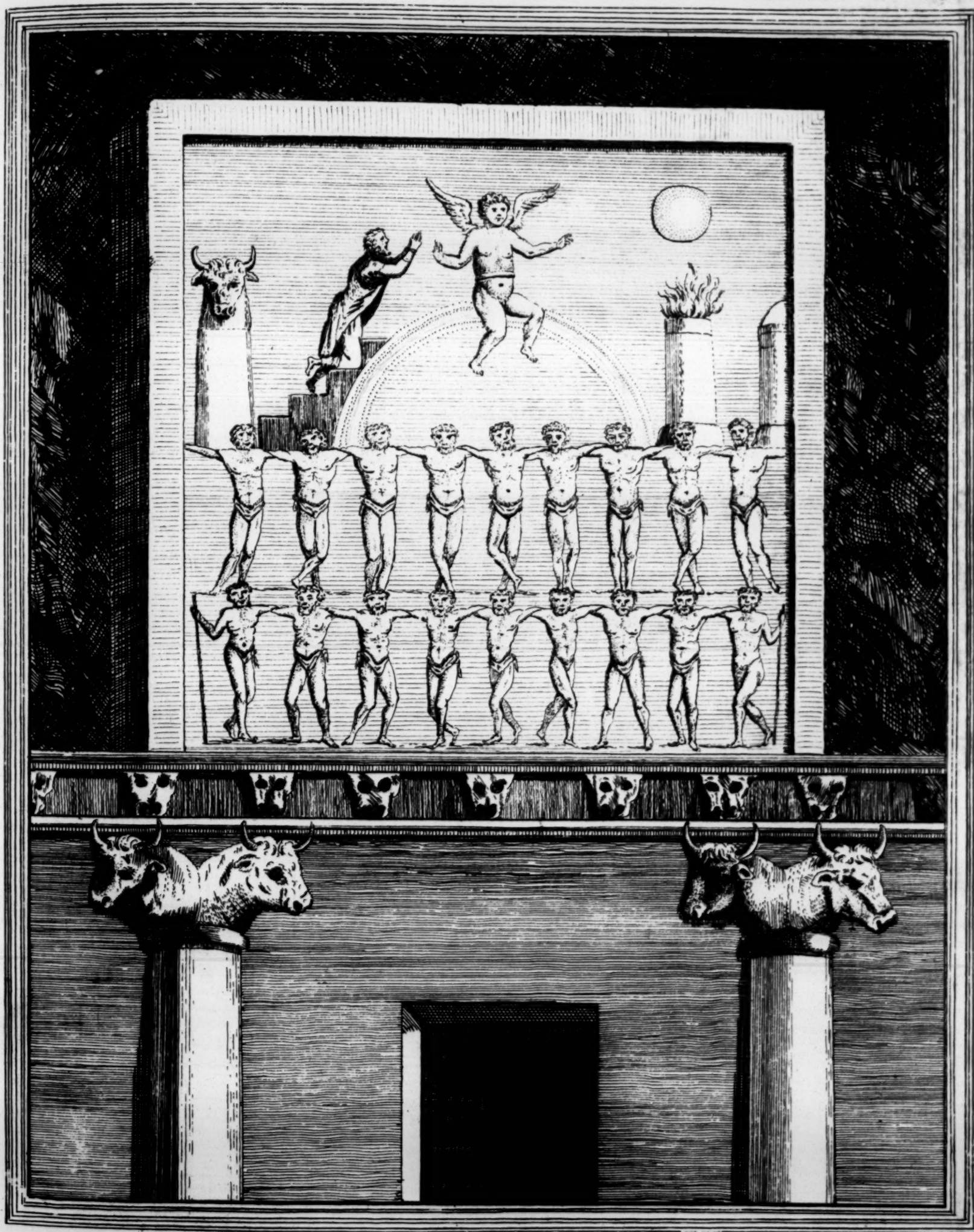






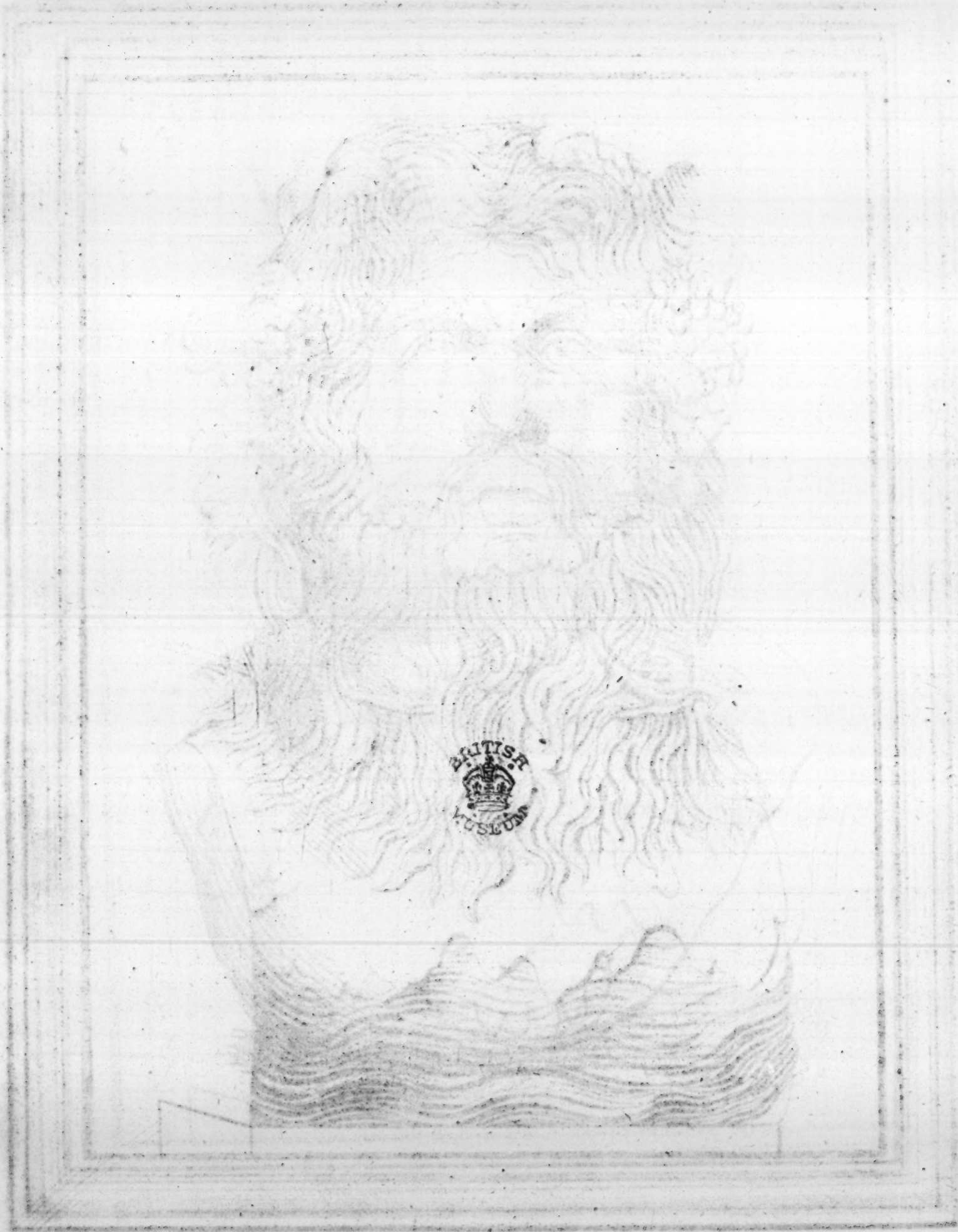
















PL XVIII





